

Ewin le Saxon (08) : Les noyées du grau de Narbonne

Marc Paillet

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Marc Paillet

Les noyées du grau de Narbonne



10
18

grands détectives

Un crime odieux vient d'être commis à Narbonne peu avant le quatrième jour des calendes d'octobre. On a trouvé, noyé dans le grau, le corps d'une femme de haute lignée, poignets et chevilles liés. L'assistant d'Erwin, Doremus, en visite à Narbonne, est sollicité pour mener l'enquête. Il se refuse et demande à Erwin et à Childebrand de le rejoindre. De longues et difficiles investigations élucideront le mystère.

Pour cette huitième enquête, Marc Paillet a choisi de confronter Erwin le Saxon et Childebrand à une intrigue privée et non plus politique, dans l'opulente Septimanie, l'ancienne Narbonnaise qui fut romaine pendant plus de cinq siècles, puis gouvernée par les Wisigoths et qui tomba aux mains des Sarrasins durant plusieurs décennies avant d'être conquise par les Francs et de retrouver alors son éclat.

Couverture : détail de la tapisserie de Bayeux

Du même auteur

Gauche, année zéro. Collection Idées (Gallimard).
Vers une société nouvelle (Éditions de la Convention).
Table rase. Collection Contestation (Laffont).
Le manteau de cuir. Roman (Albin Michel).
Marx contre Marx (Denoël).
Le journalisme (Denoël).
Les hommes de pouvoir (Denoël).
Le rêve et la raison (Laffont).
Le rendez-vous de Montavel. Roman (Denoël).
Le grand inventaire (Denoël).
Télé-gâchis (Denoël).
Le bal des dollars. Roman (Denoël).
Le Remords de Dieu. Roman (Plon, réédité aux éditions Pocket, n° 10153)).

Dans la collection 10/18

Le poignard et le poison, n° 2581.
La salamandre, n° 2629.
Le gué du diable, n° 2699.
Le sabre du calife, n° 2766.
Le spectre de la nouvelle lune, n° 2843.
Le secret de la femme en bleu, n° 2942.
Les Vikings aux bracelets d'or, n° 3057

LES NOYÉES DU GRAU DE NARBONNE

*Une enquête
d'Erwin le Saxon*

par

MARC PAILLET

1018

INÉDIT

« Grands Détectives »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Table des matières

Sur l’auteur

Principaux personnages

Narbonne et ses étangs au IXe siècle

Chapitre Premier

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Postface – Narbonne et la Narbonnaise

Remerciements

Historien de formation, Marc Paillet est né en 1918. Après avoir participé activement à la Résistance, il commence une carrière de journaliste qu'il termine comme directeur du Service économique de l'Agence *France Presse* en 1982, date à laquelle il est nommé membre de la *Haute Autorité de la Communication Audiovisuelle*. Ces activités lui inspirent plusieurs ouvrages, notamment *Le Journalisme, fonctions et langages du quatrième pouvoir* et un pamphlet intitulé *Télé-gâchis*. Marc Paillet est également l'auteur de nombreux essais et romans, parmi lesquels *Le Remords de Dieu*, fresque historique décrivant la fin du monde antique et la naissance de la féodalité, à travers la vie de deux clercs pourvus de dons miraculeux. Passionné d'arboriculture, de science-fiction et de musique, il est lui-même pianiste.

Principaux personnages

Mission impériale

Erwin le Saxon, abbé, missionnaire du souverain
Childebrand, comte palatin, missionnaire du souverain

Assistants des missi dominici

Doremus, ancien rebelle, dit « Marquis des clairières »
Frère Antoine, moine, dit « le Pansu »
Timothée, dit « le Grec » ou « le Goupil »

Membres de la mission

Dodon, diacre « notaire » de la mission
Sauvat, garde impérial, dit « le Colosse roux »
Agnès, noble aquitaine

Personnalités de la Narbonnaise

Sturmion, comte de Narbonne
Nebridius, archevêque
Geroul, drapier, cousin de Doremus
Harbald, fils de Geroul
Laure, épouse de Harbald, fille aînée de Catulle le Borgne
Octavien le Rapace, propriétaire terrien
Fabian, fils aîné d'Octavien
Lætitia, épouse de Fabian
Lucien l'Élégant, fils cadet d'Octavien
Foucaud, armateur
Clémence, épouse de Foucaud
Aymeric, négociant
Léoda, épouse d'Aymeric
Catulle le Borgne, banquier
Barnabé, archidiacre, chanoine
Amalbert, marchand d'esclaves

Nogret, interprète
Faustin, pêcheur
Paulin, fils de Faustin



Narbonne et ses étangs au IX^e siècle

CHAPITRE PREMIER

Doremus, sur le point de rouler le parchemin contenant un message destiné à l'abbé Erwin, eut un moment d'hésitation. Le crime qui motivait cette lettre revêtait-il une importance telle qu'il dût en faire rapport et sans tarder ? Ne ressortissait-il pas à la justice comtale, compétente en tout point pour en rechercher les causes et le coupable ? Et pourtant Doremus continuait à ressentir un malaise. La qualité de la victime, l'horreur du crime, ses circonstances et celles de sa découverte, tout désignait un forfait hors du commun, un défi.

Il but une gorgée de vin et résolut, avant d'arrêter sa décision, de relire une ultime fois, en en pesant bien les termes, la lettre qu'il avait préparée :

« A Narbonne, le quatrième jour des calendes d'octobre,

« à l'illustre et très sage abbé Erwin, son très humble et très obéissant serviteur.

« Si j'avais cru, seigneur, en me rendant chez mon cousin Geroul, d'origine burgonde comme moi, trouver quelque repos en sa famille et auprès de lui-même, combien déçue aurait été mon attente ! Depuis deux jours seulement je séjournais en sa demeure quand, en raison des fonctions qu'il occupe dans la cité, il a été appelé à accomplir une mission macabre : reconnaître un cadavre retrouvé flottant sur l'étang, à l'entrée du grau de Narbonne.

« La renommée que, le comte Childebrand et toi-même, vous avez acquise dans l'accomplissement de hauts faits étant parvenue jusqu'en cette ville, votre indigne serviteur, usurpant malgré lui une gloire qui n'appartient qu'à vous, a été convié à participer à cette reconnaissance. Justus qui commande la garde du comte, un chanoine nommé Hilaire, représentant l'archevêque Nebridius, mon cousin et moi-même, nous avons pris place à bord d'une barge sur laquelle nous avons descendu l'Aude (1) jusqu'à l'étang de l'Ayrolle, puis gagné une plage près du grau.

« J'ai appris à cette occasion qu'on appelle grau dans ce pays les passages qui font communiquer la mer libre avec les étangs séparés d'elle par des cordons littoraux.

« La noyée avait été sortie de l'eau par un pêcheur nommé Faustin qui l'avait déposée sur un rivage boueux. Son corps était couché sur le flanc dans une pose étrange, comme en arc de cercle. Il était entièrement nu et me parut presque intact. Elle s'était donc noyée ou plutôt avait été noyée peu de temps auparavant. Ses poignets et ses chevilles avaient été attachés ensemble derrière son dos avec une forte

corde de chanvre. Il lui avait été impossible d'échapper à la mort en nageant. Elle avait dû se débattre désespérément ; son visage exprimait encore l'épouvante et la souffrance. Pour autant que j'ai pu en juger, ce corps était celui d'une femme jeune, brune, mince, aux traits fins.

« Le commandant Justus, mon cousin et le chanoine ont reconnu sans difficulté la victime : il s'agit de Laetitia, épouse d'un nommé Fabian, dont la famille fait remonter sa lignée jusqu'à l'empereur Vespasien et qui est une des plus influentes du comté, une des plus prospères aussi. Elle possède des oliveraies et des vignobles ainsi que des prairies à l'herbe abondante pour ses nombreux troupeaux. La laine de ses brebis alimente à Narbonne et dans toute la contrée quantité d'ateliers de filage.

« Justus a cru devoir solliciter mon opinion sur ce crime. Mais comment aurais-je pu laisser subsister une équivoque ? Ai-je jamais eu une autre autorité que celle que le comte Childebrand et toi-même, seigneur, avez pris la décision de me déléguer pour votre service ? De toute façon, aurais-je eu l'outrecuidance de répondre à la requête de Justus, comment aurais-je pu formuler un avis ? A peine suis-je arrivé en cette cité. Ce que j'ai pu apprendre de la bouche d'érudits à Aix, avant d'en partir, sur l'histoire de la Septimanie et de Narbonne ne présente aucune utilité, du moins immédiate, en présence d'un tel forfait. Aussi me suis-je récusé avec fermeté.

« Cependant je ne manquerai pas, seigneur, de porter à ta connaissance tout ce que je viendrai à apprendre et qui apporterait quelque lumière sur les raisons, les circonstances et les coupables d'un tel crime, ainsi que, d'une manière générale, sur toute péripétie de quelque importance.

« Veuillez le Très Haut continuer à te tenir, mon père, sous Sa sainte garde et assister le comte Childebrand lors de la périlleuse mission qu'il achève actuellement en la marche de la turbulente Bretagne. »

Au moment où Doremus se disposait à aller remettre sa missive au courrier qui attendait dans le vestibule, se tenant prêt à partir pour Aix avec une petite escorte, Geroul entra dans la pièce qui servait de scriptorium, visiblement préoccupé. Il s'assit près de son cousin et poussa un profond soupir.

— Je connaissais bien Laetitia, dit-il, étant un ami de la famille. C'était une jeune femme d'une grande beauté, mais sans cet orgueil et cette insolence dont certaines croient nécessaire de faire preuve en toute occasion. Elle était restée simple, serviable, avec un naturel enjoué. La renommée et la richesse des siens ne lui étaient pas montées à la tête. Qu'elle ait été tuée, et de quelle horrible façon, que son corps ait été exposé de manière aussi impudique et tragique sur la

fange de cette plage, ce meurtre infâme me plonge dans la colère et la désolation. Mais comment une telle chose peut-elle arriver dans notre pays, faisant peser sur tous et toutes une épouvantable menace ? Mais qui, pourquoi ?

— Oui, pourquoi ? répéta Doremus.

Un court silence suivit cette interrogation.

— Tu as parlé, reprit celui-ci, de la prospérité et de la fortune des siens. N'est-on pas porté, en raison de l'ancienneté de cette famille, à les exagérer ?

— Non, Mathieu, je n'ai rien exagéré.

— Voilà des siècles qu'on ne m'a plus appelé Mathieu.

— Mais n'est-ce pas ton nom de baptême, celui dont nous usions quand, enfants, nous jouions avec d'autres chenapans comme nous ?

— Beaucoup d'eau, depuis, a coulé sous le pont de Besançon. A Aix, à la cour on ne me nomme plus que... Mais laissons cela ! Puisque tu tiens à nous faire retomber en enfance, va pour Mathieu ! Tu disais donc...

Geroul secoua la tête, pensif.

— ... que je ne comprenais pas. J'ai beau me creuser la tête... Un seul motif, peut-être : la jalousie !

— D'une femme ?

— Non, mais celle qu'engendrent toujours la réussite et la fortune.

Le cousin de Doremus prit un air navré.

— Il est vrai, expliqua-t-il, qu'Octavien, le père de Fabian, n'est pas un ange de douceur et de mansuétude. Ses esclaves et ses colons en savent quelque chose ainsi que ceux qui sont en négociation avec lui. Il n'a pas volé son surnom.

— C'est-à-dire ?

— « Le Rapace » ! Cependant, en poussant les choses à l'extrême et en admettant que quelqu'un ait voulu se venger de ses procédés, pourquoi s'en prendre à Laetitia ? Quant à Fabian, tout en se montrant ferme dans la conduite des activités que son père lui a confiées, il sait, à l'occasion, faire preuve de charité. Son frère Lucien également. En revanche, sa sœur Sabina...

Geroul s'arrêta brusquement.

— Mais j'y pense, dit-il, un criminel qui voudrait faire à Octavien une blessure épouvantable aurait choisi, plutôt que de s'en prendre à la malheureuse Laetitia, de s'attaquer à Sabina qui a le même caractère, dur et cruel, que son père. Mon Dieu, tout cela, quelle abomination !

Le drapier fit des efforts pour se ressaisir et désigna le rouleau de parchemin posé sur le rebord du pupitre.

— Germain m'a dit qu'il s'apprêtait à partir pour Aix, un long chemin, n'est-ce pas ?

— Avec de bons relais...

— Il est de ton devoir sans doute d'avertir tes seigneurs.

Doremus regarda son cousin avec un sourire pour toute réponse.

— Est-ce bien nécessaire ? demanda Geroul. La chose est très grave assurément, mystérieuse et émouvante, mais il n'y a rien là, ce me semble, qui doive distraire les meilleurs conseillers de Charles le Grand – que Dieu lui accorde mille ans de vie ! – des lourdes obligations qu'impose la conduite de l'empire. Les enquêteurs du comte, avec l'aide au besoin de chanoines, ne manqueront pas de faire toute la lumière.

— Je n'en doute pas.

— Alors à quoi bon alerter la cour, hein ?

— Qui te dit que j'alerte la cour, hein ? Mon cher cousin, j'ai déjà répondu à Justus que j'entendais ne pas me mêler de cette cause. Je m'en tiens là, pour l'instant du moins. Cela dit, si tu le veux bien, mes rapports épistolaires avec mes seigneurs ne regardent que moi.

— Moi, je disais cela...

— ... en passant ? Passons donc ! Germain attend mon message. Je n'aime pas faire attendre les messagers.

Geroul se retira, dépité et mécontent, tandis que Doremus gagnait le vestibule où il remit sa missive au courrier en formulant des recommandations rigoureuses.

L'assistant des missi, cependant, ne pouvait détacher son esprit de ce meurtre étrange. Sans cesse revenait devant ses yeux le visage crispé et douloureux de cette noyée, offerte nue aux regards, dans une pose grotesque et tragique à la fois. Ce mystère le tracassait et la tentative de son cousin pour empêcher que l'événement ne soit porté à la connaissance de ses maîtres l'intriguait. D'ailleurs l'atmosphère de la maison Geroul avait quelque chose de trouble et d'oppressant, comme si l'on s'efforçait de dissimuler des secrets. On ne perd jamais, constata-t-il, le goût d'élucider des énigmes, surtout quand il a été acquis au service de maîtres tels que l'abbé Erwin et le comte Childebrand.

Après en avoir débattu avec lui-même une partie de la nuit, au petit matin il arrêta sa décision : il irait au moins recueillir des informations, à toutes fins utiles, sur les lieux où la noyée avait été découverte. Les déclarations de Fabian, telles qu'elles avaient été rapportées par son cousin, lui avaient paru bien vagues. On devait pouvoir obtenir de ce pêcheur des renseignements plus précis dont il n'avait pas, peut-être, saisi l'importance.

Il se mit d'abord à la recherche d'un interprète. Il comprenait certes quelques mots de la *lingua romana* parlée à Narbonne, mais l'essentiel lui échappait. Il finit par trouver un homme de statut libre qui travaillait comme portefaix, mais dont l'allure indiquait qu'il avait

sans doute connu des jours meilleurs. En tant que portefaix il était pitoyable, comme interprète il se révéla excellent : il avait appris le francique lors d'un long séjour à Metz ; d'autre part, étant né à Limoux, le roman était sa langue maternelle. Il s'appelait Nogret.

Doremus parvint à louer, discrètement, un peu à l'écart du port, une barge légère et à s'assurer les services de son propriétaire. Le bateau, sur lequel prirent place le Burgonde, son truchement, le marinier et deux rameurs, commença à descendre l'Aude en direction des étangs vers la troisième heure du jour. Il passa par la porte sud qui gardait l'entrée de la ville. Puis, après un assez long parcours sur le fleuve, la barge arriva sur l'étang de l'Ayrolle. Poussée par un fort vent de terre, le cers, elle progressa à vive allure en direction du sud. Le marin désigna une passe, puis une île.

— Sainte-Lucie, dit-il, c'est là.

— Demande-lui s'il est sûr que Faustin habite sur cette île, ordonna Doremus à Nogret.

Celui-ci s'exécuta et traduisit la réponse.

— Aucun doute, maître, Faustin demeure par là. D'ailleurs voici son bateau, celui qui est amarré à cette petite jetée, dans cette anse. Et cette maison qu'on aperçoit maintenant, avec des filets qui sèchent, c'est la sienne. Il doit être chez lui ainsi que son fils Paulin qui le seconde.

La barge aborda. Le Burgonde et son interprète sautèrent à terre et s'engagèrent sur le chemin fangeux qui menait chez le pêcheur. Une femme imposante, tenant un hachoir à la main, apparut sur le pas de la porte.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? cria-t-elle.

— On veut parler à Faustin, répondit Nogret.

— Et qu'est-ce que vous lui voulez à Faustin ?

— On le lui dira à lui-même !

A ce moment le pêcheur et son fils se montrèrent.

— Mais je te reconnais, toi, dit Faustin à Doremus. Tu es venu l'autre jour avec Justus pour cette malheureuse Laetitia.

Le Burgonde, qui avait compris, fit répondre qu'il avait quelques questions à poser et qu'il était disposé à récompenser la bonne volonté.

Installé devant une cruche de piquette, trois gobelets et une galette qui sentait l'huile rance, Doremus, après avoir avalé sans grimace une petite gorgée de ce « vin de la bienvenue », imité en cela par Nogret et Faustin, et après avoir fait traduire les formules de politesse rituelles, commença à interroger son hôte, en lui demandant d'abord où et comment il avait découvert la noyée.

— Juste à la sortie du grau, répondit le pêcheur. C'était affreux !

— La sortie, c'est du côté de l'étang ou du côté de la mer ?

— Du côté de l'étang.
— Donc elle aura été noyée dans l'étang.
— Ça ne veut rien dire. Tout ça dépend du courant !
— Et le courant va dans quel sens ?
— Eh bien, ça dépend aussi. Par vent du large, il va de mer vers étang ; avec le cers, il va d'étang vers la mer.

— Et le jour où tu l'as découverte ?
— Ben, ce jour-là, ça allait de terre vers la mer, mais juste la veille c'était l'inverse. Alors... Et puis, comme elle avait dérivé jusqu'à une roselière...

— Une quoi ? s'enquit Nogret.
— Un bas-fond, avec des roseaux, sur une résurgence d'eau douce.
— Bien, continue !
— Elle a pu aussi bien être noyée en mer et être transportée par le courant jusqu'à remonter le grau pour finir par s'empêtrer là-dedans, ou alors avoir été noyée dans l'étang et puis, de toute façon, la pauvre Laetitia...

— J'ai compris, intervint Nogret qui communiqua à Doremus cette incertitude.

— Fort bien ! Cependant, que ce soit de ce côté-ci ou de ce côté-là du grau, on ne noie pas quelqu'un, surtout de cette manière, sans attirer l'attention, souligna l'ancien rebelle.

— Je n'ai rien vu, rien entendu ! s'écria Faustin subitement alarmé. Rien, je le jure !

— Les meurtriers ont pu commettre leur forfait de nuit.

— La nuit, surtout sur l'eau, le moindre bruit, ça s'entend à des milles, même le clapotis d'une rame. Alors, vous pensez, une chose pareille...

— Bon ! Reprenons ! La malheureuse noyée échoue là. Comment les meurtriers ont-ils pu s'y prendre ?

— J'en sais rien ! Sûr, ils ont pu la noyer en mer en espérant que les courants côtiers l'emportent au large.

— Mais ils ne l'auraient pas déposée près du grau, vu que, par vent de mer, son cadavre aurait été ramené dans l'étang.

Faustin répondit en tremblant :

— Reste alors qu'ils ont dû s'y prendre de ce côté-ci. Mais pas près d'ici, impossible ! De jour, nous sommes toujours à pêcher, nous aurions vu quelque chose. Mais rien, hein, Paulin, rien de rien ! De nuit, je vous l'ai déjà dit...

— Oui, nous savons, coupa Nogret. Supposons maintenant que ses assassins l'aient jetée à l'eau au nord de l'étang.

— Au débouché de l'Aude, dans le premier étang, celui de Campagnol ? Oui, avec l'arrivée des eaux du fleuve, il y a toujours un courant vers le sud, vers le grau si on veut. Et, en plus, si le cers

souffle... Oui, pourquoi pas ?

— Une dernière question : n'auriez-vous pas trouvé, flottant sur l'étang, des vêtements de femme, que vous auriez... mis à l'abri ? demanda Doremus.

— Je le jure, non, nous n'avons rien trouvé ! Crois-moi, seigneur, rien !

— Pas la peine de jurer, dit l'assistant des missi, en tendant une obole au pêcheur. Voici pour ton hospitalité et ta bonne volonté !

Faustin se confondit en remerciements.

Quand Doremus et son aide eurent repris place sur la barge, tandis que les rameurs commençaient à nager pour regagner l'embouchure de l'Aude, le Burgonde, qui s'était accordé un long moment de réflexion, se tourna vers Nogret.

— Penses-tu qu'il a dit vrai, qu'il n'a vraiment rien trouvé ? lui demanda-t-il.

— Il avait trop peur pour mentir, me semble-t-il.

— Peut-être. Autre chose : les propriétés d'Octavien et de sa famille, sont-elles situées loin de ces étangs ?

— Tu sais, maître, elles sont dispersées. L'archevêché possède des biens plus étendus, mieux situés et d'excellent rapport. Mais Octavien a su défendre et même étendre les siens.

— Et sa villa (2) ?

— Elle est vaste avec, autour, les maisons de ses forgerons, potiers, domestiques, les cabanes de ses bergers, de...

— Je vois, dit Doremus. Et cette villa, où ?

— A une lieue de Narbonne, en allant sur Moussan. C'est au nord de la cité, un peu vers l'ouest.

— Donc de l'autre côté par rapport aux étangs.

— Si on veut.

— A quelle distance ?

— Je dirai deux lieues jusqu'à aller au nord de l'étang de Bages. Évidemment, on peut de Moussan gagner cet étang sans passer par Narbonne. Pas facile cependant. Car ensuite il faut se rendre dans celui de l'Ayrolle. Pour cela, il faut trouver la passe, traverser. Trajet dangereux pour des criminels qui voudraient ne pas être remarqués.

— En effet.

— Il faut aussi que tu saches que Fabian et sa famille possèdent leur propre demeure dans la cité.

— Tu aurais pu m'en avertir avant.

— Pardonne-moi, maître.

— Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse de la villa ou de la demeure urbaine, enlever une femme et la transporter sans que personne s'en aperçoive...

— Nous ne savons pas encore si rien n'a été remarqué.

Doremus le regarda avec un sourire d'approbation. Puis il enchaîna aussitôt :

— A propos de discrétion, il va sans dire que tu dois garder le silence le plus complet sur tout ce que nous avons observé et sur tout ce que nous entreprendrons. Peux-tu le jurer ?

— Oui, seigneur.

— Je n'ai pas besoin de te dire que, si par malheur pour toi tu te parjurais, je ne donnerais pas cher de ta vie ici-bas, ni de ton éventuel salut éternel.

L'ancien rebelle avait prononcé ces avertissements avec une telle conviction que son aide frémit.

— Je serai aussi muet que la tombe.

— Je te le conseille.

Le lendemain, Doremus, après avoir terminé son déjeuner, s'apprêtait à faire sa toilette quand Nogret vint lui annoncer que le commandant de la garde comtale demandait à le rencontrer. Le Burgonde acheva de s'habiller et gagna la pièce située dans la partie de la maison que lui avait réservée son cousin et où il avait prévu de recevoir ses visiteurs. Justus, en tenue martiale, après avoir laissé son glaive aux mains de Nogret, salua d'une inclination de la tête son hôte qui lui désigna un siège avant de s'asseoir lui-même.

— Quelle circonstance me vaut une honorable visite aussi matinale ? demanda en latin Doremus avec un sourire.

— Je te sais gré de m'accueillir, répondit en francique Justus qui, apparemment, n'avait pas compris la question.

— Je vois que tu parles la langue des Francs. Cela va sans nul doute faciliter notre conversation.

— Je l'ai apprise étant au service du roi Louis, que Dieu le garde, précisa le commandant avec fierté.

— Fort bien ! Quel est donc l'objet de ta démarche ?

— Tu as assisté comme moi à cette découverte macabre. Je suis venu confirmer que les aides du comte Sturmion, mon seigneur, ont entrepris les investigations qui s'imposent. Nul doute qu'ils démasquent bientôt les coupables.

— Je le souhaite vivement.

Justus marqua une courte pause avant de placer :

— Je sais qu'avant-hier tu as fait partir un courrier pour Aix.

— Les nouvelles vont vite, ici.

— Oh, il n'y a pas là grand mystère : un messenger franchissant la porte nord avec une escorte ne passe pas inaperçu.

— Donc, tu as été tenu au courant.

— Je comprends que tu n'aies pu manquer de faire connaître à tes seigneurs l'événement qui nous a tous bouleversés.

Comme avec Geroul, le Burgonde se contenta de répondre avec un sourire suave.

— Mon cher cousin d'abord, toi maintenant, vous m'avez tous deux indiqué que les services du comte mettraient au jour rapidement les raisons, les circonstances et les auteurs de ce crime. Que voulez-vous de plus ?

— Ton cousin je ne sais, mais j'ai, moi, une enquête.

Doremus prit une pose commode pour écouter.

— Connaissant les exploits que tu as accomplis au service des missi dominici les plus renommés, je souhaite que tu sois en mesure de donner ton avis sur les recherches en cours.

— Il faudrait s'entendre ! Si les serviteurs du comte ont toutes les qualités requises pour élucider cette cause, je ne vois pas en quoi mon intervention pourrait être utile.

— Tout avis présente de l'utilité.

— Certes ! « Utile » remarque !

— Et quand il s'agit d'un homme aussi expert que toi...

— Le comte Sturmion approuve-t-il ta démarche ?

— On n'a pas manqué de lui vanter tes mérites.

— A ce point ? Qui cela ? Mais peu importe ! Il agirait donc que j'intervienne ? Le comte doit être soucieux cependant de conserver l'entière maîtrise de l'enquête.

— Il n'envisage nullement de l'abandonner mais plutôt, vois-tu, de t'y associer. Il est disposé à prêter une oreille attentive à tes observations et il saura y attacher du prix.

— Je vois. En somme, n'estimant pas nécessaire la présence de missionnaires du souverain, il verrait d'un bon œil que je lui apporte l'aide que je leur réserve d'habitude, ce qui, d'ailleurs, contribuerait à rendre leur venue superflue, n'est-ce pas ?

— En quelque sorte.

— Eh bien, je vais y réfléchir.

Doremus se leva pour signifier que l'entretien était terminé. Justus, qui espérait une réponse plus précise, hésita un instant sans cacher sa déception. Puis, s'étant enfin décidé, il se dirigea vers la porte après avoir échangé avec son hôte les compliments d'usage. Au moment où il l'atteignait, l'assistant des missi lui lança :

— En tout cas, tu pourras dire à ton seigneur que notre entrevue a été des plus instructives.

Les obsèques de Laetitia furent célébrées trois jours après la découverte de son corps en l'église épiscopale Saint-Just-et-Saint-Pasteur par l'archevêque Nebridius lui-même. Octavien, le beau-père de la défunte, conduisait le deuil. Dans l'assistance, aux côtés du comte Sturmion, figurait tout ce que Narbonne comptait de notables, non seulement les adjoints et assistants de celui-ci, les officiers de sa

garde et les scabins (3) de son tribunal mais aussi le chapitre de la cathédrale au complet, des abbés et des représentants des abbayes faisant partie de la province ecclésiastique de Narbonne, des magistrats municipaux, le maître de la corporation entouré de ses dignitaires, enfin tous ceux qui occupaient un rang éminent en raison de l'ancienneté de leur famille, de la puissance de leur gens ou, simplement, de l'étendue de leur fortune. Drapiers et tisserands, joailliers et orfèvres, grands propriétaires terriens, armateurs, banquiers et négociants composaient une assistance de personnages gonflés de leur importance qui accordaient toute leur attention non au service funèbre mais à l'attitude des uns et des autres avec une curiosité avide.

Au peuple des artisans de statut libre avaient été réservées dans la nef quelques places près du narthex ; mais la plupart durent attendre à l'extérieur de l'édifice la fin de la cérémonie. Ils purent alors admirer la sortie solennelle du clergé et des autorités précédant le convoi funèbre entouré par tous les parents de Laetitia. Celle-ci fut ensuite mise en terre dans le cimetière familial situé sur une butte non loin de la demeure domaniale.

Pendant le service funèbre, Geroul, qui avait pris place à la droite de Doremus, ne manqua pas de désigner à celui-ci quelques familiers d'Octavien et de son fils Fabian, et notamment le père de la victime, un orateur nommé Foucaud, puis, à côté de Fabian, son frère Lucien et sa sœur Sabina ainsi que des membres de la famille Clément qui possédait, elle aussi, de grandes propriétés et était liée à la famille Octavien. Quant à Geroul, il était venu accompagné par son fils Harbald le Jeune, par sa fille Gisèle et d'autres proches.

A la sortie de l'église, Doremus observa avec intérêt les notables qui se regroupaient par affinité pour échanger quelques propos et, souvent, prolongeaient leurs discussions avant de regagner leur domicile. Il put remarquer qu'Octavien, qui avait pris Foucaud par le bras, tenait avec celui-ci une conversation assez vive.

Après ces obsèques qui témoignaient de l'émotion qu'avait provoquée le crime du grau de Narbonne, tout parut rentrer dans l'ordre assez rapidement. Doremus, ayant appris que les enquêteurs du comte ne semblaient guère progresser quant à l'élucidation du crime et ne parvenant pas à faire taire son instinct de chasseur, décida de profiter de son séjour en Narbonnaise pour parcourir à cheval cette province, non pas au gré de sa fantaisie mais avec méthode, joignant ainsi l'utile à l'agréable.

Accompagné par Nogret, il commença par suivre le cours de l'Aude en amont de Narbonne sur plusieurs lieues ; il poussa, au nord-ouest, jusqu'aux contreforts du Minervois et, au sud-ouest, jusqu'aux premières hauteurs des Corbières, riches de leurs forêts, de leurs

pâturages et, dans les vallées, de leurs vignobles. Ensuite il profita d'un temps clément pour parcourir le littoral sur une cinquantaine de milles et séjourna deux jours à Leucate. Sans égaler Marseille, ce port était très actif : c'est là, en effet, que s'effectuaient les transbordements sur des barges et des allèges de cargaisons apportées par les navires de charge qui sillonnaient la mer intérieure. On y rencontrait des marins de toute espèce, Grecs, Levantins, Sarrasins, Ibères, Italiens bien sûr, Juifs aussi et même quelques Vikings, sans oublier ceux qui, se livrant sans doute à la piraterie, préféraient dissimuler leur origine et leur passé. A ces peuples de la mer s'agglutinait, pour tenter d'en tirer profit, un ramassis de trafiquants, d'aigrefins, d'hommes de main, et aussi d'épaves humaines comme on en rencontre en tous les ports. Les armateurs, négociants, changeurs, les commandants des navires et leurs adjoints disposaient d'auberges qui leur étaient réservées. C'est là que se traitaient les affaires importantes. Les équipages, eux, fréquentaient des tavernes et des lupanars où on les délestait d'une large partie de leurs gains avec l'aide de la lie des quais.

Bien que Nogret n'en vît pas l'intérêt, Doremus passa de longues heures à observer les navires de haute mer et les barges, les manœuvres qui avaient lieu sur le port, et aussi à fréquenter auberges et tavernes. Tant bien que mal et en dépit de la diversité des langues, il parvenait à bavarder, ici avec les capitaines, là avec les matelots, modifiant, pour s'adapter aux uns et aux autres, son allure, l'expression de son visage et même le ton de sa voix avec une habileté qui stupéfia Nogret. Il lui arriva ainsi d'échanger quelques mots, en un langage vulgaire, avec des individus dont la physionomie dénonçait à elle seule la cupidité, la canaillerie, la bassesse et la cruauté.

Puis il loua un bateau à six rameurs et portant bonne voilure. Il ordonna à son commandant de longer la côte, vers le nord, jusqu'à l'embouchure de l'Hérault ensuite, vers le sud, jusqu'à Collioure, puis de le ramener à Leucate. Pendant cette navigation, rendue pénible par un vent du large prenant le voilier par le travers, le Burgonde ne cessa d'examiner le littoral, alors que son aide, malade, livide, vouait son maître aux gémonies. Il accorda une attention particulière à la montagne de la Clape située au nord d'étangs comme celui de l'Ayrolle et dont les sentes descendaient de façon abrupte jusqu'aux flots. Il parcourut à pied, après une escale dans une anse de l'étang de Lapalme, les hauteurs qui le séparent de celui de Sigean.

Il passa ainsi, soit en bateau, soit à cheval, soit à pied, plus de trois semaines dans la partie orientale de la Narbonnaise, s'arrêtant au passage en de nombreuses abbayes où il n'hésita pas à faire valoir son état afin de prendre connaissance, comme l'abbé Erwin en avait montré l'exemple, des textes sur lesquels se fondaient les officiants. Ces inspections lui permirent de constater que les livres sacrés

n'étaient pas sortis sans dommage des hérésies qui avaient troublé longuement la région, les hérésiarques allant jusqu'à modifier les Évangiles pour donner des fondements à leurs falsifications. Il lui sembla d'ailleurs que l'erreur avait conservé des sectateurs qui continuaient de la professer en secret. De toute façon, les textes bibliques étaient le plus souvent lacuneux, remplis d'additions fantaisistes et d'inversions scandaleuses. Des érudits rigoureux, comme son maître, auraient ici aussi fort à faire pour restituer le texte de la Vulgate.

Il se décida enfin, au soulagement de Nogret que les épisodes maritimes avaient épuisé, à regagner Narbonne. Dès que son aide et lui-même eurent franchi les remparts, ils comprirent qu'un événement d'une gravité exceptionnelle s'était produit en leur absence. La ville leur parut troublée, inquiète, agitée. Les passants pressaient le pas, le visage soucieux, les femmes, même celles qui étaient accompagnées, regardaient autour d'elles, apeurées, avant de regagner, souvent en courant, un refuge, leur domicile ou celui d'amis.

Doremus et Nogret se hâtèrent vers la demeure de Geroul. Ils y furent accueillis par sa femme, Wanda, qui leur ouvrit la porte avec précaution, deux serviteurs armés se tenant à son côté. Elle la referma précipitamment quand ses hôtes furent entrés, avec un soupir de soulagement.

— Mon époux vous attend, dit-elle. Il va être heureux, Mathieu, de te voir enfin de retour parmi nous.

— Mais toute cette agitation, ce trouble ?

— Il va t'expliquer.

Geroul vint à la rencontre de Doremus auquel il donna une accolade, puis il pria Nogret de se rendre à la cuisine pour se faire servir « un solide en-cas ».

Quand les deux cousins furent seuls, ayant pris place devant une table sur laquelle une servante avait disposé rapidement du vin et des beignets, Geroul pencha la tête, demeura ainsi un instant, comme accablé, puis, la relevant, il annonça avec un air de profonde affliction :

— Laure a été retrouvée, hier après-midi, près du grau de Narbonne, noyée de la même façon, exactement, que Laetitia !

— De la même façon ! Que veux-tu dire ?

— Ce que j'ai dit : les poignets et les chevilles attachés ensemble derrière son dos, le corps entièrement dénudé, honteusement dénudé !

— Découvert par Faustin au même endroit ?

— Oui, par Faustin, cependant pas exactement au même endroit, mais sur un rivage à demi marécageux, couvert de fenouil et de chênes-kermès.

— Loin de la plage où avait été retrouvée Laetitia ?

— Non loin. A deux mille pieds seulement.

— Par qui a-t-elle été reconnue ?

— Par Justus, Hilaire et un garde.

— Pas par toi-même ?

— Non, je n'ai pas pu. C'est trop affreux.

Doremus réfléchit un court instant.

— Il s'agit bien de l'épouse de ton fils Harbald, n'est-ce pas ?

— D'elle-même, hélas !

— Il me semble que je ne l'ai jamais rencontrée. Est-ce que je me trompe ?

L'assistant des missi jeta à Geroul un regard perçant.

— Non, tu ne te trompes pas, admit ce dernier.

— Elle n'était donc présente à aucun des repas qui nous a réunis, les membres de ta famille et moi-même, depuis ma venue.

— Hélas, il en est ainsi !

— Était-elle malade ?

— Non.

— En voyage alors ?

— Non plus.

— Dois-je comprendre qu'elle avait quitté ton fils ?

Le cousin de Doremus ne répondit pas tout de suite, comme si cet aveu était pour lui trop pénible. Puis il se décida :

— Oui, murmura-t-il, elle est partie, voilà deux années déjà, pour vivre avec Dieu sait qui.

— Tu n'en as vraiment aucune idée ?

— On a parlé d'un certain Amalbert.

— Est-ce certain ?

— Il paraît...

— Et où habiterait cet Amalbert ?

— A Agde. Cependant, il n'est pas assuré qu'elle soit restée longtemps avec cet infâme suborneur. En tout cas, j'ai reçu récemment une des amies de Laure, nommée Aurélia. A ce que j'ai compris, Laure aurait demandé à celle-ci de tenter auprès de moi une démarche : que j'accepte le retour au foyer de l'épouse volage.

— Et qu'as-tu répondu à cette Aurélia ?

— Qu'il n'en était pas question ! Ah, si j'avais pu prévoir ! Hier, en fin d'après-midi, cette nouvelle atroce... Quelle honte pour les miens !

— C'est surtout tragique pour ta bru, non, quels qu'aient pu être ses péchés, rectifia Doremus. As-tu une opinion sur les raisons de ce nouveau meurtre aussi spectaculaire et abominable que le précédent, sur ceux qui pourraient l'avoir perpétré ?

— Aucune, je dois l'avouer.

— Ce n'est pourtant pas un hasard si ces deux malheureuses, l'une et l'autre d'excellente famille, ont été tuées de la même manière pour

être retrouvées à peu près au même endroit.

— Certainement pas ! Ce défi n'en est que plus intolérable !

— Cette similitude ne te suggère-t-elle vraiment aucune piste quant aux motifs et aux coupables ?

Geroul, à nouveau, baissa la tête.

— Il me faut encore reconnaître que je n'en aperçois pas.

Doremus se servit un gobelet de vin qu'il but lentement.

— Dans Narbonne, reprit-il, ce double meurtre paraît avoir suscité un très vif émoi.

— On peut dire que tous en sont bouleversés, oui ! Les femmes de nos amis se calfeutrent et ne se risquent plus dehors qu'avec une escorte armée, les maris craignent pour leurs épouses et pour leurs filles. Chacun se sent menacé, la peur domine la ville.

— Et les enquêteurs du comte qui se montraient si assurés du succès de leurs recherches ?

— Ils semblent avoir progressé. Ils ont déjà appréhendé deux suspects.

— Puis-je savoir qui ?

— Faustin le pêcheur et son fils, car...

— Qui ? Faustin ? Paulin ? Mais, grands dieux, pourquoi ? L'un et l'autre, coupables ?

— Sinon coupables, du moins complices !

Doremus secoua la tête, incrédule et outré.

— Complices de qui ? Pour quelles raisons ? Avec quelles preuves ?

— C'est-à-dire, comme ils sont sur place, n'est-ce pas...

— Comme ils sont sur place, ils se sont empressés de participer à la noyade de Laetitia, puis, comme cela ne suffisait pas à les compromettre, à celle de Laure sans doute ! Et pour faire meilleure mesure encore, ils auraient sorti de l'eau celles qu'ils auraient noyées.

— Une ruse peut-être.

— Une ruse ? Mais le pire des imbéciles n'agirait pas de la sorte ! Et quel enquêteur pourrait en croire un mot ! Leur mise en cause n'a qu'une seule explication : n'ayant rien découvert, les assistants du comte se sont emparés du seul gibier qu'ils avaient à portée de la main !

— Ils n'ont pu le faire sans preuve.

— S'ils en possèdent, ils devront les produire.

Geroul jeta à son cousin un regard inquiet.

— Tu comptes toujours inciter tes seigneurs à venir ici ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Plus que jamais ! Ce qui se passe en ce pays est des plus alarmants. Je vais donc rédiger sur-le-champ à leur intention un nouveau message. Je veux pour le porter à Aix quelqu'un de sûr et de diligent. Tu me répondras de son zèle !

— Mais, mon cher cousin...

— Je n'ai jamais cessé, *cher cousin*, d'être fidèlement au service des missionnaires de l'empereur. J'exige que le messenger gagne la cité impériale en moins de deux semaines. De la sorte, si l'abbé Erwin le juge indispensable, il pourra se trouver à pied d'œuvre, ici même, avant le début des calendes de novembre.

Les obsèques de Laure furent célébrées, elles, en l'église Saint-Paul dans la plus grande discrétion. N'y assistèrent que les membres de la famille, dont Doremus, et quelques proches amis. Les curieux furent tenus à l'écart de la cérémonie par des vigiles intraitables. Elle fut néanmoins enterrée, dans le cimetière de la ville, à l'emplacement réservé à la famille Harbald, à laquelle appartenait Geroul. Le Burgonde crut sentir une gêne pendant tout le service funèbre. Il fut expédié à la hâte, chacun jetant sur le cadavre de Laure des regards inquiets, comme si de cette bouche à jamais close pouvaient encore sortir des révélations scandaleuses.

CHAPITRE II

Le comte Sturmion n'avait pas accepté sans réticence la demande d'audience que Doremus avait déposé. Cependant, ayant appris que celui-ci avait alerté ses seigneurs et comprenant qu'il n'avait plus seulement affaire au cousin d'un drapier mais à un assistant de missi dominici, il se résolut à le recevoir.

Doremus se présenta dans les formes requises et la conversation, en francique, porta d'abord sur la vie à la cour où Sturmion avait séjourné fréquemment avant que ne lui soit attribué par l'empereur le comté de Narbonne. Le Burgonde rapporta quelques anecdotes piquantes mais anodines, puis l'entretien aborda le mystère du grau de Narbonne.

— Il ne faut jamais perdre de vue, déclara le comte, que ce pays, à l'histoire tumultueuse, continue à receler de nombreux germes de discorde, des motifs de conflits, sans parler des querelles familiales, souvent graves. J'en découvre chaque jour. Ceux qui sont de souche romaine, ou le prétendent, ne marquent que du dédain pour les Goths qui le leur rendent bien. Les uns et les autres se plaignent des Juifs qui, d'ailleurs, sont loin de toujours s'entendre entre eux. On leur reproche d'accaparer tout le commerce, sur terre comme sur mer.

— A juste titre ?

— Cette accusation est probablement excessive. Quant à nous autres, Francs, on nous reconnaît le mérite d'avoir apporté en ce pays la paix et d'avoir permis au négoce de se développer. On ne nous en considère pas moins comme des étrangers, des envahisseurs venus de contrées nordiques brumeuses et mystérieuses, pour ainsi dire comme des usurpateurs.

— Et les Sarrasins ?

— Je doute qu'il y en ait beaucoup par ici. Les guerres de conquête qu'ils avaient menées avaient déjà été rudes, la guerre de reconquête que nos armées ont remportée l'a été davantage encore. S'il reste des Sarrasins, il ne peut s'agir que de petites gens, convertis à la vraie foi ou faisant semblant et ayant changé leur nom.

Doremus, qui avait montré de l'intérêt pour ces explications, estima que le moment était venu d'en venir à ce qui était l'objet même de l'entrevue.

— Je comprends, dit-il, quelles difficultés rencontrent en ce pays Paix et Prospérité. Cependant, les meurtres à la suite desquels je me suis fait un devoir d'alerter les conseillers de l'empereur doivent avoir des causes plus particulières et plus précises que ces antagonismes. Je sais que tes collaborateurs ont mené depuis plusieurs semaines des

recherches vigoureuses. Mais, à moins que par discrétion ils n'aient rien laissé transpirer de leurs succès, ils ne paraissent, pour l'heure, avoir mis au jour ni les causes des crimes, ni leurs circonstances, ni, à l'évidence, les auteurs.

Le comte prit un air mystérieux.

— Tu comprendras que la discrétion est, en effet, indispensable en telle circonstance. Pourtant, nous progressons et j'espère pouvoir annoncer bientôt des résultats du plus grand intérêt.

— J'en accepte l'augure. Le pêcheur Faustin et son fils ont été appréhendés, je crois, et mis au cachot.

— En effet : accusés de complicité !

— Ont-ils avoué cette complicité ?

— Pas encore, mais cela ne saurait tarder.

Doremus jeta sur son vis-à-vis un regard aigu.

— Je sais, souligna-t-il, que, sous la torture, on peut faire avouer n'importe quoi, à n'importe qui, sur n'importe quel forfait, en particulier à de pauvres diables comme Faustin et Paulin. Je dois te prévenir que mes seigneurs ont de telles méthodes en horreur. C'est pourquoi je me permets de te conseiller vivement de ne pas y recourir. Car si cette cause, comme je l'estime nécessaire à présent, vient à être soumise à leur haute justice, il en cuira aux tourmenteurs.

— Crois-tu vraiment que de telles péripéties réclament la présence de si grands personnages ?

— Je me suis contenté de les tenir au courant. Pour le reste, au su des faits, ils décideront et, sans nul doute, en accord avec l'empereur Charles le Juste.

— Reste que les indications que tu leur as fournies peuvent influencer sur leur décision.

— N'en crois rien, je te prie ! Je ne leur ai rapporté que des faits avérés, ceux qui sont connus de moi et rien d'autre, en particulier aucun commentaire. D'ailleurs l'abbé Erwin et le comte Childebrand ne sont pas de ceux qui s'en laissent conter. Qui pourrait tromper leur perspicacité n'est pas encore né !

— J'espère que mes enquêteurs mèneront leurs recherches avec assez de diligence pour que je sois en mesure de leur fournir, s'ils me font l'honneur d'une visite, le ou les noms des coupables, les circonstances et les raisons des crimes. Comme le courrier portant ton message a quitté nos murs il y a peu de jours, cela laisse aux miens un mois environ, me semble-t-il, pour mener l'enquête à son terme.

— Je souhaite vivement qu'elle soit couronnée de succès.

Doremus ajouta en prenant congé :

— Mais, quant aux aveux extorqués sous la torture...

Le Burgonde et son truchement, après avoir chevauché une journée

entière pour gagner Agde, où ils arrivèrent fourbus, furent heureux d'y trouver, malgré l'heure tardive, une chambre à l'auberge la mieux fréquentée de la ville, évitant ainsi de passer la nuit dans un dortoir, lieu souvent sale, bruyant, voire dangereux.

Dès le lendemain matin, ils commencèrent la recherche de cet Amalbert pour lequel Laure avait quitté son époux Harbald le Jeune.

Doremus, avec l'aide de Nogret, entreprit d'interroger l'aubergiste qui se récusa : non, il ne connaissait personne de ce nom-là et, même s'il le connaissait, il ne dirait rien !

— J'ai bien assez à faire avec mes clients, jeta-t-il, pour ne pas me mêler des affaires des autres.

Au contraire de son aide que cette rebuffade avait déçu, l'ancien rebelle y puisa un réconfort. Le ton qu'avait employé l'hôtelier, l'air qu'il avait pris pour refuser de répondre, prouvaient, selon lui, que l'homme ne lui était pas inconnu et qu'il devait jouir d'une mauvaise réputation.

En s'informant auprès de taverniers et de négociants, Doremus et Nogret finirent par recueillir un renseignement de la bouche d'un colporteur auquel le don d'une obole rafraîchit la mémoire : il avait rencontré quelques fois cet Amalbert qui habitait un peu à l'écart de la ville.

— Un drôle d'homme, précisa-t-il, peu causant et gardé par des molosses qu'il lâche sur ceux qui approchent sa villa de trop près.

— Jeune ? demanda Doremus.

— Oui, plutôt, dans les trente ans, grand, fort, un visage taillé à la serpe et des petits yeux gris qui vrillent : un air à te donner froid dans le dos.

— De quoi s'occupe-t-il ?

— De négoce, je ne sais pas lequel.

— Vraiment ?

— Je t'en ai déjà trop dit, conclut le colporteur en tournant les talons.

Après des heures d'enquête, Doremus finit par apprendre que la villa d'Amalbert se situait au cœur d'épais taillis dans un bois de pins, à faible distance d'un étang d'où l'on pouvait gagner la mer. Dès lors, l'assistant des missi et son compagnon, en continuant à s'informer auprès de cultivateurs et de maraîchers, purent parvenir à ce domaine auquel menait un chemin empierré. Ils arrivèrent ainsi en vue d'une imposante maison au toit de lauzes. Elle était précédée d'un jardin d'agrément avec des bassins, à sec d'ailleurs, et flanquée d'un verger et d'un vaste potager. Derrière cette demeure se dressaient des granges, une bergerie, une étable, une écurie et d'autres bâtiments tels que forge, atelier de poterie. Un mur de moellons entourait et protégeait cet ensemble auquel on pouvait accéder par un portail,

présentement fermé.

Descendus de cheval, les deux voyageurs en secouèrent bruyamment les vantaux sans que personne n'apparaisse et sans provoquer l'irruption de chiens de garde. Ils hélèrent d'éventuels occupants. En vain. Ils entreprirent alors de faire le tour de la villa en suivant un chemin de ronde qui en longeait l'enceinte. Ils arrivèrent de la sorte, à l'opposé de l'entrée principale, à une autre partie de la propriété, enclose elle aussi, mais de façon plus rudimentaire. Elle communiquait avec la précédente par une lourde porte renforcée par de fortes traverses. Une ouverture simplement masquée par des arbustes épineux leur permit d'y pénétrer. Sur un emplacement de terre battue, des abris de grande dimension, faits simplement de toits reposant sur une charpente, avaient été édifiés. Des madriers portant de solides anneaux de fer avaient été enfoncés dans le sol tous les trois ou quatre pas. Le Burgonde et son aide se regardèrent avec un air entendu.

— Camp de passage pour esclaves, murmura Nogret.

Doremus approuva d'un hochement de tête.

— Plus de doute donc, dit-il, sur le négoce de cet Amalbert, du moins sur l'un de ses négoce. Cependant, que je sache, le commerce des esclaves n'est pas interdit. Alors pourquoi tout ceci, cet éloignement, ces précautions ? Je n'aperçois pour l'heure qu'une explication : échapper au paiement des droits qui frappent tout négoce, en particulier celui-ci, et aussi, sans doute, se soustraire aux vérifications dont il fait l'objet.

Nogret se gratta la nuque.

— Voilà qui ne doit plaire ni au comte ni à l'archevêque, auxquels sont destinés ces droits, et en conséquence qui doit inciter l'un et l'autre à rechercher et punir le coupable. Les châtimens prévus sont lourds. Mais peut-être le maître de ces lieux avait-il un autre souci. Je ne t'apprendrai certainement rien, maître, en rappelant qu'il ne suffit pas d'amener jusqu'au rivage les troupeaux de ces malheureux promis à un cruel exil.

— Ce qui n'est déjà pas si simple.

— Il faut aussi les acheminer jusqu'à ceux qui les ont achetés, souvent de l'autre côté de la mer : en Orient.

Doremus sourit.

— Des missions accomplies au service de mes seigneurs, l'une chez les Sarrasins, l'autre chez les Vikings, m'en ont instruit suffisamment.

— Pardonne-moi, maître ! Je n'avais certainement pas l'intention de t'en remontrer ! Je veux simplement en venir à ceci : les Juifs, de Narbonne en particulier, ont la haute main sur ce commerce ; ils paient avec ponctualité les droits prescrits, jusqu'à la dernière obole. De plus, ils ont promis à Charles le Pieux qu'aucun chrétien ne

figurerait parmi ceux qui sont déportés comme esclaves. Ils observent, je dois le dire, cette promesse avec tout le zèle qu'on leur connaît.

— Ils le peuvent, ne serait-ce qu'en reconnaissance des privilèges que notre magnanime souverain leur a accordés.

— Cependant, dès lors que cette communauté s'acquitte de ce qu'elle doit et applique les prescriptions édictées, elle s'estime en droit de veiller, et avec une rigueur extrême, à ce que des compétiteurs qui s'en dispenseraient ne viennent troubler le jeu. Leur gaon (4), Baruch, fils d'Amos, est intraitable sur ce point, soutenu en cela bien entendu par l'archevêque Nebridius et par le comte Sturmion. Plus d'un fraudeur ayant tenté de tromper les uns et les autres a disparu sans laisser de trace.

— Évidemment, si la Loi et les Prophètes (5), et les Évangiles se rejoignent, les tricheurs n'ont aucune chance d'échapper à un sort fâcheux... En tout cas notre Amalbert, selon toute apparence, a préféré prendre le large. Reste à savoir s'il s'abstenait de payer son dû.

— Je le parierais volontiers, dit Nogret en désignant d'un geste ample le domaine où ils se trouvaient. Ce lieu écarté, cette discrétion, ces chiens dont le colporteur nous a parlé...

— Je le parierais aussi, acquiesça Doremus. Ce qui me conduit à ceci : Amalbert ne se mettait pas en quête d'esclaves lui-même, je suppose. Il avait besoin de complices. Il n'en assurait pas le transport. Il lui fallait recourir à des armateurs, bien peu scrupuleux si nos suppositions sont exactes.

— L'espèce n'en manque pas !

Doremus demeura un instant pensif.

— C'est singulier quand même, plaça-t-il. Nous partons à la recherche d'un suborneur et vois où nous parvenons : sur la piste de méfaits d'une tout autre envergure qu'un enlèvement !

Il hocha la tête avec un air résolu.

— J'aurais dû m'en douter pourtant ! Oui, Nogret, on ne met pas à mort deux femmes appartenant à des familles renommées, surtout de cette abominable façon, l'une et l'autre semblablement, sans des raisons plus puissantes que l'envie ou la jalousie ordinaires.

Il soupira.

— Revenons à cette villa vide de tout occupant ! Pourquoi Amalbert a-t-il donc levé le camp avec sa bande et à quel moment ?

Le Burgonde et son compagnon se dirigèrent vers le bâtiment principal et purent y pénétrer par une fenêtre mal fermée. Dans une chambre ils trouvèrent un peigne de femme qui avait glissé sous une tenture, mais aucun vêtement. D'autre part, ils n'observèrent aucun indice permettant de supposer qu'une lutte s'était déroulée dans cette demeure. Dans la cuisine ne subsistait aucune denrée rapidement périssable, mais seulement, dans des jarres, de la farine, des fèves, des

pois chiches, de l'huile et un fond de vin. Nogret fit remarquer qu'il n'avait pas « tourné au vinaigre ». Tous les ustensiles étaient rangés avec soin. Cela donnait à penser qu'une femme avait séjourné dans cette maison. Et, selon toute apparence, ses habitants en étaient partis sans hâte, tranquillement. Quand ? En examinant le potager où les mauvaises herbes n'avaient pas encore repoussé, Nogret crut pouvoir conclure que les occupants étaient sur place moins d'une semaine auparavant. L'état de l'écurie révéla que des chevaux y avaient été mis à l'abri récemment. Enfin, il n'était pas exclu que des domestiques aient campé non loin des abris pour esclaves (à moins que ce n'aient été les esclaves eux-mêmes) : des tas de cendres indiquaient que plusieurs foyers avaient été allumés sous des trépieds dont on pouvait encore distinguer les empreintes.

— Ces constatations nous permettent sans doute de déduire à peu près à quel moment ces lieux ont été abandonnés, fit remarquer l'assistant des missi, mais non par qui exactement. En particulier, nous ne savons pas quand Laure en est partie. Seule ? Ou avec Amalbert ? Récemment ou bien il y a des semaines, voire des mois ? Or, ces questions, en rapport avec le meurtre...

— Oui, ce sont les bonnes questions, approuva Nogret. Mais quant aux réponses...

Doremus réfléchit un instant.

— Si je me souviens bien, dit-il, Geroul, quelques semaines avant qu'on ne retrouve le corps de cette infortunée Laure, a reçu une certaine Aurélia, une amie de sa bru. Elle accomplissait cette démarche à la demande de celle-ci pour solliciter un éventuel pardon. On devrait pouvoir apprendre, en interrogeant cette Aurélia, quand la belle-fille de Geroul était en vie et où elle se trouvait.

— Encore faudrait-il mettre la main dessus.

— Nous avons bien retrouvé l'autre d'Amalbert. A propos d'autre, nous n'avons pas fini d'explorer ces lieux !

Doremus et Nogret se remirent en selle et s'engagèrent sur une sente qui se dirigeait vers le sud. Après l'avoir parcourue sur trois quarts de mille, ils parvinrent à une petite anse, bien abritée, sur le côté de laquelle se trouvait un vaste enclos avec un embarcadère. Ils inspectèrent les environs par acquit de conscience puis, estimant qu'ils en savaient assez sur les dispositions permettant à Amalbert de se livrer à ses activités sans doute clandestines, ils se décidèrent à regagner Agde, car le jour baissait. Ils arrivèrent à leur auberge à la nuit tombée.

Le lendemain, ils procédèrent à une enquête discrète sur le port même et n'obtinrent que des réponses sans intérêt au regard de ce qu'ils savaient déjà. Ils partirent pour Narbonne après le repas de la mi-journée, sans forcer l'allure, passèrent la nuit à la belle étoile sur

les bords de l'Aude, reprirent leur chevauchée au petit matin et arrivèrent enfin en vue de la ville. Comme ils s'approchaient de ses murailles, trois cavaliers vinrent à leur rencontre.

— Tu es bien maître Doremus ? demanda en francique leur chef au Burgonde.

— N'en doute pas !

— Le comte Sturmion, mon seigneur, m'a chargé de te prévenir que le très vénéré abbé Erwin et le très illustre comte Childebrand, accompagnés par leurs assistants et aides, sont arrivés hier en notre cité. Les missionnaires de Charles le Grand, notre glorieux empereur, ont choisi de s'établir dans une dépendance du palais épiscopal où se sont installés également leurs auxiliaires et serviteurs ainsi que les gardes impériaux. A la dame qui était avec eux et à ses servantes a été attribué un logement attenant. Il m'appartient de te faire savoir que tu dois te présenter à tes seigneurs dès ton arrivée.

— Ainsi vais-je faire.

Doremus n'avait pas sourcillé, mais ces nouvelles, tout en lui procurant un vif plaisir, ne laissèrent pas de l'étonner. Il avait certes espéré que sa seconde missive inciterait ses maîtres à entreprendre une mission en Septimanie. Cependant, il ne s'attendait pas qu'ils arrêtent une décision dès réception d'un premier message. Doremus avait toujours prêté au Saxon une prescience quasi miraculeuse. Cette preuve récente le plongea dans de nouvelles réflexions : Dieu gratifiait-il certains êtres d'un tel don eu égard à leurs mérites et à la qualité de leur âme ? En tout cas, l'abbé avait dû sentir que cette singulière noyade, rapportée dans la première lettre, était un forfait sortant de l'ordinaire et qui méritait de retenir l'attention de missi dominici. Quant à cette dame qui avait accompli un si long voyage en leur compagnie, Doremus pensa qu'il ne pouvait s'agir que de Lithaire, qui avait déjà apporté, à Metz et à Thionville, une aide précieuse aux missionnaires de l'empereur pour venir à bout de la conspiration des Aquitains (6).

Le Burgonde, tout en agitant ces pensées, avait pénétré dans la cité par la porte nord à la suite du garde comtal qui le guidait. Quand il l'eut franchie, il ordonna à Nogret, qui se tenait toujours près de lui, d'aller prévenir Geroul de leur retour. Arrivé devant la porte de la résidence qu'avaient élue ses seigneurs, Doremus, salué par un serviteur armé qui l'avait reconnu, se hâta vers les siens.

Dans l'antichambre, Timothée, le frère Antoine et Sauvat terminaient leur dîner (7). Lorsqu'ils aperçurent leur ami, ils se levèrent de table et vinrent à sa rencontre en exprimant leur joie. Le Grec et le Pansu lui donnèrent l'accolade et le Colosse roux le salua avec empressement.

— Tu en as mis du temps, lui lança Timothée. Ah, ces Burgondes,

jamais pressés !

— As-tu faim ? Oui, sans doute ! avança le frère Antoine. Tu vois, on t'en a laissé : perdrix rôties, c'est la bonne saison, et pois chiches au lard. Ici, ce n'est pas comme chez ces maudits hommes du Nord. Frébaud, notre admirable maître queux, a pu faire merveille. Quant à ce vin des sables qu'élèvent de très louables bénédictins et qui pétille, il est digne de notre palais, tu peux me croire, et il se marie à la perfection avec ces délicats volatiles. Tiens, pour t'éviter de manger seul, je vais t'accompagner un peu.

— Sublime sacrifice ! ironisa le Goupil.

— Quand êtes-vous partis d'Aix ? demanda Doremus entre deux bouchées.

— Voilà deux semaines, précisa Timothée, c'est-à-dire peu de temps après que notre abbé a reçu ton premier rapport.

— L'a-t-il donc estimé alarmant à ce point ?

— Il ne nous appartient pas de te répondre à ce sujet. Tu connais notre Saxon : il ne dit que ce qu'il veut bien, et à son heure !

— Et le comte ? Je croyais qu'il était retenu par des troubles et des affrontements dans la marche de Bretagne.

— Là, je peux t'informer, intervint Sauvat, puisque j'en suis revenu avec lui, juste à temps d'ailleurs pour que nous puissions nous joindre à la présente mission. Il a laissé sur place plusieurs escadrons aux ordres du commandant Hermant afin qu'il en termine avec cette révolte.

— Comme le lui avait demandé notre empereur, le Nibelung était de retour à Aix pour le tenir au courant des opérations dans cette région. Il croyait devoir la regagner ensuite. Sur ordre il est reparti pour Narbonne avec nous, précisa le Grec. Je dois dire qu'il ne s'en est pas désolé.

Doremus cessa un instant de dépecer un perdreau ; il but un gobelet de vin qu'il déclara « excellent, en effet », puis il reprit en affectant un air distrait :

— On m'a parlé d'une dame qui serait venue jusqu'ici avec votre mission. Est-ce exact ?

— On ne t'a pas menti, confirma le Grec.

— De qui s'agit-il ?

Timothée posa la main sur les lèvres du frère Antoine qui s'apprêtait à fournir le renseignement demandé.

— C'est une surprise, lança-t-il. Nous allons te laisser le soin de le découvrir toi-même.

— Lithaire, je suppose.

— Non, cher « marquis des clairières », tu ne tireras rien de nous. Tu verras bien !

A cet instant, la porte, qui donnait sur un couloir aboutissant à une

salle de réception, s'ouvrit pour laisser passer, tandis que deux gardes impériaux rendaient les honneurs, le comte Childebrand, l'abbé Erwin et un ecclésiastique en lequel le Burgonde reconnut l'archevêque Nebridius. Devant leurs assistants qui s'étaient levés, les missionnaires du souverain accompagnèrent leur hôte jusqu'à la porte d'entrée, en formulant des politesses d'une élégance fleurie. Puis ils revinrent, en souriant, vers leurs aides.

— Dis-moi, lança Childebrand au Burgonde, il s'en passe de belles quand tu arrives quelque part, toi ! Deux femmes noyées, et de cette affreuse façon, des femmes d'excellente famille !

— Sur ma foi, seigneur, je n'y suis pour rien, répondit Doremus, jouant le jeu.

— Par le ventre du diable, je l'espère bien ! s'écria le comte. Cependant, dans toute la ville et dans tout le pays, on ne parle plus que de cela. Tous et toutes ont une peur bleue et, dans cette contrée où la paix n'est assurée en somme que depuis une dizaine d'années, une telle frayeur, générale, pourrait bien être mauvaise conseillère. C'est, en tout cas, l'avis de Nebridius qui est venu nous entretenir de ces forfaits avec un tremblement dans la voix.

— L'affaire est en effet plus sérieuse qu'on ne pouvait d'abord l'imaginer, souligna Erwin. Il me semble, Doremus, que, séjournant depuis plusieurs semaines en cette contrée, tu dois avoir beaucoup à nous apprendre sur ces meurtres.

Le Saxon se tourna vers Childebrand :

— Nous devrions sans doute lui laisser le temps de venir se loger avec nous. Qu'il continue à demeurer chez son cousin, dont la bru vient de périr de façon si énigmatique et si pitoyable, ne me paraît pas souhaitable.

— Tel est aussi mon avis. En conséquence, nous pourrions tenir conseil au milieu de cet après-midi, et dans la salle de réception, qui conviendra mieux à nos délibérations que cette antichambre.

Erwin acquiesça d'un signe de tête et ajouta, s'adressant à un garde :

— Anshelm, va prévenir Emma qui sert dame Agnès de cette concertation, et qu'elle-même avertisse sa maîtresse ! Quant à Dodon, Timothée se chargera de l'en informer.

Le Grec, pendant cette mise au point, avait jeté un regard curieux et ironique sur Doremus qui avait appris, de toute évidence, la présence d'Agnès avec stupéfaction. Quand les missi eurent quitté la pièce, il s'en ouvrit à ses amis.

— J'avoue, lâcha-t-il, que cela me laisse pantois.

— Je ne comprends pas, moi non plus, grommela le frère Antoine, pourquoi nos seigneurs ont tenu à ce que cette femme, qui a participé naguère, en Brenne (8), à des bacchanales diaboliques et infâmes, en

faisant preuve de l'impudeur la plus outrageante, qui a été la compagne d'un chef aquitain révolté – nous l'avons heureusement fait passer de vie à trépas –, qui lui a même donné un enfant, je ne comprends pas pourquoi ils ont estimé nécessaire que cette femme, qui est certainement restée en secret une rebelle, se joigne à notre mission !

Il donna un coup de poing sur la table.

— Non, vraiment, je ne comprends pas !

— Cher et honorable Pansu, ironisa le Grec, tu te laisses toujours envahir par tes ressentiments. Mais légitimement en somme, car tu as bien failli perdre ta magnifique existence dans les marais de la Brenne. Pourtant la présence de cette dame petit présenter quelques avantages : elle appartient à une famille noble...

— D'Aquitaine !

— Noble quand même. On doit s'en souvenir par ici. Elle parle la *lingua romana* telle qu'on la pratique en cette province. Elle pourra donc nous être utile dans nos recherches. Elle a l'esprit délié.

— Trop !

— On n'est jamais trop intelligent. Quant à sa rébellion, depuis qu'elle a acquis une place enviable à Aix, et pour d'autres raisons aussi, je ne crois pas qu'elle en soit obsédée à présent.

— Une fois rebelle, toujours rebelle !

Le Grec éclata de rire.

— Regarde notre excellent et sage Doremus ! Il fut bien un rebelle jadis, un vrai ! L'est-il demeuré ?

— C'était pour une bonne cause !

— Il y a donc des révoltes justes ? Redoutable nouveauté !

Le Goupil se tourna vers le Burgonde.

— Et puis, mon ami, Agnès est si belle, si étrangement belle...

— Étrangement, et pour cause, gronda frère Antoine.

La réunion convoquée par les envoyés de l'empereur se tint comme prévu : les deux missi, leurs assistants, le notaire Dodon et Sauvat venaient de prendre place autour d'une table sur laquelle avaient été disposées des boissons et des galettes, quand Agnès fit son entrée. Elle avait revêtu une mise très simple qui n'entravait pas ses mouvements. Elle avançait avec une allure si harmonieuse qu'on aurait dit d'une danse. Avec sa chevelure de feu, son teint clair et ses yeux vairons, son fin sourire discret, elle était magiquement séduisante. Elle s'assit avec une grâce légère à la place qui lui avait été réservée entre Dodon et Sauvat, puis regarda tour à tour le comte Childebrand et l'abbé Erwin en les saluant d'une inclination de la tête. Enfin, en joignant les mains et en baissant les yeux, elle exprima attention et humilité comme il se devait en pareille compagnie.

Le Nibelung adressa un signe à Doremus.

— Nous t'écoutons, dit-il.

Le Burgonde commença son récit en rapportant les faits dans l'ordre où il les avait lui-même vécus. Quand il en vint à sa première initiative, le recours à un interprète, son enquête sur les étangs et l'interrogatoire du pêcheur Faustin, le Saxon l'interrompit d'un geste.

— Un peu hardi pour un simple voyageur, non ?

— Seigneur, si j'ai osé à tort...

— Mais je ne te blâme pas ! Simple remarque. Tu n'as pas pu y tenir, n'est-ce pas ? Un meurtre si étrange...

— Te voici donc devenu « marquis des étangs », plaça Childebrand.

— Continue donc, mon fils, dit Erwin en adressant à Doremus un sourire bienveillant.

— Il me paraît évident, seigneurs, que les deux crimes ont été perpétrés volontairement de manière spectaculaire. Les courants qui parcourent les étangs ainsi que ceux qui passent par le grau, et changent d'ailleurs de sens selon la mer et le vent, me paraissent trop incertains pour qu'on se soit fié à eux pour porter ces malheureuses noyées à l'endroit, à peu près, où l'on voulait que leurs cadavres fussent découverts.

— Cette observation devrait-elle orienter nos recherches ?

— Assurément ! Mais je ne vois pas encore dans quel sens. Je dois reconnaître que je n'ai recueilli aucun indice permettant de savoir où, quand et pourquoi Laetitia a été enlevée, comment et par qui elle a été transportée jusqu'à cette anse marécageuse, de quelle manière et où le crime a été commis.

— Nul ne peut t'en faire grief. Poursuis donc !

Doremus alors rendit compte de ses déplacements jusqu'aux abords du Minervoïs et des Corbières puis, en bateau, tout le long de la côte sur une assez grande distance. Il s'attarda sur son séjour à Leucate, en insistant sur l'importance du commerce des esclaves qui étaient embarqués là pour être livrés en Orient.

— Une activité, souligna-t-il, dans laquelle les Juifs sont particulièrement actifs comme vous le savez.

— Sinon ?

— Rien d'autre que ce que l'on rencontre dans tous les ports, y compris des trafiquants aux pratiques douteuses et des canailles prêtes à tous les forfaits pour quelques deniers...

— En somme, une réserve d'hommes de main sans le moindre scrupule, nota Childebrand.

— Je le crains, seigneur.

— Ensuite ?

— Je suis revenu à Narbonne le lendemain même du jour où Laure, la belle-fille de mon cousin, a été retrouvée, non loin de l'endroit donc où avait été repêchée Laetitia, dénudée comme celle-ci et attachée de

la même façon pour qu'elle ne puisse échapper à la mort par noyade.

— Un supplice abominable, ponctua Erwin.

— ... et qui m'a bouleversé, je l'avoue, mon père.

— Et quelle a été l'attitude de ton cousin ?

— Avec réticence il m'a fait savoir que Laure, épouse de son fils Harbald le Jeune, avait quitté celui-ci plus de deux années auparavant.

— L'archevêque nous a tenu au courant de cette très fâcheuse péripétie familiale.

— Vous a-t-il dit que Laure, il y a peu, avait envoyé une de ses amies, nommée Aurélia, auprès de son beau-père pour solliciter son pardon et que ce dernier avait refusé tout net ?

— Comment l'as-tu appris ? s'enquit le Saxon.

— C'est Geroul lui-même qui me l'a indiqué.

— Revenons à son attitude.

— Je dirai qu'il m'a paru stupéfait, ému sans doute, mais plus préoccupé que bouleversé.

Le Burgonde réfléchit un instant.

— ... et avec de la frayeur dans le regard. Certainement plus soucieux apparemment de la renommée de sa famille qu'atteint par la disparition tragique de sa bru. Il est vrai qu'elle avait déserté le foyer conjugal depuis de longs mois, pour vivre avec un aventurier nommé Amalbert, près d'Agde.

Childebrand se pencha vers Doremus.

— Et c'est à la suite de cet entretien que tu as décidé de t'y rendre ? demanda-t-il.

— En effet, mais pas immédiatement. J'ai d'abord rencontré, à sa demande, le comte Sturmion. Votre éventuelle venue, seigneurs, a paru l'inquiéter quelque peu et il est allé jusqu'à me proposer de prendre part aux recherches, à son bénéfice évidemment.

— Ce que tu as refusé, évidemment, plaça le comte.

— Évidemment, seigneur, dit l'assistant en s'inclinant. Ensuite j'ai gagné Agde en compagnie de Nogret, mon truchement, pour tenter de retrouver cet Amalbert.

— Ton interprète, peut-on avoir quelque confiance en sa discrétion ? demanda le Saxon.

Doremus précisa dans quelles conditions il l'avait rencontré et recruté, ajoutant :

— Pour autant que j'ai pu en juger, son dévouement nous est acquis et il sait tenir sa langue. Je ne peux en dire davantage.

— C'est déjà cela. Poursuis !

Le Burgonde exposa alors les constatations qu'il avait faites dans les environs d'Agde et qui prouvaient notamment qu'Amalbert se livrait au commerce des esclaves, sans doute clandestinement.

— D'autre part, souligna-t-il, il semble que ce soit Laure qui l'ait quitté sans que l'on puisse préciser quand.

— Donc, fit remarquer Erwin, on ne peut exclure qu'Amalbert soit son meurtrier, mais rien ne permet non plus de l'affirmer.

— En effet ! Cependant, si l'on pouvait rencontrer cette amie de Laure...

— Aurélia, je crois.

— Oui, seigneur, et obtenir son témoignage, peut-être en apprendrions-nous davantage sur la manière dont les amours de Laure et Amalbert ont évolué, sur les raisons et le moment de leur éventuelle rupture.

— Ce qui suppose en premier lieu que nous sachions ce qu'est devenu ce trafiquant d'esclaves, lequel, si je t'ai bien compris, a quitté son repaire depuis peu et sans laisser de trace.

— Dans la cité d'Agde nous ne l'avons pas retrouvé. Il est vrai qu'au seul énoncé de son nom toutes les bouches se ferment.

— D'autres choses ?

— Je crois avoir rapporté l'essentiel.

— Ce qui donne déjà de quoi entreprendre. Cela dit...

Erwin frotta ses longues mains l'une contre l'autre.

— Cela dit, il nous appartient de vous instruire des raisons qui ont *d'abord* incité notre souverain à décider cette mission.

Le Saxon se tourna vers son ami.

— Voici donc ! dit Childebrand. Charles le Perspicace a reçu, l'année dernière, des rapports selon lesquels les Sarrasins recommençaient à s'agiter aux limites méridionales de l'empire, en particulier dans la région située au sud de Barcelone que nous avons reconquise récemment. Il a jugé qu'il fallait donc inspecter à nouveau les garnisons et renforcer les patrouilles. C'est cette tâche que je suis chargé de mener à bien. Je le ferai avec ton assistance, Sauvat !

Le Colosse roux se leva, très ému, mit un genou en terre et s'inclina devant le Nibelung.

— Relève-toi, fidèle des fidèles ! Tous ici connaissent tes mérites, ton courage et ton habileté !

— En ce qui me concerne, reprit l'abbé, Charles le Pieux m'a ordonné de m'assurer que l'hérésie adoptionniste (9), qui a si longtemps troublé la région, a été complètement extirpée. J'accomplirai naturellement cette vérification en accord avec l'archevêque Nebridius qui, il y a six ans déjà, en compagnie de Benoît d'Aniane (10) et de notre ami Leidrade (11), a entrepris de combattre cette hérésie avec grande rigueur et, depuis, n'a jamais cessé de veiller au grain.

Erwin marqua une courte pause.

— De telles mesures, reprit-il, avaient été envisagées par notre sage empereur depuis longtemps. Il s'en était déjà ouvert à toi,

Childebrand, et à mon humble personne.

Il se tourna vers le Burgonde.

— J'ai porté ton rapport, le premier donc, à sa connaissance. Ce meurtre lui a paru bien étrange et surtout inquiétant, car il avait été perpétré dans un pays qu'il a toujours tenu en suspicion. Avec la détermination que nous lui connaissons, il a décidé de se saisir de cette occasion pour mettre en œuvre immédiatement son projet. Quant à ton second rapport, Doremus, il nous a été remis par ton messenger alors que nous nous trouvions, sur la voie Domitienne, à une soixantaine de lieues de Narbonne.

— Il est certain, souligna le comte Childebrand, que l'inquiétude, la peur que ces crimes ont suscitées vont nous amener à accorder à ces forfaits une attention plus soutenue que prévu car, comme toujours en de pareilles situations, les pêcheurs en eau trouble ne manquent pas. Eh bien, mes enfants, à l'œuvre !

— Oui, approuva le Saxon en se tournant vers Doremus, poursuivons-la !

La famille de Catulle le Borgne, père de Laure, habitait un hôtel ambitieux situé au cœur de la cité, non loin de l'église épiscopale Saint-Just-et-Saint-Pasteur. Timothée avait jugé préférable de se faire escorter par deux gardes impériaux. Il fut arrêté devant le portail par un homme armé peu décidé à le laisser pénétrer, car il craignait visiblement que ces visiteurs inattendus ne soient animés des pires intentions après le sort effroyable qu'avait subi la fille de Catulle. Le Grec produisit un document portant le sceau du comte Childebrand, qui mentionnait le nom et la qualité du porteur ainsi que l'objet de sa démarche. Le gardien, après s'être rendu auprès de son maître pour solliciter son avis, revint en courant ouvrir la porte à l'assistant des missi en lui demandant de le suivre :

— Le seigneur Catulle sera heureux de t'accueillir. Et pardonne-moi ma prudence, mais...

Timothée arrêta ses excuses d'un geste.

— Ta prudence est louable, étant donné ce qui se passe en ce pays.

Le maître des lieux attendait son visiteur dans une vaste salle de réception ornée de statues et de vases antiques ; au mur était suspendu un grand crucifix. Il fit trois pas en direction de Timothée, lui désigna un siège placé devant une table, frappa dans ses mains, ce qui fit accourir un serviteur auquel il ordonna d'apporter une cruche du meilleur vin. Puis, le Grec ayant pris place, il s'assit en face de lui.

— On m'a prévenu de l'arrivée en nos murs de missi dominici parmi les plus renommés, le comte Childebrand et l'abbé Erwin, dit-il en un latin à peu près compréhensible. Tu figures, j'imagine, parmi leurs assistants.

— Depuis nombre d'années déjà, en effet.

Catulle de son unique œil valide examina son vis-à-vis.

— Ne serais-tu pas d'origine grecque ?

— Oui, mais voilà bien longtemps que j'ai quitté les rives du Bosphore.

— Quant à moi, je connais quelques mots de grec, pas assez cependant pour soutenir une conversation.

Catulle était un homme d'une quarantaine d'années, massif, la tête enfoncée dans les épaules, vêtu de riches étoffes. Il s'exprimait avec une lenteur calculée. Ses mains, aux doigts boudinés, punctuaient chacune de ses phrases. Il soupira démonstrativement.

— Le malheur qui me frappe m'a anéanti, affirma-t-il. Ma femme m'a donné cinq enfants avant de mourir en couches, infortunée Amanda.

Il essuya une larme.

— Laure était mon aînée, ma préférée, elle réunissait en elle toutes les perfections : la beauté, de l'esprit, de la grâce... Qu'elle ait pu périr de cette manière épouvantable...

Il essuya une autre larme, puis il secoua la tête.

— Pourquoi, mais pourquoi une telle atrocité ? s'écria-t-il.

— Telle est aussi la question que mes seigneurs se posent et ils trouveront la réponse, sois-en certain !

Timothée but une gorgée de vin avant de poursuivre :

— On m'a dit que tu occupais dans le négoce de cette région une place importante, surtout comme financier et changeur. Cet état n'est pas sans risque. Je gage que plus d'un mauvais payeur, plus d'un emprunteur malhonnête songe à se libérer de sa dette autrement qu'en acquittant son dû.

— Oui, tels sont les risques de mon état !

Catulle jeta sur son vis-à-vis un regard rusé.

— Le meurtre de ma Laure ne saurait être mis en relation avec ma situation. La dette de mes débiteurs ne se trouve pas allégée d'un denier ! Quant à ma sécurité, tu as pu constater qu'elle était bien assurée !

A son tour le Grec dévisagea son interlocuteur.

— Ta fille, pourtant, n'a pu être tuée sans motif. Une raison sans doute sordide, abominable, exécration, mais une raison !

Catulle prit un air accablé.

— Je crains, dit-il à mi-voix, qu'il ne me faille en venir à un sujet qu'un père, ou plutôt deux pères n'abordent qu'avec la plus profonde répugnance.

— Deux pères ? s'étonna Timothée.

— Oui, celui de Harbald le Jeune, Geroul donc, et moi-même.

Le financier joignit les mains pour se recueillir un instant.

— Lorsque j'ai donné mon consentement au mariage de Laure avec

Harbald, reprit-il, j'ai certes approuvé un hymen souhaité par ma fille et le fils de Geroul, mais j'ai aussi réalisé l'union de deux familles que reliaient déjà des intérêts communs dans le négoce.

Il baissa la voix.

— Laure s'était éprise de Harbald en tout bien tout honneur. Son amour ne l'a portée avant le mariage, malgré sa ferveur, à aucune anticipation scandaleuse. Peut-être eût-il mieux valu qu'elle fût moins sage !

— Voilà un propos bien singulier dans la bouche d'un père !

— Fondé, hélas ! La nuit de noces lui a révélé une réalité affreuse : Harbald est, comment dire, eh bien oui, frappé d'impuissance. En tout cas, avec Laure, il n'a pas pu accomplir son devoir d'homme.

— Cette défaillance, si je ne me trompe, peut être sanctionnée par un divorce que l'Église admet.

— Mais que rendait difficile, voire impossible, la position de l'une et l'autre famille. Ma fille, elle, comme toute femme ainsi bafouée et privée de l'espérance d'engendrer une descendance, n'aurait pas hésité à le réclamer, motif à l'appui. Geroul s'y est opposé de toutes ses forces : le coup porté à l'honneur de sa race aurait été trop rude. J'ai eu avec lui, à ce sujet, des entrevues orageuses.

— Serait-il allé jusqu'à proférer des menaces ?

Catulle ne répondit pas.

— Cette situation a-t-elle duré longtemps ?

— Dix-huit mois environ. Peut-être ma fille a-t-elle pensé qu'en redoublant d'attentions, tu me comprends, n'est-ce pas, elle arriverait à éveiller son envie.

— Apparemment rien n'y fit ?

— Rien, en effet !

— Et c'est à la suite de cet échec définitif qu'elle est partie ?

— Précisément, et sans prévenir personne, pas même sa vieille gouvernante qui était aussi sa confidente... à moins que celle-ci n'ait gardé le secret.

— Laure est-elle allée retrouver tout de suite cet...

— Amalbert ? Si elle l'a rejoint immédiatement ? Je ne sais. Mais je le crois. Dès que Geroul et moi avons constaté sa disparition, j'ai fait entreprendre des recherches. Il m'a fallu des mois pour découvrir sa retraite et apprendre qu'elle vivait désormais avec ce gredin. Mes émissaires n'ont pas pu pénétrer dans sa villa : ils ont été accueillis par des gardes armés et par des chiens menaçants.

Timothée caressa son collier de barbe.

— Dois-je comprendre que Geroul ne s'est pas associé aux recherches ? demanda-t-il.

— Il était peu désireux, je pense, de retrouver la femme qui pouvait témoigner de la honte de son fils.

— J'observe aussi qu'il n'a rien dit de ces péripéties lors de l'entretien qu'il a eu avec son cousin Doremus, après la mort tragique de Laure, selon ce que m'a indiqué mon ami.

— Peut-être a-t-il répugné à relater que ma fille, évoquant avec colère, et allant jusqu'à employer des termes inconvenants, les raisons de son départ, s'était résolument refusée à rejoindre un époux qui n'en était pas un !

— Et vous vous en êtes tenus là ?

— Moi, non ! J'ai renouvelé mes tentatives. En vain ! Elle a même jeté à la figure de mon envoyé qu'elle était d'autant moins décidée à quitter Amalbert qu'elle attendait un enfant de lui !

— Un enfant de lui ? s'écria le Grec. Quand et où a-t-elle fait cette révélation ?

— Il y a plus d'un an, lors d'une nouvelle démarche tentée à Agde auprès de Laure.

Timothée se leva, fit quelques pas, puis revint s'asseoir en face du financier.

— Ainsi, aujourd'hui, un nourrisson qui est malgré tout de ton sang vit en quelque lieu de ce pays ! Enlevé peut-être par son père ! Mais où ?

— Comment le savoir ? Ce forban, complice d'armateurs véreux...

— Marchands d'esclaves, n'est-ce pas ? intervint le Grec.

— En effet : négoce clandestin.

— Donc, Dieu sait où il est.

— Dieu, ou plutôt le diable !

— Je compatis en toute sincérité au malheur qui t'accable, enchaîna Timothée. Cependant, rien de ce que nous venons d'évoquer n'explique pourquoi ta fille, ou si l'on préfère l'épouse de Harbald, ou encore la concubine d'Amalbert, mère d'un nourrisson, a été tuée de la même façon atroce que l'infortunée Laetitia, femme du noble Fabian. J'entends bien que Laure détenait un secret des plus fâcheux pour la famille de son époux. Mais de là à imaginer...

Catulle, qui s'était redressé sur son siège avec dignité, arrêta son interlocuteur d'un geste noble de la main.

— Jamais, proclama-t-il, une telle pensée ne pourrait venir à aucun d'entre nous, de ceux qui connaissent l'honorable et riche drapier !

— J'entends cela aussi. De toute façon, nous n'avons pas à élucider un meurtre mais *deux*, commis étrangement de manière semblable.

Le Goupil fixa son vis-à-vis.

— Sans doute vas-tu continuer tes recherches, ne serait-ce que pour retrouver un petit-fils ou une petite-fille.

— Je compte bien en effet les poursuivre.

— Mes seigneurs, missionnaires auxquels l'empereur a délégué pleins pouvoirs, te font savoir ceci par ma bouche : désormais les

investigations sont conduites par eux, et par eux seuls...

— Mais... le comte Sturmion ?

— Il en a été naturellement prévenu. Il n'y a rien là qui puisse porter atteinte à son autorité. Celle des missi dominici l'emporte partout et en toute circonstance.

— Et quant aux complices qui, déjà, ont été appréhendés ?

— Faustin et Paulin ? Ils ont été remis en liberté, sur ordre de l'abbé Erwin. Rien ne permet jusqu'ici d'établir qu'ils ont quelque chose à voir avec ces meurtres. Les aides du comte n'avaient rien découvert, alors...

— C'est bien ce qu'il m'avait semblé.

— Je te disais donc que tu dois avoir à cœur dorénavant de communiquer à mes seigneurs, sans tarder, tout ce que tu apprendras qui soit susceptible de contribuer à la découverte des criminels.

— Je ne doute pas qu'ils mettront tout en œuvre pour faire la lumière sur ces abominations. Ils peuvent compter sur mon dévouement et sur mon aide pleine et entière.

L'assistant des missi se leva et déclara avec solennité :

— Une telle détermination comblera leur attente.

Erwin, penché à l'avant de la barge, observait depuis un long moment déjà les évolutions d'une planche que Faustin avait déposée à l'entrée du grau. Un vent de sud-est provoquait sur la mer une puissante houle et poussait les eaux en direction de l'étang. La planche était ainsi entraînée vers le nord. Cependant, prise dans un tourbillon, elle alla s'échouer dans une anse du grau. Avec une gaffe, le pêcheur la ramena au milieu de la passe. Nouveau tourbillon et nouvel échouage, nouvelle manœuvre avec la gaffe. Il en fut de même à plusieurs reprises. Quand enfin la pièce de bois parvint aux flots moins agités de l'étang, elle progressa par à-coups mais sans s'approcher de la rive marécageuse où avaient été découverts les corps des deux victimes. Les rafales de vent orientaient sa course bien davantage que le flux, d'ailleurs irrégulier. L'abbé regarda Doremus qui se tenait près de lui.

— Je vois, seigneur, constata celui-ci, que des criminels désirant donner un aspect spectaculaire à leurs forfaits, en faisant échouer leurs victimes à peu près au même endroit, ne pouvaient se fier au courant du grau pour parvenir à leurs fins. Cette observation rejoint donc celle que nous avons faite hier : le simulacre figurant un être humain qui avait été posé sur les eaux de l'étang de Campignol, au nord, là où débouche l'Aude, a effectivement été porté vers le sud, mais il est allé s'échouer, çà et là, tantôt d'un côté tantôt d'un autre, à l'est et à l'ouest, sans jamais atteindre de lui-même la rive macabre.

Le Saxon fit le geste d'applaudir.

— Et tu en conclus ? demanda-t-il.

— A l'évidence que les meurtriers ont dû procéder autrement, répondit Doremus avec un sourire de connivence.

— Ce qui signifierait qu'ils ont déposé les cadavres à peu près à l'endroit où ils ont été retrouvés.

— Cela se heurte cependant aux témoignages de Faustin et de son fils, qui affirment qu'ils n'ont rien entendu de suspect et que, si ces malheureuses avaient été tuées près de chez eux, ils auraient vu ou entendu quelque chose. En somme, ils sont certains qu'ils auraient été alertés.

— Donc ?

— Je ne vois pas.

— Doremus, Doremus, tu ne réfléchis pas avec les yeux de l'esprit ! Erwin, cessant de regarder les ondes, se redressa pour expliquer :

— Si les victimes n'ont pas été noyées près du grau, en mer ou non, ni au débouché de l'Aude, ni n'importe où sur l'étang, et que pourtant elles ont été retrouvées non loin l'une de l'autre, sur le même rivage...

— Mais oui, seigneur ! s'écria son assistant. Ce pourrait être parce qu'elles ont été tuées ailleurs, puis transportées à proximité de l'emplacement choisi pour leur découverte et, là, jetées dans les eaux stagnantes de la rive !

— Et cela, sans doute, de la seule manière qui soit silencieuse pour des gredins de sac et de corde.

— En suivant un sentier ! Elles ont pu alors être mises à mort par noyade dans n'importe quel plan d'eau. Ensuite, mais oui ! leurs corps auraient été portés jusqu'à une anse ou un débarcadère situé de l'autre côté de l'île qu'habite Faustin, et, de là, à dos d'homme...

Le Burgonde réfléchit longuement à cette mise en scène.

— Cela, avançait-il, nous renforcerait plutôt dans l'idée que les deux meurtres ont eu les mêmes auteurs et des motifs analogues.

— Doremus, Doremus, voilà que, déjà, ton imagination galope, alors que nous n'avons esquissé que des suppositions ! Quant à la manière dont ces crimes ont été exécutés, pouvons-nous exclure que le premier ait été commis de la sorte pour des raisons particulières et que les auteurs du second aient eu l'idée d'agir de la même façon pour égarer les soupçons et tromper les enquêteurs, c'est-à-dire, à présent, nous-mêmes ?

CHAPITRE III

Avant de quitter l'hôtel de Catulle le Borgne, Timothée parvint à rencontrer l'intendant du financier pour un rapide entretien. Il désirait recueillir sur Laure, ses habitudes, la façon dont elle vivait et ses fréquentations, des renseignements d'une autre source que son père. Il n'obtint que des banalités. Son interlocuteur se montra surtout soucieux de ne pas porter atteinte à l'honneur de la famille, car il vivait, selon toute apparence, dans la crainte de déplaire, en quoi que ce soit, à son maître. Pourtant, pensa le Grec, Laure ne devait pas manquer de caractère à en juger par la résolution dont elle avait fait preuve. Elle ne devait guère ressembler au portrait fade que le régisseur en avait brossé. En feignant l'indifférence, le Goupil recueillit une information d'importance : Aurélia, l'amie de Laure, était la fille d'un marchand nommé Hugon qui s'approvisionnait en laine jusque dans les Causses pour en confier le filage à des ateliers de Narbonne et de sa région. Il habitait, dans la cité, sur la rive droite de l'Aude, avec sa femme et ses trois enfants, dont Aurélia. Cependant son négoce l'éloignait souvent de la ville.

Le comte Childebrand, conformément au premier objet de sa mission, étant parti pour Barcelone, en vue d'inspecter les garnisons dans cette région, à la tête d'un escadron de gardes désignés par Sturmion et très fiers de servir sous le commandement d'un Nibelung, Erwin, de manière provisoire, dirigeait donc seul l'enquête. Pour retrouver la trace d'Aurélia, il lui sembla que le frère Antoine, qui savait se présenter avec une onction tout ecclésiastique, était mieux indiqué que le toujours fringant Timothée. Le moine, sur ordre du Saxon, se mit donc en quête et parvint sans difficulté à la demeure de Hugon. Bertha, la femme du négociant, après avoir hésité à ouvrir la porte de son logis, réserva à son visiteur un accueil grinçant : non, son mari n'était pas à la maison ; elle ne savait pas quand il reviendrait. Aurélia ? Dieu seul pouvait dire où elle se trouvait pour l'heure. Avec toutes ces histoires de noyées, elle avait bien raison de ne pas se montrer ! Il fallait se méfier de tout le monde à présent !

Le frère Antoine, tout en écoutant d'un air recueilli ce flot de récriminations, avait remarqué qu'Armand, le plus jeune des enfants, lui adressait un signe furtif sur la signification duquel il ne pouvait se tromper. Le moine prit congé benoîtement de la maîtresse de maison. Comme il s'y attendait, il fut raccompagné jusqu'à la porte par Armand à qui il fit miroiter une pièce d'une obole. Le gamin lui fit signe de se pencher et lui glissa dans l'oreille une adresse, tout en empochant avec vivacité sa récompense.

Le Saxon félicita son assistant. On devait à présent pouvoir rencontrer Aurélia. Encore fallait-il choisir un émissaire qui inspire assez confiance à la jeune fille pour que celle-ci lui révèle ce qu'elle savait de l'aventure à l'issue de laquelle son amie Laure avait trouvé la mort. Une femme comme Agnès, aquitaine et connaissant la langue du pays, saurait, mieux qu'un Franc ou un Burgonde, rassurer cette Aurélia, qui devait se croire en danger, et obtenir d'elle les confidences souhaitées. La réunion se poursuivit en présence d'Agnès qui avait été convoquée et à qui Erwin fit part de la décision qu'il avait prise. Elle l'approuva d'un signe respectueux de la tête, avec calme, comme si elle s'attendait à devoir accomplir, à un moment ou un autre, une tâche semblable. Elle fut alors mise au courant des résultats obtenus que Doremus exposa sobrement, Timothée en n'omettant aucun détail, et le frère Antoine en bougonnant. Le Saxon résuma le tout en quelques phrases lapidaires, précisant quels enseignements il espérait de l'entrevue qu'Agnès aurait avec Aurélia.

Le lendemain matin, Nogret, que le missus avait accepté de mettre à l'épreuve, partit pour le domaine que possédait Drusus, l'ami de Hugon, chez qui Aurélia s'était sans doute réfugiée. Situé à une lieue environ de la cité, ce domaine était constitué pour l'essentiel de terres maraîchères dont les produits approvisionnaient la ville. Elles entouraient une modeste demeure. Nogret se présenta, seul, à la porte de cette villa. Un homme, de taille élevée et corpulent, s'approcha à pas lents du portail, à l'évidence sur ses gardes. Le visiteur produisit un document que Dodon avait rédigé et bien inutile d'ailleurs car Drusus ne savait pas lire. Le messenger d'Erwin expliqua alors, en langue romane, ce qui contribua à rassurer le maraîcher, qu'une dame de haut rang, nommée Agnès, sur ordre de l'abbé Erwin, très puissant envoyé de l'empereur, se proposait de faire visite en ce lieu à la fille de l'honorable négociant Hugon.

— Les missionnaires du souverain présents à Narbonne, tu en as certainement entendu parler...

Le maraîcher acquiesça.

— ... ont été vivement émus par ces noyades qui ont bouleversé le pays. Aussi n'auront-ils de cesse qu'ils n'aient mis la main sur les meurtriers pour leur faire subir les châtiments qu'ils méritent. Ils entendent ainsi assurer une protection sans faille à tous les honnêtes gens. Voilà quel est l'objet de la démarche de dame Agnès, dépêchée par mes seigneurs, à Aurélia, laquelle aura à cœur, j'en suis certain, de les aider à restaurer en cette belle province l'Ordre, la Paix et la Sécurité. Elle compte se présenter ici dans l'après-midi même de ce jour.

Bien qu'Agnès fût une bonne cavalière et qu'elle l'eût prouvé en accomplissant à cheval une grande partie du trajet depuis Aix, Erwin, soulignant qu'elle représentait, même très indirectement, l'autorité

impériale, estima nécessaire qu'elle se rende en voiture et accompagnée par deux domestiques au domaine du maraîcher.

Elle fut accueillie avec de grands honneurs par Drusus, Gloria, sa femme, leurs enfants et leurs serviteurs, tous impressionnés par la beauté, le maintien et le charme de leur visiteuse. Aurélia, qui se tenait un peu en retrait, vint, à l'appel de la maîtresse de maison, saluer l'envoyée des missi dominici. Celle-ci dut d'abord accepter de déguster quelques gâteaux et un gobelet de vin doux aux aromates en compagnie de ses hôtes avant de pouvoir s'entretenir tête à tête avec l'amie de Laure.

Bien qu'elle se présentât avec un air de grande timidité, Aurélia était en fait une jeune fille très déterminée. Tant que Gloria s'était tenue à son côté elle avait atténué l'ardeur de son regard. Maintenant Agnès pouvait lire dans ses yeux noirs franchise et intrépidité. Seule à seule avec cette visiteuse si séduisante, elle avait déposé son masque. Entre les deux femmes la confiance fut immédiate et complète. Aurélia s'était assise par respect à quelque distance d'Agnès. Celle-ci lui fit signe de se rapprocher. Elle se pencha vers elle et prit les mains de la jeune fille entre les siennes.

— Je devine, dit-elle, quelle peine tu as dû ressentir quand tu as appris de quelle manière infâme Laure avait été mise à mort. Peut-être était-elle ton amie la plus chère ?

— Elle l'était !

— Je sais ce que c'est que de perdre un être aimé, hélas ! Crois bien que je suis de tout cœur avec toi.

Elle observa un court silence.

— Tu as dû comprendre à mon accent que, si je suis aquitaine comme toi, je ne suis pas originaire du même pays.

— Ton accent se rapproche de celui des gens de la grande montagne.

— En effet ! Je sers, comme on a dû te le dire, les missionnaires de l'empereur Charles. Ce qui s'est passé ici leur a paru si épouvantable et si insupportable qu'ils ont décidé d'intervenir eux-mêmes pour rétablir Justice et Ordre. Tu peux être assurée que les meurtriers vont payer leurs crimes cher, très cher !

— Qu'ils brûlent en enfer pour l'éternité ! jeta l'amie de Laure.

— Avant le châtiment éternel ils en subiront d'autres sur cette terre ! Cependant, pour mener leur tâche à bien, les missi dominici doivent s'appuyer sur des témoignages. Ils comptent sur le tien. Une première chose les intrigue : l'union de Laure et de Harbald, ses circonstances, son éventuel enjeu. Selon Catulle le Borgne, elle aurait comblé les vœux de sa fille ; les deux jeunes gens se seraient épris l'un de l'autre et auraient demandé à leurs familles de couronner leur passion par un mariage.

Aurélia s'était dressée, outrée.

— Mensonge, mensonge éhonté ! s'écria-t-elle. Ce mariage leur a été imposé. Geroul était, et est toujours, en relation de négoce avec Catulle, par exemple pour vérifier l'aloi des paiements, pour les changes, et bien d'autres choses encore. Quant à Catulle, le commerce des draps lui rapporte beaucoup d'argent. Alors, pour resserrer leurs liens...

— Je vois. Mais il peut arriver que des mariages de raison soient aussi des mariages d'amour.

Aurélia pouffa.

— Mariage d'amour ? On ne connaît pas cela par ici !

— Ailleurs non plus, il faut le dire, ou rarement.

— Les filles sont toujours mariées, surtout dans notre monde, pour des raisons d'intérêt. Avec ou contre leur gré.

— Ont-ils marié Laure contre sa volonté ?

— Comme nous toutes, elle était résignée d'avance, mais à sa façon, avec des exigences. Or Harbald est bel homme, aimable, trop aimable, prévenant. Parmi les jeunes gens que nous rencontrions à la promenade, il lui est apparu acceptable. Elle aurait préféré Remi ; les parents de celui-ci ne sont que des artisans de petite condition. Elle a dû accepter Harbald.

— Et lui ?

— En apparence, comme elle, il s'est incliné devant la volonté des familles. Cependant, on ne l'a appris que par la suite, il s'est opposé à ce mariage des mois durant, accumulant les objections, ce que son père ne comprenait pas car Laure était un bon parti et, de plus, belle, très belle. Oh oui, si belle et si douée en tout !

Une larme coula sur la joue de la jeune fille.

— La raison pour laquelle il a voulu à tout prix empêcher cette union, on la connaît à présent : au lit ce n'est pas un homme ! Les uns disent que, tout simplement, sa nature le trahit. D'autres vont plus loin : il serait incapable avec les femmes. Certains même affirment qu'il sert de femme aux garçons !

— Il n'est pas le seul dans ce cas.

Aurélia regarda, surprise, Agnès, qui avait accueilli sans sourciller cette révélation.

— Donc, poursuivit d'un ton calme celle-ci, c'est à la suite d'une telle déconvenue que Laure a quitté le foyer conjugal pour rejoindre Amalbert à Agde.

— Je vois que tu es au courant, nota la jeune fille.

— Cependant je suis bien loin de savoir tout. J'ignore, entre autres, où elle avait fait connaissance d'Amalbert.

— Laure a dû le rencontrer à l'occasion d'un séjour qu'il a fait à Narbonne pour son négoce. C'est, il faut le dire, un tout autre homme

que Harbald. Elle s'en est éprise aussitôt !

— Et, en fin de compte, elle est partie avec lui.

— Non sans hésiter, tu peux me croire. Elle m'a fait part de ses doutes. Je sais qu'elle a d'abord tout tenté avec son époux. Elle a fini par le mépriser et le haïr. Elle était excédée. Laure ne manquait ni de courage ni d'audace. Elle s'est résolue à sauter le pas.

— La voici donc à Agde dans cette villa qu'on m'a décrite : à l'écart de la cité, isolée, non loin du rivage, en fait une escale pour esclaves. Commerce clandestin selon toute apparence. Comment a-t-elle vécu en un tel lieu ?

— Les premiers mois ont été pour elle un délice : un compagnon viril, attentionné. Elle était servie comme une reine. Bientôt elle a dû constater, à la fois joyeuse et préoccupée, qu'elle attendait un enfant. Mettre au monde un bâtard n'est jamais ni très agréable ni aisé.

— L'accouchement s'est-il bien passé ?

— A merveille, m'a-t-elle dit. Elle a donné naissance sans difficulté à un petit mâle qu'ils ont nommé Leuthard, comme le père d'Amalbert.

— C'est un nom franc !

— Mais Amalbert est franc, du moins de père. J'ignore qui est sa mère.

Agnès réfléchit un instant.

— Geroul et Catulle ont appris cette naissance, nous le savons. Qu'ont-ils fait alors, qu'ont-ils dit, dans quelles dispositions cette naissance les a-t-elle mis ?

— Il faut dire qu'elle a soulevé une vive émotion de part et d'autre. Très vive ! Un parfum de scandale : cet enfant adultérin confirmait les rumeurs qui couraient déjà sur l'incapacité de Harbald. Et quelle atteinte à l'honneur de Catulle : sa fille enfantant un bâtard, loin de Narbonne, en secret, fils de Dieu sait qui, comme une drôlesse ! Les pères étaient, l'un comme l'autre, fous furieux.

— Sont-ils allés jusqu'à envisager des expédients extrêmes, comme de s'emparer du bâtard pour l'éloigner, voire pour le faire disparaître, ou encore enlever Laure ?

— Mettre à mort l'enfant, peut-être. Enlever Laure... Plus facile à imaginer qu'à exécuter.

— Quelqu'un pourtant a bien fini par y arriver.

— Oui, et je continue à trouver cela stupéfiant. La villa d'Amalbert était sous la protection de gardes vigoureux et très attentifs, sans parler des chiens qu'il ne faisait pas bon défier.

Agnès exprima son étonnement.

— Comment as-tu appris tout cela ? demanda-t-elle.

— J'ai rencontré Laure après son départ à plusieurs reprises. J'accompagnais parfois mon père lors de voyages au cours desquels il

faisait étape à Agde. J'ai pu faire prévenir Laure de mes brefs séjours. Amalbert la laissait assez libre de ses mouvements. Nous avons pu ainsi nous retrouver et elle m'a tenue à chaque fois informée.

— Tu as donc pu te rendre compte de la façon dont se déroulait son aventure.

Le visage d'Aurélia se rembrunit.

— Certes, et j'ai dû constater qu'à des débuts sans nuage avaient succédé des jours, plus sombres. Avec la naissance du petit Leuthard, Amalbert, tout en se réjouissant de la venue d'un descendant, a commencé à négliger la couche de sa compagne. Il faut dire aussi qu'il s'est trouvé de plus en plus occupé par les problèmes de son négoce, et même très préoccupé.

— Que veux-tu dire ?

— Il portait tort à beaucoup avec ses pratiques : aux Juifs qui appliquent consciencieusement les règlements et ne négligent pas de payer les droits, à l'archevêque et au comte qui les perçoivent, bref à tous ceux auxquels il faisait une concurrence déloyale.

— Tu es bien savante en ces domaines.

— Fille de commerçant, je sais écouter et retenir. Et puis, ajouta Aurélia avec orgueil, je sais lire, compter et chanter la messe, moi !

— Je t'en félicite.

— Pour en revenir à Laure, je crois que l'état misérable de ces pauvres êtres, ramassés au hasard d'expéditions, guerrières et autres, transportés pire que du bétail, parqués de même, nourris tout juste pour qu'ils ne crèvent pas, oui, cela l'a révoltée. Cette indignation n'a trouvé aucun écho chez son compagnon qui ne songeait qu'à amasser de l'or. De l'écœurement elle est passée au dégoût. Elle a commencé à regretter sa vie passée, Narbonne et même sa famille. Elle s'est mis alors dans la tête de revenir vivre parmi les siens. Elle s'en est ouverte à moi. D'où une démarche, vaine hélas ! que j'ai tentée auprès de Geroul et une autre auprès de Catulle.

— Ont-ils, l'un et l'autre, refusé son retour ?

— Geroul sans discussion possible, Catulle s'est montré plus hésitant.

— Quand as-tu tenté cette intervention ?

— Cinq ou six semaines environ avant qu'on ne la retrouve.

Agnès laissa à la jeune fille, bouleversée par cette évocation, le temps de recouvrer un peu de calme.

— Et ensuite ? demanda-t-elle.

Aurélia passa la main sur son front.

— Tu imagines bien que j'ai pensé à tout cela souvent, très souvent, reprit-elle. Laure, en fait, était menacée de tout côté parce qu'elle était elle-même une menace, très grave : pour Geroul et son fils, cela va de soi, mais aussi pour Amalbert. Elle en savait beaucoup trop sur ses

négoce. Il devait se douter qu'elle avait l'intention de le quitter. Si elle le faisait, elle allait emporter avec elle des secrets dangereux ! Pour lui !

— A ce compte-là, tu le menaces toi aussi, en raison des confidences que ton amie t'a faites. Donc tu es menacée !

— Je ne le sais que trop. C'est pourquoi je me suis réfugiée ici. Autour de moi la famille de Drusus fait bonne garde.

La jeune fille hocha la tête.

— N'oublions pas le petit Leuthard, souligna-t-elle. Certes Amalbert se détachait de Laure peu à peu, mais il tenait plus que jamais à son fils, farouchement, féroce ! A la pensée qu'elle pourrait partir en l'emmenant avec elle... ah, il était capable de tout ! Laure me l'a confié un jour en frémissant.

Agnès s'accorda à nouveau un long moment de réflexion avant de demander :

— Sais-tu si c'est elle qui a quitté Amalbert et, si oui, quand, pour aller où ?

— Elle m'avait parlé, il y a quelques mois, d'un refuge à Leucate, mais sans autre précision, si bien que je ne peux répondre à ta question.

— Et Amalbert, as-tu une idée des raisons pour lesquelles il a vidé les lieux de la sorte, et de l'endroit où il s'est replié avec ses gardes et ses serviteurs, sans oublier ses chiens ?

— Ce qui vient à l'esprit d'abord, c'est qu'il s'est enfui avec l'enfant, à cause de l'enfant, peut-être après s'être débarrassé de Laure. Mais n'oublie pas non plus qu'il se savait traqué par plus d'un ennemi. Alors...

— Et l'enfant ?

— J'espère pour lui, et pour la mémoire de mon amie, qu'il est toujours vivant. Dans ce cas, il y a de grandes chances pour qu'il soit avec son père. Sinon, je crois que j'en aurais entendu parler, quoi qu'il soit arrivé. Tu sais, ici, les murs ont des oreilles.

— Comme partout.

Agnès se leva.

— Il me reste à te remercier, dit-elle. Ton témoignage, si précis, sera rapporté avec une exactitude scrupuleuse à mes seigneurs... Tu sais où ils séjournent à Narbonne ?

— Tout le monde le sait.

— A la moindre alerte, Aurélia, au moindre soupçon de quelque danger, ou encore si tu viens à apprendre du nouveau, n'hésite pas ! Viens tout de suite me trouver, nous trouver ! Notre aide et notre protection te sont acquises, à toi et aux tiens.

Aurélia s'approcha d'Agnès qui la prit dans ses bras et lui donna deux baisers sur les joues. La jeune fille frémit au contact de cette

femme si souple, si légère, si troublante.

Après cet entretien, l'envoyée des missionnaires impériaux prit congé de ses hôtes en les félicitant et en les remerciant pour la contribution qu'avait apportée Aurélia à l'enquête entreprise. Elle leur remit une petite bourse garnie de deniers à partager entre la famille d'Aurélia et eux-mêmes. Elle fut raccompagnée avec de grands honneurs par Drusus et les siens qui se confondirent en remerciements. En montant dans sa voiture, Agnès glissa à Aurélia :

— N'oublie pas : quoi qu'il arrive, préviens-nous aussitôt !

Et elle ajouta :

— Que la Providence veille sur toi !

Avant de convoquer au besoin Octavien, Erwin jugea préférable de demander au frère Antoine et à Doremus de se rendre sur son domaine afin d'examiner les lieux et d'avoir un entretien avec lui. Les deux assistants mirent moins d'une heure, à cheval, pour gagner le cœur de sa villa : une grande bâtisse en pierre taillée, résidence du maître et de sa famille, entourée de maisons plus modestes, de chaumières et de cabanes ainsi que d'annexes telles que granges, étables, celliers, resserres... ensemble impressionnant exprimant la richesse du propriétaire.

Ils durent attendre un long moment car Octavien était en train d'inspecter ses caves en vue d'y élever une nouvelle cuvée. Un vin délicat et fruité accompagnant des beignets aux pommes fit patienter les visiteurs.

Le maître du domaine se présenta enfin, avec un visage qui exprimait un profond chagrin. Il s'enquit pour la forme de leur qualité et du motif de leur démarche.

— Vous me voyez encore sous le choc de ce monstrueux assassinat, dit-il. Mon fils ne se trouve pas pour l'heure en notre résidence. Il est resté chez lui, à Narbonne, où il s'efforce de surmonter l'immense douleur que lui a causée la disparition tragique de son épouse. En son absence, je pense pouvoir répondre aux questions que vos seigneurs, qui mènent l'enquête désormais, m'a-t-on dit, doivent se poser au sujet de ces forfaits exécrables et, en particulier, le meurtre de ma belle-fille.

— Il est vrai, souligna le frère Antoine, que ces crimes ont suscité de la stupeur : personne n'arrive encore à saisir pourquoi et comment des jeunes femmes appartenant à des familles estimées ont pu être mises à mort si loin de chez elles et d'une façon qui révolte le cœur et la raison.

— Nous savons, enchaîna Doremus, que tu possèdes, outre cette résidence, plusieurs maisons en ville. L'une d'elles était habitée par le ménage de ton fils Fabian. Est-ce exact ?

— Il y habite toujours, sans Laetitia, hélas !

— Pour que ta bru ait été noyée de la sorte il faut à l'évidence que, vivante ou morte, elle ait été transportée non loin du lieu où son corps a été retrouvé, avant d'être jetée à l'eau, sans doute dans l'étang.

— A moins que, noyée en mer, elle n'ait été poussée par le vent et le courant, à travers le grau, jusqu'à cette sorte de marécage où elle a été découverte.

— C'est possible, concéda le frère Antoine. De toute façon, une question vient à l'esprit : l'avant-veille et la veille de cette abominable découverte, où Laetitia se trouvait-elle ? En d'autres termes, où ses ravisseurs et meurtriers se sont-ils emparés d'elle et comment ?

— Comment ? Vous imaginez sans peine que je n'ai pas la réponse ! Mais où elle se trouvait, je peux vous l'indiquer : elle était ici ! Il lui arrivait, depuis son récent mariage avec mon fils, de quitter Narbonne pour venir nous rejoindre sur cette terre qu'elle commençait à aimer, prenant plaisir à participer avec moi à la conduite des travaux agricoles, aux vendanges, parcourant les bois où elle fit d'amples récoltes de champignons que nous avons mangés sans crainte car elle s'y connaissait.

— La vendange, comme partout, commence ici aux aurores, évidemment.

— Tu connais le dicton : quand le raisin est mûr, l'orage gronde !

— Laetitia était-elle matinale ?

— En vérité, elle ne l'était guère. Je me souviens que, ce jour-là, espérant cueillir une abondance de cèpes, elle est partie dans l'après-midi, laissant les vendangeurs à leur tâche, pour courir les bois.

— Donc elle est partie tard.

— Je le pense... mais ce qui s'est passé ensuite pendant cette maudite journée m'a tellement troublé l'esprit...

— Crime intolérable, en effet, intervint Doremus. Moi qui ai participé à sa découverte, j'en suis encore retourné !

— Quand nous ne l'avons pas vue revenir pour le repas du soir, alors qu'elle ne manquait jamais d'y assister, nous avons d'abord pensé à un simple retard, puis nous nous sommes inquiétés, et de plus en plus à mesure que le temps passait. Quelque chose de grave avait dû se produire. Avait-elle pu s'égarer ? Elle, Laetitia ? Impossible ! Nous avons craint alors qu'elle n'ait été piquée par une vipère ou attaquée par une bête sauvage. Sans terminer notre souper nous sommes tous partis à sa recherche, tous, parents, domestiques et colons, esclaves. Rien, aucune trace. A la lumière de torches et de lanternes, nous avons fouillé les moindres taillis de ces bois, longuement. Rien ! Cependant nous conservions un peu d'espoir : peut-être, sur un coup de tête, avait-elle décidé de rejoindre Fabian qui, lui, était resté à Narbonne ce jour-là.

— Serait-elle partie sans vous prévenir ? demanda le frère Antoine.

— On se raccroche à la moindre espérance dans de tels moments. La nuit fut affreuse, ce qui nous attendait bien pire encore. Fabian et Foucaud, le père de Laetitia, fous de douleur, sont venus nous apprendre l'effroyable nouvelle, l'horreur ! J'en ai été comme assommé. Ma femme, Armilla, qui adorait sa belle-fille, était effondrée.

Les deux assistants des missi se recueillirent un instant.

— Nous comprenons votre peine, dit Doremus, cependant, afin que les criminels puissent être châtiés, nous devons te demander encore un effort. Par exemple : avez-vous, pendant vos recherches, découvert des indices tels qu'un sous-bois piétiné, des branches cassées ?

— Rien de tel ! Un enlèvement soigneusement préparé !

— Un enlèvement ? s'écria le frère Antoine. Sans doute, mais pas certain. Il existe une autre possibilité : que Laetitia ait été attirée hors de votre domaine sous le prétexte fallacieux que l'un d'entre vous aurait été victime d'un accident grave, qu'il réclamait sa présence et son aide...

— Cela change-t-il quoi que ce soit à l'épouvantable issue de ce forfait ?

— Simplement qu'elle connaissait peut-être ceux qui étaient venus à sa rencontre et ne s'en méfiait pas !

— N'est-ce pas encore plus abominable ?

— Tout est abominable dans ces forfaits, ponctua le frère Antoine.

— Je suis certain que les enquêteurs du comte ont écouté avec la plus grande attention, comme nous, les révélations que tu viens de nous faire et qui sont si importantes, avança le Burgonde.

Octavien sourît avec mépris.

— Eux ? Ils m'ont semblé plutôt pressés d'en terminer. « De toute façon, m'ont-ils dit, nous tenons des complices. Ils finiront par nous avouer tout ce qu'ils savent. Alors nous mettrons la main facilement sur les coupables. »

— Les complices en question étaient, nous le savons, Faustin et Paulin, son fils. De pauvres diables. Crois-tu à leur complicité ?

— Difficilement, à vrai dire ! Je connais Faustin depuis plus de vingt ans. Il ne ferait pas de mal à une mouche...

— C'est aussi notre opinion !

Les deux assistants des missi dominici se levèrent pour prendre congé d'Octavien.

— Nous autoriseras-tu avant que nous ne regagnions Narbonne à inspecter les bois où ta bru a été peut-être enlevée ? demanda Doremus.

— A moins que vous ne vous y opposiez, j'aimerais même vous guider.

— Bien entendu. Cela ne t'empêchera pas de devoir, sans doute, venir témoigner devant nos seigneurs.

Le moine regarda Octavien avec un air sévère.

— Je m'étonne même, lâcha-t-il, qu'il ne te soit pas venu à l'idée de le faire déjà.

Tandis que ses assistants poursuivaient leurs enquêtes, Erwin avait tenu à entendre le rapport d'Agnès sur son entrevue avec Aurélia dès son retour au siège de la mission. Il l'écouta avec attention et sans l'interrompre. Quand elle eut terminé, sans se laisser aller à la moindre félicitation, il lui demanda quelles leçons elle tirait du témoignage de l'amie de Laure.

— D'abord, seigneur, répondit-elle, des renseignements sur les rapports entre les familles de Harbald et de Laure, sur les véritables raisons et circonstances de leur mariage, puis sur la fuite de celle-ci... ainsi que sur les dissimulations et mensonges des uns et des autres.

— Mensonges plus révélateurs que tout le reste.

— Ou peu s'en faut !

— Et quant à Amalbert ?

— Sans doute est-il assez bel homme pour que Laure s'en soit entichée immédiatement. Il est vrai qu'avec un Harbald pour soi-disant mari... Cependant il n'en reste pas moins qu'Amalbert est une canaille. La pauvre amie d'Aurélia s'en est bien aperçue après la naissance de son fils, une fois éteintes les premières flammes de la passion.

— Voilà donc pour ce qui nous paraît assuré. Venons-en à présent aux conjectures : Laure ayant été tuée de la même façon que Laetitia et découverte à peu près au même endroit, deux éventualités...

— On m'en a déjà fait part, seigneur. A mon sens, s'il est possible que les auteurs du second crime, différents de ceux qui ont perpétré le premier, aient agi de la même manière pour tromper les enquêteurs, je pense qu'ils auraient pris là un risque considérable. Je suis portée à croire plutôt qu'il s'agit des mêmes dans l'un et l'autre cas. Pourquoi ont-ils agi ainsi ? Je n'en distingue pas la raison.

— Moi non plus, ou pas encore. Mais revenons à ce second meurtre ! Comme pour le premier, Laure a dû être enlevée avant d'être noyée, vivante ou morte. Enlevée, mais où ? Si je t'ai bien comprise, Aurélia n'a pas rencontré Laure récemment en cette ville-ci.

— En effet, puisque cette dernière, précisément, a demandé à son amie d'effectuer en son nom des démarches à *Narbonne*. La dernière rencontre des deux jeunes femmes doit avoir eu lieu, comme les précédentes, à Agde.

— Si Laure se trouvait par là, on ne peut exclure qu'elle ait été tuée par Amalbert sur son domaine ou à proximité, puis transportée par

celui-ci sur le lieu où l'on a découvert son corps.

— Oui, seigneur. Je me suis informée : depuis Agde, en suivant la côte on peut arriver à un grau situé plus au sud que celui de Narbonne, pénétrer dans l'étang de Sigean, gagner le rivage occidental de l'île qu'habite Faustin et ensuite...

— Qu'en penses-tu ?

— C'est possible, discret, avec un seul risque pour Amalbert : que son bateau ait été repéré.

— Quel bateau ? Mais laissons cela pour l'instant !

Le Saxon passa la main sur son front.

— Cependant, fit-il remarquer, même si Laure a été enlevée à Agde, cela ne fait pas forcément d'Amalbert un meurtrier.

— Innocent, pourquoi aurait-il fui ?

— Parce que ce crime risquait d'attirer l'attention sur lui en un moment où bien des gens souhaitaient sa perte ! S'il a voulu enlever son fils, avait-il besoin d'en tuer la mère ? D'autre part, il savait qu'il risquait gros avec ses exactions et ses tricheries. Je ne vois pas pourquoi il se serait approché de Leucate avec, sur un bateau, un cadavre bien encombrant au risque d'être appréhendé par les gardes du comte ou ceux de l'archevêque. Laure... enlevée... Après tout, Geroul et Catulle aussi connaissaient sa retraite.

— Et, prévenus par Aurélia, ils savaient aussi que, ne supportant plus sa vie avec Amalbert, elle avait l'intention de regagner Narbonne, rappela Agnès. Oui, mais avec quels secrets ?

— Plus nous avançons dans nos recherches et plus nous constatons que la vie des uns et des autres est loin d'être limpide. Laure, sans le soupçonner peut-être, avait, elle aussi, bien des ennemis qui avaient intérêt à ce qu'elle disparaisse.

Erwin resta un long moment le regard dans le vague, comme il le faisait chaque fois qu'il était préoccupé par quelque problème dont la solution lui échappait.

— Je crains, murmura-t-il, que nous ne soyons pas au bout de nos peines.

Agnès jeta sur le Saxon un regard étonné.

— Ces meurtres, reconnut-il, occupent trop mes pensées. Beaucoup trop !

— Que veux-tu dire, seigneur ? Pourquoi « trop » ? Ne te reconnait-on pas comme vertu inestimable de ne jamais lâcher ta proie, jusqu'à ce que la justice enfin soit satisfaite ?

— Je ne peux oublier quelle est la première tâche que m'a confiée Charles le Pieux : rétablir en leur vérité les textes sacrés en cette région aussi. Mais, pour l'heure...

— Se pourrait-il que tu éprouves de la difficulté à t'y appliquer ?

L'abbé ne répondit pas.

— Ces meurtres, reprit-il, sont, à l'évidence, affreux. Cependant, avec le comte et nos assistants, nous en avons connu d'aussi abominables. Quantité de forfaits, de tragédies, ont exigé notre zèle, avivé notre soif de vérité. Nombre de causes de la plus haute importance ont été soumises à notre sagacité. Quelle que soit leur horreur, ces crimes ne sont pas pires que beaucoup d'autres !

Erwin parut hésiter.

— Devrais-je te dire que pourtant ils me hantent ?

Il se redressa avec un air décidé.

— Je viendrai à bout, j'en suis sûr, d'une telle hantise !

Il fit quelques pas de long en large et revint vers la jeune femme.

— Oui, lâcha-t-il, mais que faire quand, la nuit, la raison ne maintient qu'une lueur de veille et que l'obsession a pleine emprise sur le rêve ?

— Un rêve ?

— Des rêves, identiques, des cauchemars plutôt : une nuit sans lune, une eau noire avec de larges nappes de sang, et, au milieu, une femme bâillonnée, les yeux exorbités, qui s'enfonce lentement dans le marécage.

— N'est-ce pas de cette façon, impressionnante, que Laetitia et Laure ont été tuées et n'est-il pas compréhensible que ta mémoire nocturne, débarrassée des contraintes de la volonté, t'en restitue l'exécrable réalité ?

— A ceci près que je n'ai pas assisté à la mort de ces infortunées ! Ces visions, d'ailleurs, ne se présentent pas comme souvenir mais bel et bien comme avertissement ! Celui à qui est imposé ce rêve, c'est-à-dire moi-même, n'a aucun doute à ce sujet : un présage !

Erwin se croisa les bras et déclara d'une voix forte :

— Puis-je, moi, humble serviteur de la Sainte-Trinité, m'abandonner à un tel présage et lui accorder la moindre foi ?

Agnès le regarda, en montrant une vive attention.

— Ta foi t'enseigne que Dieu est le maître de tous les temps, le présent comme le futur, et de tous les espaces, de tous les mondes, n'est-ce pas ? lui dit-elle.

— Sans nul doute.

— Elle enseigne aussi qu'il est servi par des légions d'anges qui protègent et, au besoin, conseillent les pauvres humains que nous sommes.

— On peut le dire ainsi. Mais où veux-tu en venir ?

— A cette conclusion : du haut de quel savoir lui dénierais-tu le pouvoir d'avertir ceux qui l'aiment et qu'il aime ?

— Dieu peut toute chose sauf enlever à sa créature la liberté, qui lui a été donnée, de choisir entre le bien et le mal.

— Le ferait-il, seigneur, en ayant demandé à l'un des esprits qui le

servent de te faire voir en rêve le présage qui te trouble ?

— Comment le savoir ?

Erwin, irrité peut-être par cette question, se dirigea vers le pupitre sur lequel était posé un manuscrit ancien.

— Maintenant, énonça-t-il en tournant la tête vers Agnès, veuillez me laisser ! C'est à l'étude et à la prière que je dois demander les réponses dont j'ai besoin.

La jeune femme lui adressa un sourire.

— Alors, seigneur, pourquoi t'en être ouvert à moi ?

D'un ton maîtrisé le Saxon répéta en guise de réponse :

— Laisse-moi, je te prie, Agnès !

Timothée avait fait savoir à Foucaud qu'il avait l'intention de se rendre chez lui pour recueillir son témoignage. Il aurait pu le convoquer à la résidence de la mission impériale, mais il professait qu'une demeure était souvent plus instructive que l'allure d'une personne, sa physionomie et sa conversation.

Il se présenta donc chez l'armateur qui habitait avec sa famille sur le port, près de ses entrepôts et de son appontement auquel étaient amarrées des barges et des allèges. L'assistant des missi fut accueilli par Foucaud et son épouse, Clémence. Après que ceux-ci eurent salué leur hôte en multipliant les marques de respect et que ce dernier leur eut fait part des condoléances de ses seigneurs auxquelles il joignit les siennes, ils gagnèrent la salle de réception où, déjà, avaient été disposés sur une table le vin et les pâtisseries de la bienvenue.

La pièce était meublée avec un luxe tapageur : le sol était recouvert de tapis de haute laine, sur lesquels étaient disposés des coffres de bois de santal et d'autres essences précieuses, une table composée d'un large plateau de cuivre martelé sur un support d'ébène, des meubles en marqueterie, des sièges ouvragés et des coussins orientaux. Aux murs étaient suspendues des tentures de coton et soie damascènes.

Timothée eut à peine besoin de solliciter le témoignage de son hôte : celui-ci parla d'abondance des « moments épouvantables » qu'il avait vécus et continuait de vivre, de ces heures pendant lesquelles il avait appris successivement, dans la nuit, la disparition de Laetitia puis, le lendemain, la macabre découverte. Clémence et lui-même en étaient encore retournés. Un crime pareil... leur propre fille... Il en entreprit la louange : elle était parée de toutes les vertus. Et son union avec Fabian était si heureuse...

Le Grec écouta avec l'attention et la sympathie requises ces regrets cuisants et ces éloges douloureux.

— Qui vous a prévenus de la disparition de Laetitia ? fit-il préciser.

— Alors que j'achevais avec Fabian une mise à jour de nos comptes, Aurélien, le majordome d'Octavien, est venu nous en avertir vers la

quatrième heure de la nuit (12). Nous avons cru d'abord à un caprice, à une fugue.

— Était-elle donc capricieuse à ce point ?

— Je dois dire que non. Mais, certaines fois... En tout cas, nous avons pensé qu'elle allait nous rejoindre ici, chez moi, sachant que je devais m'y trouver en compagnie de son époux. Puis, l'attente se prolongeant, nous avons hésité : devions-nous espérer encore sa venue ou bien nous rendre immédiatement auprès d'Octavien pour l'aider à poursuivre les recherches ? Finalement nous avons préféré continuer notre veille. Ah, cette nuit, ce cauchemar que nous avons vécu, tu imagines dans quelle angoisse !

— Finalement, quand avez-vous été mis au courant de l'atroce réalité ?

— Le lendemain, à la mi-journée. Faustin, comme vous le savez sans doute, avait retrouvé Laetitia en allant relever ses filets à l'aube. Après l'avoir sortie de l'eau et déposée sur la rive la plus proche, il s'est précipité à Narbonne où il a averti la garde du comte. Justus, son commandant, avant d'entreprendre une reconnaissance, nous a fait prévenir qu'une noyée avait été découverte. Nous avons encore espéré : Faustin pouvait s'être trompé, encore que...

Foucaud s'essuya les yeux.

— Après qu'elle eut été reconnue par Justus, Geroul et d'autres, nous avons dû nous rendre à l'évidence. Et quelle évidence !

Le Grec passa la main sur son collier de barbe, avec un air perplexe.

— Une évidence trop cruelle. Qui pourrait le nier ? Cependant un crime aussi barbare ne peut être commis sans motif. As-tu une idée des raisons, même les plus folles, qui auraient pu pousser des êtres humains à accomplir un acte pareil ?

— Clémence et moi-même, Fabian et son père, avec tous nos proches, nous n'avons pas cessé de nous poser cette question, sans trouver, hélas ! la moindre réponse satisfaisante. Pourquoi, mais pourquoi ?

— On peut en imaginer quelques-unes pourtant. Par exemple, des personnes envieuses de la fortune d'Octavien et de toi-même !

— Jusqu'à commettre un tel forfait ?

— Ou encore un fou qui ne trouverait de plaisir qu'à torturer les femmes ?

— C'est la seule idée qui nous soit venue en tête, déclara Foucaud.

— Tout le monde se connaît dans une cité comme celle-ci. Si donc un homme avait l'esprit assez dérangé pour être capable d'une telle horreur, cela pourrait se savoir, me semble-t-il.

— Les fous les plus dangereux ne sont-ils pas ceux qui ne le paraissent pas ?

— Il est vrai ! acquiesça Timothée. Reste que le meurtrier, fou ou

non, ne peut être qu'un homme acharné et rusé, et qu'il doit aussi disposer de complices. Car enfin, enlever une femme, jeune, vigoureuse – Laetitia l'était à ce qu'on m'a dit –, la transporter, la faire périr par noyade ainsi, cela suppose une continuité perverse dans les idées, une dose infernale de malignité et des hommes de main prêts aux plus répugnantes besognes. Et à ce propos...

Le Goupil, pour mieux souligner l'importance de la question qu'il allait poser ensuite, suspendit un instant son interrogatoire pour boire une gorgée de vin.

— A ce propos, reprit-il en fixant Foucaud, comment les meurtriers ont-ils pu procéder, car il y a une bonne distance entre le domaine d'Octavien, où Laetitia a été peut-être enlevée, et le grau de Narbonne près duquel son corps a été retrouvé ?

— Plusieurs itinéraires sont possibles, par le nord ou par le sud, moitié par voie de terre moitié sur l'eau, jusqu'à l'étang de l'Ayrolle.

— Un long chemin de toute façon.

— Cela dépend aussi de l'embarcadère que ces canailles ont décidé d'utiliser pour transférer la malheureuse sur un bateau.

— En existe-t-il beaucoup ?

— Pas mal en effet. Certains sont utilisés régulièrement par les armateurs, d'autres ne servent qu'à des pêcheurs.

— Les meurtriers ont dû mettre des heures pour transporter leur victime jusqu'au lieu de la noyade.

Le Grec se caressa le menton.

— Je me demande, dit-il, comment les ravisseurs ont pu parvenir à ne pas attirer l'attention sur un aussi long trajet. La nuit, quoi qu'on pense, il y a toujours des yeux et des oreilles à l'affût partout. Je retiens surtout de ton témoignage qu'il a fallu, pour faire périr Laetitia de la sorte, une véritable expédition et surtout des complices. Pour perpétrer de cette façon un tel crime, les assassins devaient avoir des raisons très fortes, car chaque complice constitue, pour eux, un danger mortel : la peur, le remords...

Le comte Childebrand était revenu bougon, mais satisfait en somme, de l'inspection qui lui avait permis de vérifier la vigilance des garnisons assurant la sécurité aux frontières de l'empire, face à des Sarrasins remuants, au sud de Barcelone. Il avait retrouvé à cette occasion Guénard, ancien chef de la garde du comte Thiouin. A la suite de l'affaire d'Autun (13), il avait été condamné à être rétrogradé et à servir comme simple patrouilleur en Septimanie. Depuis, sa conduite héroïque, notamment lors de la conquête de Barcelone, lui avait valu d'être réhabilité et de retrouver un commandement. Le Nibelung et le Saxon évoquèrent avec plaisir et émotion cette première enquête qu'ils avaient menée ensemble dix années

auparavant, dans l'ancienne capitale des Éduens, et au cours de laquelle leur amitié était née.

Revenant à ce qui les occupait pour l'heure, ils décidèrent de procéder, dès le lendemain matin, à une première évaluation des résultats déjà obtenus dans les recherches en cours, avec la participation de leurs assistants et aides.

Après que ceux-ci, y compris Agnès, eurent rapporté les témoignages qu'ils avaient recueillis, en formulant des appréciations prudentes, le comte, lui, n'hésita pas à formuler un jugement sans nuance :

— En somme, déclara-t-il, tous tant qu'ils sont, ils mentent ! Peu ou prou, mais ils mentent.

— Je dirai qu'ils n'avouent pas toute la vérité, tout ce qu'ils savent, rectifia Erwin sur un ton conciliant.

— Cela revient au même, non ?

— Pourtant, avança Agnès, il m'a semblé qu'Aurélia ne me celait rien.

— Je ne parlais bien entendu que de ceux qui appartiennent aux familles directement touchées par ces meurtres, expliqua Childebrand.

Il adressa un sourire à Agnès.

— Je ne veux pour preuve de leurs mensonges ou de leurs dissimulations, comme on voudra, que le témoignage de cette Aurélia ! Sans elle, aurions-nous appris la... défaillance de Harbald et le désastre de son mariage, alors que leurs proches nous décrivaient une idylle ?

S'adressant à Doremus, le comte ajouta :

— Je regrette de constater que ton cousin et hôte n'a pas moins que les autres cherché à nous en faire accroire.

— Oh, mais je ne me suis jamais porté garant de ses dires ! Dès le début certains silences m'ont mis la puce à l'oreille, au contraire.

— Je te reconnais bien là.

Timothée se tourna vers le comte.

— Il n'est que trop vrai, seigneur, approuva-t-il, que ces gens manquent de franchise. Un autre exemple me vient à l'esprit : je serais très étonné que Clémence, l'épouse de l'armateur Foucaud, soit âgée de quarante ans, comme elle le prétend. D'habitude les femmes aiment se rajeunir. Elle a cru bon, elle, de se vieillir. Je ne lui donne pas, moi, trente-cinq ans, et encore...

— Et tu te connais en la matière, hein ! Mais cette coquetterie à l'envers présente-t-elle de l'importance ?

Ce fut Erwin, pensif, qui répondit :

— Cela peut ne pas en manquer et prendre place parmi les énigmes à résoudre comme la disparition d'Amalbert, avec ou sans son fils, les circonstances exactes de l'enlèvement de Laetitia et aussi, d'ailleurs,

de Laure, de leur mise à mort...

A cet instant, un garde passa la tête par l'ouverture de la porte qu'il avait entrebâillée et adressa un signe à Sauvat. Ce dernier, d'abord, avec un geste d'agacement, signifia à l'importun qu'il devait attendre la fin de la réunion. Mais l'homme insista. Sauvat, après en avoir demandé l'autorisation, rejoignit le garde et sortit de la salle avec lui. Il y revint peu après avec un visage qui montrait un grand trouble. Childebrand, qui connaissait son sang-froid, comprenant qu'il venait d'apprendre une nouvelle grave, après avoir échangé quelques mots avec Erwin, l'invita à s'exprimer.

— Seigneurs, dit Sauvat d'une voix émue, le commandant Justus demande que vous vouliez bien l'entendre : une jeune femme vient d'être trouvée à proximité du grau de Narbonne, noyée de la même façon que les précédentes ! Puis-je le faire entrer ?

— Fais donc ! ordonna le comte Childebrand.

Le commandant de la garde du comte entra dans la salle de délibération d'un pas décidé sans pouvoir cependant dissimuler son émotion.

— Nous t'écoutons, dit le Nibelung sur un ton sec.

Justus toussota pour s'éclaircir la voix.

— Assez tôt, ce matin, commença-t-il, Aymeric...

— De qui s'agit-il ? s'enquit le comte.

— C'est un négociant important qui fait commerce avec tout l'Orient, Sarrasins compris. Il possède des entrepôts et une demeure à Narbonne comme à Leucate. Depuis quelques jours il séjournait avec son épouse Léoda dans ce port.

— Poursuis !

— Aymeric donc est arrivé, bouleversé, au palais du comte Sturmion, en demandant à me rencontrer sur-le-champ. Léoda avait disparu !

— Comment cela, « disparu » ?

— Hier soir, me dit-il, elle est allée souper chez une amie...

— A Leucate donc.

— Oui, seigneur. A la troisième heure de la nuit elle n'avait pas réapparu à son domicile. Aymeric s'est rendu chez cette amie, assez inquiet, pour s'informer des causes de ce retard. Il a dû réveiller l'hôtesse de sa femme qui dormait déjà. Elle l'a assuré que Léoda l'avait quittée peu de temps après le repas. Aymeric, qui avait gardé en mémoire les meurtres effroyables survenus récemment, et de plus en plus inquiet, a entrepris sur-le-champ des recherches dans les environs de la cité. En vain. Malgré l'obscurité, il a tenu à les poursuivre en barque sur les étangs proches de Leucate. Sans résultat ! Alors, aux cent coups, il est parti en pleine nuit pour Narbonne afin de nous alerter.

— Qu'as-tu alors décidé ?

— J'ai d'abord prévenu le seigneur Sturmion. Je m'apprêtais à mener des investigations sur cette disparition quand Faustin, qui venait d'arriver au palais, s'est précipité vers Aymeric et moi-même, livide et agité. Avec son fils, il regagnait, au petit matin, son île après avoir relevé ses filets, quand ils ont aperçu, à un mille environ de chez eux, le corps d'une femme flottant sur un bas-fond aux algues épaisses et abondantes. Elle avait été dépouillée de tout vêtement, ses chevilles et ses poignets étaient attachés derrière son dos de la même façon que les infortunées Laetitia et Laure.

Childebrand laissa éclater sa colère.

— Est-ce Dieu possible ! s'écria-t-il. Mais que se passe-t-il donc dans ce maudit pays ?

Justus approuva d'un air navré.

— Nous avons pensé tout de suite qu'il ne pouvait s'agir que de Léoda. Aymeric secouait la tête tel un dément comme pour chasser de son esprit cette évidence.

— Détestable évidence !

— Interrogé, Faustin a déclaré qu'il n'avait pu reconnaître la noyée – ces cheveux longs flottant désignaient une femme –, car il n'avait aperçu que le sommet de sa tête. Il s'était bien gardé de s'approcher de la victime. Je crois qu'il était mort de peur. Laissant à son fils le soin de débarquer sa pêche, il est venu en ville aussi vite qu'il a pu et m'a prévenu de cette nouvelle catastrophe. Il ne parvenait pas à recouvrer son sang-froid. Pour lui aucun doute : ces crimes sont l'œuvre de démons !

— Il n'a pas tort, plaça Erwin. De ce monde-ci ou de l'autre, de toute façon, des démons ! Alors qu'as-tu décidé ?

— J'ai donné des ordres pour qu'on fasse préparer une barge, et suis accouru aussitôt ici afin de vous avertir, en ayant enjoint à Aymeric d'attendre vos décisions.

— Fort judicieux !

— J'ai pensé que vous voudriez peut-être vous rendre sur place pour examiner les lieux avant toute autre intervention. J'ai fait enfermer provisoirement Faustin pour qu'il ne rencontre personne, car dans l'état où il est... Aymeric, effondré, se trouve dans l'antichambre. J'ai, moi-même, gardé le silence.

— Avec raison, approuva Childebrand qui eut un bref aparté avec son ami. Voici ce que nous décidons : nous partons à l'instant pour procéder aux premières constatations. Timothée, frère Antoine, Doremus et Sauvat, vous nous assistez. Toi aussi, Justus, avec deux de tes gardes, les plus discrets ! Nous autorisons Aymeric à nous accompagner. Faustin nous guidera jusqu'à ce bas-fond macabre. Il nous faut naturellement une barge assez grande.

- Je l'ai prévue ainsi.
- Allons ! ordonna le comte.
- Un tel défi... lâcha le Saxon entre ses dents.

CHAPITRE IV

Pour atteindre l'endroit où une nouvelle victime, sans doute Léoda, avait été découverte, la barge emmenant les enquêteurs commença à descendre le cours de l'Aude jusqu'à son débouché sur l'étang de Campagnol. Poussé par un cers qui soufflait vigoureusement, le bateau, sa voile ayant été hissée, se dirigea plein sud, atteignit l'étang de l'Ayrolle et obliqua vers la droite pour arriver en un lieu d'où on pouvait apercevoir le corps de la victime à une centaine de pas.

Faustin gagna le rivage, de l'eau à mi-cuisse, pour aller à son appontement chercher son bateau. Il revint à son bord en compagnie de son fils, moins d'une demi-heure après, et ils purent de la sorte, par deux ou trois, en commençant par Erwin et Childebrand, mener leurs passagers jusqu'à la noyée. Puis la barge, sur laquelle tous avaient repris place, fut pilotée vers la petite jetée située près de la maison du pêcheur. Les missi, leurs assistants et leurs aides occasionnels débarquèrent. Justus, Aymeric, Faustin et un garde repartirent en barque pour le rivage sinistre afin d'y retirer la victime de l'eau et de la ramener, ce qui prit un long moment. Quand, enfin, étendue sur l'embarcadère, sa face regardant le ciel, son corps recouvert d'un drap pudique et miséricordieux que le pêcheur avait étendu sur elle, elle présenta son visage marqué des mêmes stigmates de la souffrance et de la terreur que les précédentes victimes, Aymeric, en larmes, s'agenouilla auprès de sa femme. Tous imitèrent son geste tandis que l'abbé Erwin prononçait une prière pour implorer en faveur de Léoda la miséricorde divine.

Une seconde barge, prévue par Justus pour le transport de la noyée et aussi pour alléger la première trop lourdement chargée dès lors qu'il s'agirait de regagner Narbonne à force de rame en luttant contre le cers, s'approcha à cet instant de l'appontement de Faustin et accosta. Le commandant de la garde comtale fit placer Léoda, enveloppée d'un linceul, sur ce bateau. Il s'apprêtait à inviter les missi dominici et ceux qui les avaient accompagnés à prendre place à bord de l'une ou l'autre barge, quand le Saxon lui indiqua d'un signe de différer l'embarquement.

— L'enquête est loin d'avoir apporté ici ce qu'on peut en attendre, indiqua-t-il.

Il se tourna vers le pêcheur.

— Maintiens-tu, comme pour les précédentes victimes, que Léoda n'a pu être amenée par bateau sur cet étang et noyée, non loin de ta demeure en somme, sans que ni ton fils ni toi, vous n'ayez rien

remarqué, rien vu et rien entendu ? lui demanda-t-il.

— Je le maintiens, seigneur ! Supposons que, des fois, d'un coup, l'un et l'autre aveugles et sourds, nous n'ayons rien vu, rien entendu pour Laetitia ou pour Laure, mais, trois femmes... ainsi... Non ! Pas possible ! Je te jure que...

— Réserve tes serments pour de meilleures occasions ! Je n'en ai pas besoin pour te croire. Alors, maintenant, question : peut-on depuis cet appontement gagner la rive la plus proche du bas-fond où a été retrouvée cette malheureuse ?

— Pas facilement, mais un sentier fangeux y mène.

— Eh bien, allons-y !

Guidés par Faustin, Childebrand et Erwin, suivis par leurs assistants et par Justus, avancèrent sur cette sente côtière en effet encombrée de broussailles et parsemée de fondrières. Ils parvinrent de la sorte jusqu'à une plage limoneuse bordant le marécage funèbre. Bien qu'elles fussent à moitié effacées, des empreintes apparaissaient çà et là dans la boue du rivage, comme si plusieurs personnes avaient débarqué là. Le frère Antoine, qui examinait les buissons et arbustes entourant cette petite anse, attira l'attention de Childebrand, qui se trouvait non loin de lui, sur une sorte de trouée marquant le départ d'un chemin. Les enquêteurs, à la suite du comte, s'y engagèrent. Dans le sol meuble, des marques de pas semblaient confirmer qu'on avait il y a peu emprunté ce sentier.

Après avoir franchi une courte distance, ils arrivèrent au rivage opposé de l'île Sainte-Lucie bordé par l'étang de Sigean. Autour d'un débarcadère rudimentaire, ils crurent déceler des indices de piétinement récent.

— C'est donc ici que les meurtriers, comme les fois précédentes, ont peut-être accosté, estima Childebrand.

S'adressant à Justus, le comte demanda :

— Depuis Leucate où Léoda a été enlevée, est-il facile de venir jusqu'ici ?

— Rien de plus facile. Il suffit de longer la côte à peu près sur dix milles et un grau permet de gagner l'étang de Sigean. Ce débarcadère est tout près du grau.

Erwin se tourna vers Faustin.

— Voilà pourquoi même des pêcheurs au regard perçant et à l'ouïe fine ont pu ne rien voir, ne rien entendre, dit-il. Sur une sente, avec l'écran des arbres, arbustes et buissons, en s'y prenant habilement, on fait moins de bruit que sur l'eau. C'est donc ainsi...

Il suspendit sa phrase, pensif.

— Oui, reprit-il, on est amené à envisager que Léoda avait déjà été tuée avant que ses assassins n'arrivent ici. Dans ce cas, ils ont pu facilement, après s'en être emparés, l'avoir attachée et bâillonnée,

noyer la malheureuse dans cet étang, de manière à éviter les aléas d'une exécution sur place, et la transporter ensuite sur le lieu des découvertes spectaculaires.

Il ajouta, comme pour lui-même :

— Mais peut-être les meurtriers ont-ils, une fois de trop, tenté le diable : comme nous en apprenons sans cesse davantage sur les éventuelles circonstances de l'enlèvement, du meurtre et du transport de la victime, nous pouvons espérer débusquer sans tarder ces gibiers de potence !

Après que les obsèques de Léoda eurent été célébrées à Leucate, Erwin et Childebrand chargèrent le frère Antoine de mener dans ce port les recherches qui s'imposaient.

Le moine se présenta d'abord chez Aymeric qu'il trouva plongé dans un profond chagrin. Le négociant habitait un hôtel situé un peu à l'écart de la cité. Il était servi par une domesticité nombreuse parmi laquelle figuraient des esclaves sarrasins. En sa demeure tout respirait la richesse.

Ils prirent place près d'une table ornée de mosaïques et sur laquelle avaient été disposées des boissons capiteuses et des pâtisseries. L'envoyé des missi interrogea son hôte sur son union avec Léoda. Aymeric l'avait épousée une dizaine d'années auparavant. Elle était originaire de Saint-Pons-de-Thomières, localité sise au pied du mont du Somail.

— Je me rendais souvent dans ces pays, sur les monts de l'Espinouse, de Lacauene, et aussi sur les Causses, à mes débuts, expliqua le négociant.

Il désigna d'un geste large le luxe de la salle dans laquelle ils se trouvaient.

— Depuis, n'est-ce pas...

Le frère Antoine approuva obligeamment.

— J'ai rencontré Léoda à l'occasion d'un voyage. J'étais en affaire avec son père qui possédait quelque bien. J'avais une trentaine d'années, elle était très jeune. Mais tu sais ce que c'est...

— Je crois le savoir. Elle t'a plu, vous vous êtes aimés, malgré son âge son père a consenti à ce que tu l'épouses.

— Elle m'a donné trois enfants, une fille, âgée à ce jour de huit ans, et deux garçons de six et quatre ans.

Des larmes coulèrent sur le visage crispé d'Aymeric.

— La mort de leur mère a été pour eux un coup terrible. Je ne leur en ai pas révélé, naturellement, les circonstances effroyables. Je leur ai dit qu'elle s'était noyée par accident. Pauvres enfants ! Comme moi, ils sont inconsolables, surtout Adèle, mon aînée, qui n'a pas cessé de se lamenter et que je dois forcer à se nourrir. C'est trop affreux !

— Je crains, vois-tu, qu'ils ne soient pas au bout de leurs douleurs, car ils finiront par apprendre la vérité sur ce meurtre, hélas !

— Cette idée me hante. Mais qu'y faire ?

— Mettre sur une telle blessure le baume de la justice, en aidant mes seigneurs à appréhender les coupables. As-tu quelque soupçon sur les raisons de cet assassinat et aussi, d'ailleurs, des forfaits semblables qui ont troublé tout le pays, sur leurs auteurs ?

Le frère Antoine, bien qu'il déployât toutes les ressources de son talent d'enquêteur, n'obtint de son interlocuteur que des réponses vagues attribuant ces crimes à la jalousie, à d'éventuels ennemis de l'ombre, voire à la folie. Il prit congé d'Aymeric avec courtoisie, non sans le prévenir qu'il aurait peut-être à subir d'autres interrogatoires, à Narbonne.

L'entretien qu'il eut ensuite avec Sabine, l'amie chez laquelle Léoda avait soupé avant d'être enlevée, fut plus fructueux. Elle habitait près du port une demeure modeste. Léoda, qui n'appréciait guère le faste de l'hôtel où Aymeric étalait sa richesse, se plaisait à se réfugier chez son amie pour y converser à l'aise loin de la vigilance obséquieuse des domestiques.

Le moine avait fait prévenir Sabine de sa visite. Elle lui réserva un accueil empressé : elle était heureuse de pouvoir enfin confier à quelqu'un, en l'occurrence un assistant de très hauts dignitaires impériaux, des secrets qui l'étouffaient. Ses confidences apprirent au frère Antoine que, ici encore, l'époux avait brossé un tableau idyllique d'une situation qui ne l'était pas. En fait, selon elle, le ménage d'Aymeric et Léoda était allé de mal en pis.

— Il l'avait épousée, précisa-t-elle, alors qu'il ne possédait à peu près rien, tandis que les parents de Léoda vivaient dans l'aisance. Ce mariage lui mit le pied à l'étrier.

— Je pressens la suite.

— Mon père, cet homme est rusé, entreprenant et point encombré de scrupules. Il est de plus d'une cupidité sans borne. Il a fait son chemin rapidement. Tu as vu son hôtel...

— Fastueux. Un peu trop, peut-être.

— Il y a entassé tout ce qui exprime fortune et puissance ! Une vraie rage : acquérir, posséder, et toujours davantage ! Léoda, elle, est restée très simple. Très pieuse aussi comme on l'est dans ces montagnes et, je te le répète, très simple. Cette folie de richesse ne l'intéressait pas. C'est dire qu'entre elle et lui le fossé n'a cessé de se creuser. Il aurait aimé avoir une femme qu'il aurait couverte de brocart et de bijoux pour qu'elle présente en tout lieu, comme une châsse, la gloire de son époux. Au lieu de cela, Léoda se contentait de vêtements de bonne étoffe et solide facture, mais sans ornement superflu, portait peu de parures et, loin de courir les réceptions,

s'occupait de son foyer et de ses enfants. Il aurait aimé une épouse à la conversation brillante, elle avait l'esprit droit, le jugement sûr, mais sans ces fioritures qui ne signifient rien, tout en faisant de l'effet.

— Bref, si je puis ainsi résumer, il ne la supportait plus.

— Et comme il ne cessait de lui faire des reproches, de la quereller, de la houspiller, et même de la menacer, elle a fini par le prendre en grippe. Si bien qu'elle quittait de plus en plus souvent cet hôtel qu'elle exérait pour venir, à bout de nerfs, se réfugier ici !

— Mais ces menaces dont tu parles ?

— Je comprends, mon père, ce qui retient ton attention : tu penses qu'elle ne s'est pas noyée mais qu'on l'a noyée ! Je pense de même ! Oui ! C'était une très bonne nageuse ! Perdre pied et périr ainsi dans un étang ? Elle ? Impossible !

Elle jeta, à la suite de cette déclaration, un regard perçant sur le moine qui ne broncha pas.

— Depuis sa mort, reprit-elle, je n'ai cessé d'y penser. Il avait cent motifs pour vouloir se débarrasser d'elle afin de conclure une nouvelle alliance matrimoniale plus conforme à ses aspirations et qui le reliait à une lignée de notables à l'ancienneté reconnue. Encore que...

— Je t'écoute !

— Ces notables-là ont le droit de se montrer exigeants, et ils le sont. Aymeric, parmi eux, n'a pas bonne réputation. Il passe pour un parvenu aux procédés tortueux, à la parole peu fiable, aux alliances suspectes, aux affaires douteuses. Il ne trouverait donc pas facilement un parti conforme à ses vœux.

— Mais il en rêvait ?

— Je le pense. Et, en tournant cela dans ma tête...

— Tu conclus ?

— Eh bien, je n'arrive pas à croire qu'il ait pu aller jusqu'à un forfait aussi risqué que le meurtre ignominieux de sa propre femme pour satisfaire ses ambitions. Léoda n'était plus l'épouse qu'il lui fallait, c'est certain. Mais de là à un tel crime... S'il était le meurtrier et qu'il soit découvert, il perdrait tout ce qu'il a acquis et qui est, à ses yeux, l'essentiel...

— Et peut-être aussi la vie, car tout ce qui contrevient à l'ordre impérial est puni de châtiments exemplaires !

— Et puis, il y a ces autres crimes, semblables. Et, là, je ne vois vraiment pas quel intérêt il aurait eu à prendre part à l'assassinat de Laetitia et de Laure.

— Oh, on peut imaginer bien des explications à une telle complicité ! Cependant les seigneurs que je sers ne se contentent pas de suppositions, aussi fondées qu'elles paraissent. Il leur faut des preuves.

Le frère Antoine observa un court silence.

— Et le témoignage que tu viens de m'apporter sera, j'en suis certain, retenu par eux comme un élément très important de leurs investigations.

Le moine se leva.

— Veuillez t'agenouiller, ma fille ! ordonna-t-il d'une voix bienveillante.

Il fit alors par trois fois le signe de la croix au-dessus de sa tête penchée. Ils récitèrent ensemble, en latin, le « Notre Père », et il la bénit de nouveau.

— Que la paix du Seigneur soit avec toi ! lui dit-il.

Baruch, gaon de la communauté juive de Narbonne, avait sollicité des missi dominici une audience que ceux-ci lui accordèrent d'autant plus volontiers qu'ils savaient pouvoir compter sur son appui pour leur enquête. Il se présenta à leur résidence accompagné par deux aides et offrit aux envoyés de l'empereur des cadeaux de valeur symbolique dont un manuscrit grec de l'Évangile selon saint Marc.

Il se répandit d'abord en éloges et remerciements adressés « au magnifique et magnanime Charles le Grand et le Juste, égal des plus glorieux et prestigieux empereurs » et à qui il souhaita une longue et prospère existence.

— Je vous sais gré, très puissants seigneurs, dit-il, d'avoir accepté de me recevoir. C'est pour moi une joie d'autant plus grande que je sais de quelle manière équitable et généreuse vous en avez usé naguère avec Éléazar (14), lors de cette ambassade que vous avez conduite à un plein succès en l'empire des Abbassides malgré les traverses que vous opposaient des esprits diaboliques. Le commandant de l'*Étoile des mers*, qui doit revenir bientôt d'Alexandrie, sera heureux de vous renouveler l'expression de sa gratitude si vous daignez l'accueillir.

Erwin dut apaiser d'un coup d'œil Childebrand, assis à son côté, que ces préliminaires commençaient à irriter. Il se leva pour ouvrir, avec précaution, le manuscrit que Baruch avait offert et qui avait été posé sur un pupitre. Il en lut, à voix basse, un ou deux versets, puis il se tourna vers le gaon.

— Ce manuscrit sera sans nul doute d'un grand secours, souligna-t-il, pour nous permettre de mieux pénétrer encore le sens et la portée de cet écrit sacré. Quant à Éléazar, homme droit et vaillant, il a mérité notre estime par l'aide qu'il a apportée à notre mission et le sang-froid dont il a fait preuve en toute occasion. S'il revient à temps, veuillez lui indiquer que sa visite nous sera agréable.

Le Saxon reprit sa place et jeta sur Baruch un regard soucieux.

— Cependant, poursuivit-il, nous aurions certainement préféré, le

comte Childebrand et moi-même, arriver en ce pays en des temps moins agités. Trois meurtres semblent y avoir suscité une émotion qui fait remonter au jour, et de façon bien inutile, des querelles anciennes, n'est-il pas vrai ?

— Tu as exprimé avec la plus grande justesse, seigneur, ce que nous ressentons. Ma communauté, comme tous ceux qui craignent Dieu, n'aime ni les soupçons, ni les querelles, ni les troubles. Elle ne désire qu'ordre, paix et justice. Elle se place donc tout entière à votre disposition, non seulement par devoir, mais aussi et surtout avec le zèle que lui inspire sa reconnaissance envers l'incomparable souverain qui nous gouverne et protège !

— Fort bien, mais encore ?

— Le meurtre de Laure, fille de Catulle, n'a pu manquer d'attirer votre attention sur les péripéties qui ont affecté la famille de ce banquier et celle de Geroul.

— En effet.

— Les habitants d'Agde en ont suivi le déroulement avec navrement. Ils ont pu observer qu'après le meurtre de Laure Amalbert avait quitté précipitamment la villa qui pourtant lui servait de base pour un trafic clandestin d'esclaves, n'y laissant personne. Les nôtres, à qui il a causé tant de tort, se sont mis à sa recherche.

Baruch joignit les mains.

— Je puis t'annoncer qu'ils viennent de retrouver sa trace ! A Lunas, localité située non loin de l'Orb, je crois, sur la haute vallée de cette rivière, à une quinzaine de lieues d'ici, en passant par Béziers et Bédarieux. C'est là qu'habite sa mère. Son père, Leuthard, est mort il y a deux ans.

— Et son fils ?

— Selon les renseignements que les miens ont recueillis, il l'avait emmené avec lui. Cela dit, nous ne savons pas si Amalbert est resté à Lunas ou s'il a poursuivi son chemin avec sa bande, s'il a laissé le nourrisson à sa mère ou s'il l'a gardé.

— Voilà en tout cas de quoi faire avancer les recherches, apprécia Childebrand. Nous allons donner sans tarder à ces renseignements la suite qui convient. Possèdes-tu encore quelques indications qui pourraient les faciliter ?

— Pas pour l'heure, seigneur.

Le Nibelung se leva.

— Ne manque pas, souligna-t-il, de porter à notre connaissance tout ce que tu viendrais à apprendre sur les raisons, circonstances et auteurs de ces forfaits.

— Ainsi ferai-je, répondit le gaon en s'inclinant.

— Dis bien aux tiens, ajouta le Saxon, que nous représentons ici le tout-puissant empereur et que nous sommes les gardiens impartiaux et

inflexibles de l'ordre et de l'équité !

Quand Baruch et ses aides eurent quitté la salle de réception, Childebrand se tourna vers son ami et lui glissa :

— Il me semble que cet excellent homme ne nous a pas dit tout ce qu'il savait.

— Sans doute, plaça le Saxon, veut-il conserver une poire pour la soif.

S'il subsistait une chance de trouver Amalbert à Lunas, il fallait agir au plus vite. Aussi les missi dominici décidèrent-ils de s'y rendre dès le lendemain, accompagnés par leurs assistants, à l'exception de Doremus qui demeurerait à Narbonne pour veiller au grain, par Nogret comme interprète, ainsi que par Sauvat avec l'appui de deux gardes. Bien qu'Agnès eût exprimé le souhait de prendre part à cette action, Erwin lui opposa un refus attristé.

— L'opération projetée, fit-il valoir, peut se terminer par un affrontement et je ne vois vraiment pas la nécessité de te faire courir des risques inutiles.

— J'en ai couru bien d'autres, récemment encore.

— Mais pour une cause qui t'importait. Alors que celle-ci... Et puis c'était avant, Agnès...

Les missi et leur escorte, retardés par des orages et des vents violents, n'arrivèrent à proximité de Lunas que le lendemain de leur départ, au début de l'après-midi. Ils envoyèrent Sauvat et un garde en éclaireurs observer la propriété des parents d'Amalbert dont le gaon avait fourni une description précise. Le Colosse roux en revint sans avoir aperçu rien d'autre que des maraîchers en train de biner et de herser la terre pour les semis. Néanmoins Childebrand et Erwin estimèrent qu'il fallait redoubler de précautions en approchant de leur destination. Quand ils pénétrèrent sur le domaine, les esclaves qui y travaillaient se redressèrent et jetèrent des regards craintifs sur ces hommes en armes qui chevauchaient vers le mas. Apparemment aucune menace. Une servante qui mettait du linge à sécher, laissant là sa corbeille, se précipita à l'intérieur de la demeure. Elle en ressortit quelques instants après, suivie par une femme brune, grande, mince, au regard dur, qui fit quelques pas en direction des arrivants.

— Vous pouvez approcher sans crainte, leur lança-t-elle, ayant observé que ses visiteurs se tenaient prêts à dégainer. Il n'y a ici que des hommes au travail et des domestiques !

Sur un signe du comte, Sauvat alla, à cheval, jeter un coup d'œil sur les resserres, sur la grange et autres bâtiments ; puis il descendit de sa monture, fit le tour de la maison, y pénétra et revint en indiquant qu'il n'avait rien vu de suspect. Alors seulement les missi et ceux qui les accompagnaient mirent pied à terre. Le Colosse roux et les deux gardes furent chargés de veiller sur les chevaux et de continuer à

observer les alentours. Erwin et Childebrand, suivis par Timothée et par le frère Antoine, ainsi que par Nogret, pénétrèrent dans la demeure à la suite de la maîtresse de maison.

Ils y trouvèrent, assis près de l'âtre, un vieil homme aux traits burinés, deux servantes, l'une jeune et l'autre âgée, qui triaient des lentilles, et un garçon d'une douzaine d'années qui entretenait le feu. Avant même que Childebrand ou Erwin n'ait prononcé un mot, Timothée lança à la cantonade :

— *Salam'aleikum* !

Prise à l'improviste, l'hôtesse répondit machinalement :

— *Aleikum salam* !

Alors, sursautant, avec un visage épouvanté, elle jeta sur le Grec un regard terrible.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le Saxon. Est-elle sarrasine ?

— En tout cas elle parle arabe, quoique avec un accent épouvantable, répondit le Goupil.

Erwin réfléchit un court instant, puis se tourna vers Nogret.

— Demande-lui donc si elle est bien la mère d'Amalbert !

L'interprète s'exécuta.

— Elle affirme qu'il en est bien ainsi. Puis-je ajouter qu'elle connaît parfaitement la langue romane telle qu'on la pratique par ici et qu'elle n'a pas, en la prononçant, le moindre accent, sarrasin ou autre.

— Quoi, s'indigna le Nibelung, cette femme est une Sarrasine ? Leuthard, un Franc de bonne race, l'aurait prise pour femme, et Amalbert, leur fils, aurait ainsi du sang arabe dans les veines ? Mais en quel pays vivons-nous donc ?

— En Gothie (15), répondit l'abbé, en un pays où plus d'un Goth et plus d'un Franc ont agi de la sorte après sa reconquête, sans aller cependant, en général, jusqu'à épouser leurs captives. A l'inverse, plus d'une femme franque ou wisigothe a été engrossée, de gré ou de force, par des Sarrasins jadis, quand les émirs tenaient encore la contrée sous leur joug.

— J'admire ta sagesse, mais elle ne me convainc pas.

— Crois-en un Saxon : l'essentiel n'est-il pas de bien servir Dieu et Charles le Magnanime ?

Il adressa un sourire à son ami qui continuait de grommeler.

— Et le moment n'est-il pas venu d'en savoir un peu plus long ? ajouta-t-il.

A cet instant, la maîtresse de maison attira l'attention de l'interprète.

— Il est inutile, lui indiqua-t-elle en francique, que tu continues à traduire. Pendant toutes ces années passées au côté de Leuthard, j'ai eu le temps d'apprendre sa langue. Je la comprends et je la parle

couramment.

— Je m'en rends compte, constata Nogret.

— Voilà qui va nous faciliter la besogne, plaça Childebrand.
Venons-en donc à l'essentiel !

Interrogée, la femme commença par tergiverser. Puis, comme Erwin faisait ressortir que cette attitude ne la mènerait à rien et lui promettait qu'il ne lui serait fait aucun mal, ni à elle, ni aux siens, elle se résolut à confesser la vérité.

Elle était née à Narbonne, trois ans avant la prise de la cité par les troupes de Pépin. Son père était sarrasin, sa mère une ancienne captive d'origine wisigothe. Ils n'avaient pas été tués comme la plupart des Sarrasins ou de ceux qui passaient pour tels, car la production de leurs terres était nécessaire à la ville. Tandis qu'à la maison elle apprenait l'arabe, en toutes les autres circonstances elle s'exprimait en langue romane.

— Partout on m'appelait Norma, dit-elle. Mais mon véritable nom, celui qui était utilisé chez moi dans ma jeunesse, est Nadjet. C'est, encore aujourd'hui, celui que je préfère.

— Tu entends cela ? gronda le Nibelung.

— Quand j'ai atteint dix-huit ans, poursuivit-elle, j'ai rencontré à plusieurs reprises au marché Leuthard qui était en garnison à Narbonne. Bien que je ne lui aie pas caché mon origine, il m'a voulue pour épouse. Il m'avait plu, j'ai accepté. Avec l'appui de ma mère, j'ai imposé mon choix à mon père qu'une telle union indignait.

Par la suite, comme Leuthard avait terminé son temps de service, le ménage avait fait l'acquisition de terres maraîchères près de Lunas, désirant vivre en paix, loin de Narbonne, où continuait à fermenter tant de haine.

— Dieu ne m'a donné qu'un fils, dit-elle d'un ton douloureux, et voyez quel fils !

— Cela veut-il dire que tu désapprouves la manière dont il vit ? s'enquit l'abbé.

— Tant de mes ancêtres, des deux côtés, ont été réduits en servitude, la plus cruelle des servitudes ! s'écria-t-elle. D'ailleurs, que les esclaves soient saxons, hommes du Nord ou du Sud torride, leur sort est toujours aussi terrible. Alors, comment est-ce que je pourrais approuver un fils qui fait fortune grâce à un tel commerce au lieu de continuer à vivre tranquillement, et dans l'honneur, ici, en cultivant et en vendant des fruits, des légumes, des condiments et des simples ? Dieu maudit celui qui se repaît de la souffrance des autres !

Il émanait de cette femme une telle dignité que le comte Childebrand cessa de maugréer.

— Il nous faut pourtant en venir maintenant à ce qui nous a conduits jusqu'ici, reprit Erwin.

— Tu veux dire sans doute la fuite de mon fils et de tous ces gredins qui le servent ? Oui, ils ont fait étape ici, voilà peu. Je leur ai remis de quoi se nourrir pour quelques jours. Je leur ai permis de passer la nuit sur ce domaine à la condition qu'ils lèvent le camp dès le lendemain matin.

— Ce qu'ils ont fait ?

— Ils sont partis à l'aube vers le nord, en direction des hautes montagnes.

— Pourquoi une telle rigueur avec ton fils ?

— Il mène, à mon grand regret, la vie qu'il a choisie et qui me déplaît, je viens de te le dire. Je ne veux, en rien, avoir affaire avec lui. Il avait décidé seul d'accueillir cette Laure, sans même m'en parler. Il a eu d'elle un enfant qu'ils ne m'ont pas présenté. Je n'en ai pas moins appris avec horreur de quelle façon atroce elle avait trouvé la mort.

Le Saxon lui jeta un regard perçant.

— Le crois-tu coupable ? L'as-tu interrogé à ce sujet lors de son bref passage ?

— Oui, je l'ai interrogé, tu t'en doutes. Il m'a juré qu'il n'avait pris aucune part à ce meurtre, qu'il en avait été bouleversé et qu'il était inconsolable.

— Alors pourquoi s'est-il enfui ?

Nadjet leva les yeux au ciel.

— Oh, les raisons ne manquent pas ! dit-elle. Et d'abord celle-ci : il a redouté qu'en raison de sa réputation, qu'il sait ne pas être glorieuse, on ne lui mette cet assassinat sur le dos !

— A juste titre ? demanda Childebrand.

Elle fixa son interlocuteur.

— Non, je suis certaine, moi, qu'il ne l'a pas tuée !

— Doit-on en croire une mère ?

— Pourquoi l'aurait-il fait ?

— Pour empêcher que Laure ne lui enlève son fils !

Avec un triste sourire, elle répliqua :

— Crois-tu vraiment qu'il aurait eu besoin de la tuer pour l'en empêcher ?

— Qui sait ?

Elle se tourna vers l'abbé Erwin.

— Toi, tu sais, lui lança-t-elle. Et tu sais bien que non ! Elle ajouta en soupirant :

— Amalbert, tuer Laure ? Mais, après qu'elle lui a annoncé qu'elle voulait le quitter, il a tout essayé pour la faire revenir sur sa décision. Il n'a jamais cessé de l'aimer ! Et quand il m'en a parlé, la dernière fois, à son passage, bien qu'elle fût morte, son amour pour elle, lui, n'était pas mort. Une mère sent ces choses-là !

Erwin lui dit alors à voix basse :

— Il t'a confié son fils, n'est-ce pas ? Le petit Leuthard est ici.

Elle hésita un long moment.

— Allons, ajouta le Saxon, tu as déjà répondu !

— Il est ici, en effet, confirma-t-elle.

— Fort bien, affirma le comte, nous allons pouvoir le ramener à Narbonne avec nous !

— Je ne suis pas sûr que nous devons le faire, objecta Erwin, s'adressant à son ami en latin.

— Et pourquoi donc ? s'écria Childebrand, surpris.

— Pour les familles de Geroul et de Catulle, expliqua l'abbé, cet enfant est le signe vivant de la honte ! Pour l'une la preuve de l'impuissance, celle d'Harbald le Jeune, pour l'autre la marque de l'inconduite scandaleuse d'une aînée. Alors, un malheur est si vite arrivé, surtout dans un pays où trois meurtres se sont produits récemment et où l'on n'aperçoit, dans de telles familles, que mensonge et fourberie ! Quelle tentation pour elles que de faire disparaître cet enfant !

— Ils n'iraient pas jusque-là, quand même !

— Certains ont déjà été aussi loin, et même davantage.

Le comte serra les poings.

— Mais, par les tripes du diable, s'exclama-t-il, laisser cet enfant ainsi aux mains de cette Sarrasine...

— ... de cette demi-Sarrasine, qui se trouve en outre être sa grand-mère. Une certitude : d'elle nous n'avons rien à craindre. Elle saurait au besoin le défendre, comme une tigresse, j'en suis certain.

— N'est-il pas, pour elle aussi, une honte, un enfant adultérin ?

— N'oublions pas, ami, qu'elle n'a eu qu'un fils qui lui a apporté soucis et chagrin, et qu'elle a reporté à coup sûr tous ses espoirs sur son petit-fils.

— Tu nous proposes là un pari bien risqué, me semble-t-il.

— Narbonne et tous ses pièges mortels n'est-elle pas le lieu de tous les risques ?

Tandis que Childebrand et Erwin échangeaient ces propos, Nadjet s'était approchée de la plus âgée des domestiques et lui avait glissé quelques mots à l'oreille. Celle-ci avait quitté la pièce et elle y revint peu après, portant dans ses bras un nourrisson emmaillotté si serré qu'on n'en voyait que la face rougeaude.

— Voici mon unique descendant, qui porte le nom de celui qui fut mon époux. J'ai tenu à ce qu'il vous soit présenté comme marque de la toute confiance que j'ai en vous, seigneurs, dit la maîtresse du domaine.

Elle prit l'enfant contre elle et elle l'embrassa tendrement.

— Vous ne me l'enlèverez pas, n'est-ce pas ? supplia-t-elle.

Le comte grommela une appréciation indistincte, cependant qu'Erwin explicitait :

— Ta franchise et ta confiance nous ont convaincus. Dis-toi bien que nous le confions à ta garde. Nous te considérons comme responsable de tout ce qui pourrait lui arriver désormais de fâcheux. Veille sur lui comme sur la prune de tes yeux !

La femme, après avoir replacé le nourrisson dans les bras de la servante, se précipita aux pieds des envoyés de l'empereur. Bredouillant des paroles émues de remerciements, elle saisit tour à tour la main droite du comte et celle de l'abbé pour les baiser avec la fougue de la reconnaissance.

— Que Dieu vous bénisse, s'écria-t-elle, et qu'il bénisse aussi un roi qui a des serviteurs tels que vous !

Lorsque les missionnaires du souverain eurent repris la route, le Nibelung se pencha vers le Saxon qui chevauchait à son côté.

— Je n'arrive pas à me sortir de la tête, lui dit-il, qu'en dépit des dénégations de sa mère, Amalbert avait des raisons bien fortes pour se débarrasser d'une femme qui en savait trop long sur son compte... et aussi sur l'origine de celle qui l'a mis au monde.

— Moi non plus, répondit Erwin. Et pourtant...

Doremus, que ses seigneurs avaient chargé de parer à toute éventualité en leur absence, fut très surpris de recevoir une demande d'audience adressée à la mission par le frère de Fabian, Lucien l'Élégant. Il se souvenait vaguement que son nom avait été prononcé au passage lors de l'enquête sur le meurtre de Laetitia. Sa requête signifiait-elle qu'il avait des révélations à faire et d'urgence ?

L'assistant des missi en débattit avec Agnès et Dodon. Ils estimèrent comme lui que, de toute façon, il importait d'apprendre au plus tôt ce qu'il avait à dire. Doremus l'invita donc à venir dans l'après-midi même à la résidence de la mission pour y être entendu immédiatement.

Il y fut reçu par l'assistant ayant à ses côtés la jeune femme et le notaire. Il se présenta devant eux dans une tenue qui justifiait pleinement son surnom : tunique brodée, pantalons bouffants et bottes souples. Le dernier cri de l'élégance aquitaine.

Invité à prendre place sur un siège en face des représentants des missionnaires impériaux, il adopta une pose avantageuse et toussota pour s'éclaircir la voix avant de formuler, en un latin châtié, des politesses ampoulées, tout en jetant de temps à autre sur Agnès des regards qui trahissaient une surprise admirative.

— J'espérais, enchaîna-t-il, pouvoir être reçu par les envoyés de Charles le Magnifique eux-mêmes, cependant...

— Ils ne sont pas en cette cité pour l'heure, coupa Doremus d'un

ton sec. Ne doute pas que nous leur ferons rapport fidèle de tout ce que tu nous auras confié.

— Je n'en doute pas, se hâta de répondre Lucien, surpris par la manière abrupte dont l'assistant des missi avait interrompu sa remarque.

— Eh bien, nous t'écoutons.

— Vos maîtres...

— Nos seigneurs ! rectifia Dodon.

— Vos seigneurs donc ont pris en main, selon toute apparence, les investigations sur les meurtres abominables qui se sont produits récemment, et en particulier sur celui de ma belle-sœur.

Le frère de Fabian s'attendait à une confirmation qui ne vint pas.

— Il m'a semblé nécessaire, poursuivit-il, de tenir la mission impériale au courant de faits, en rapport avec ce crime, qui lui ont vraisemblablement été dissimulés jusqu'à maintenant.

Lucien se tourna vers l'ancien rebelle.

— Le commandant Justus m'a dit que tu te trouvais parmi ceux qui ont participé à la reconnaissance de Laetitia. Le cadavre d'une noyée qui est restée plongée dans les eaux d'un étang après avoir péri dans les pires tourments ne peut susciter qu'horreur et commisération. Il ne donne aucune idée de ce que pouvait être l'aspect de la victime.

Le fils d'Octavien observa un court silence avant de souligner :

— Laetitia était une beauté ! Son teint, son regard, son allure, les traits de son visage et sa chevelure, le son de sa voix, tout en elle était magnifique ! Mon frère, à l'incitation de mon père, avait bien des raisons autres que son aspect de s'intéresser à elle. Cependant la vénusté de sa promise et les promesses de ses yeux rendaient le mariage fort séduisant. Pour elle, cet hymen fut une délivrance.

— Qu'est-ce à dire ?

— Vous n'avez pas manqué d'interroger Foucaud. Sans doute vous a-t-il décrit l'enfance et l'adolescence de Laetitia comme un paradis. La vérité est tout autre ! Elle a passé ses jeunes années à accomplir, aux ordres de Clémence, les basses besognes dans la maison, traitée de façon pire qu'une servante, constamment rabrouée, punie, battue, pour des vétilles, pour un rien, corrigée, injuriée et humiliée.

— Trop de parents, hélas ! se conduisent ainsi, plaça Agnès. Mais quels motifs pouvaient avoir Foucaud et Clémence d'en user de la sorte ?

Lucien se redressa sur son siège et jeta sur ses interlocuteurs un regard exprimant une intense satisfaction avant de lancer :

— Elle n'était pas leur enfant !

Il répéta en hochant la tête pour souligner la portée de sa révélation :

— Elle n'était ni la fille de Clémence, ni celle de Foucaud !

— Rumeur ou certitude ?

— Certitude ! Certitude absolue !

— Timothée, murmura Doremus, avait bien aperçu, lui, que Clémence se vieillissait à plaisir. Tiendrions-nous maintenant l'explication de cette étrange manie ?

— De qui alors Laetitia serait-elle la fille, si tu dis vrai ? s'enquit Agnès.

— Mais je n'ai dit que la pure vérité. Et je vais vous en fournir la preuve, car je sais quels étaient ses véritables parents.

— Venons au fait !

— Voici donc : elle est la fille du chanoine Barnabé, archidiacre aujourd'hui, et d'une servante nommée Adela qui a mystérieusement disparu, peu après avoir donné le jour à celle qui ne s'appelait pas encore Laetitia !

— As-tu la preuve de ce que tu avances ?

— Peu de personnes, vous le pensez bien, sont au courant de cette comédie... Mais j'en connais, moi, les détails. Adela a été éloignée de Narbonne pour passer toute sa grossesse dans le couvent où elle a accouché. Après quoi, je vous l'ai dit, on n'en a plus entendu parler. Clémence, simulant une maternité, a quitté aussi la ville pour s'établir dans une maison de campagne appartenant à Foucaud.

— Était-elle déjà son épouse ?

— L'intérêt de cette imposture exigeait qu'elle le soit déjà.

— Et cet intérêt, quel était-il ?

— En acceptant d'accueillir comme sa propre fille ce témoignage vivant de l'inconduite extrême du chanoine Barnabé, dont celui-ci souhaitait peut-être se débarrasser d'une façon plus définitive, Foucaud s'est donné les moyens d'en obtenir des avantages de première importance, étant désormais assuré que Barnabé défendrait au mieux ses exigences au chapitre, par crainte d'être dénoncé.

— Cette dénonciation cependant, fit remarquer Agnès, pouvait venir de nombreux côtés, car les témoins de la fraude ne manquent pas.

— Qui donc ? Les religieuses cloîtrées du couvent dans lequel Adela a mené à terme sa grossesse ? Elles ne risquent pas de se répandre en confidences. Les parents de Foucaud chez qui Clémence a simulé une maternité ? Ils ont avantage à garder le silence, en raison des profits que leur fils retire de cette opération frauduleuse et dont ils recueillent plus que des miettes. La nourrice qui a donné le sein à la toute jeune Laetitia ?

Avec un sourire sardonique, Lucien affirma :

— Elle aussi, elle a disparu.

— Reste Laetitia elle-même.

— Jusqu'à une date récente, elle a tout ignoré.

— Et Octavien, et Fabian ?

— Quand il a été question de mariage entre mon frère et Laetitia, mon père a considéré celle-ci comme un beau parti étant donné la fortune et le rang qu'avait acquis Foucaud. Celui-ci n'était pas moins ravi car ma famille est ancienne, riche aussi et respectée. D'autre part, depuis des années, nous confions aux navires de Foucaud le soin de transporter nos cargaisons. Le mariage prévu ne pouvait que resserrer des liens déjà anciens. Mon père et l'armateur sont tellement en confiance que ce dernier n'a pas cru possible de lui dissimuler la vérité. Si mon père avait été tenu dans l'ignorance et qu'il eût appris plus tard, par quelque malencontreux hasard, quelle supercherie permettait à Foucaud d'obtenir l'appui du chapitre, les conséquences en auraient été imprévisibles.

— Reste que, dûment averti, ton père a accepté la situation, souligna Doremus. Peut-être même en a-t-il tiré, lui aussi, quelque profit !

Lucien, avec un visage soucieux, demeura un instant sans répondre.

— Mon père a accepté, oui... Quant au profit, je ne saurais te dire. Je n'ai guère de part à la gestion de nos propriétés et de notre négoce : Octavien et Fabian s'occupent de tout, ensemble.

— Tout porte donc à croire que Fabian était aussi au courant.

— Je le pense. D'autant qu'étant l'aîné, il héritera à la mort de notre père de l'essentiel des biens. Tout ce qui peut les accroître ne peut que recevoir son approbation.

— Je vois, dit l'assistant des missi en se tournant vers Agnès puis vers Dodon. Cependant, rien de ce que nous venons d'entendre – et qui reste à vérifier – n'explique pourquoi Laetitia a été mise à mort d'une façon si sauvage.

— Ce que j'ai révélé ne vous serait-il d'aucune utilité ? s'indigna Lucien.

— Bien au contraire ! Mais cela ne nous permet pas, ou pas encore, de comprendre pourquoi une situation qui durait depuis tant d'années s'est tout à coup aggravée au point d'aboutir à des forfaits effrayants, sans oublier qu'il s'agit d'élucider non pas un seul, mais trois crimes semblables ! Quelque chose s'est-il produit ces temps derniers qui pourrait nous ouvrir une piste ?

Lucien prit un air embarrassé.

— A vrai dire, commença-t-il, mais c'est si grave...

— Raison de plus.

— Enfin, je suppose que je ne dois rien vous cacher.

— En effet.

— Alors, voici : Laetitia, qui était restée dans l'ignorance jusqu'à une date récente de sa véritable naissance et de son adoption, a appris, en même temps que ce terrible secret, les raisons de cette

machination et les bénéfices qu'elle a engendrés en tenant Barnabé sous la menace.

— En es-tu certain ?

— Autant qu'on peut l'être ! Elle s'en est ouverte à moi, oui, à moi en qui elle avait toute confiance ! Sur mon salut éternel, je le jure !

— Inutile de jurer ! Ce serait donc grâce à ses confidences que tu aurais été tenu au courant ?

— Pour l'essentiel, il est vrai.

— Et comment ta belle-sœur aurait-elle accueilli ces révélations ?

— Avec accablement d'abord, avec colère ensuite. Tout ce que Clémence, avec la complicité de Foucaud, lui avait fait subir dans sa jeunesse lui est revenu en mémoire. Elle en a compris alors la raison : ils se croyaient autorisés à la traiter comme une souillon qu'on malmène parce qu'elle était une bâtarde ! C'est seulement lorsqu'ils se sont aperçus du parti qu'ils pourraient tirer de sa beauté qu'ils ont commencé à prendre soin d'elle. Ce regain d'intérêt qu'elle avait cru pouvoir attribuer à un repentir n'était que le fruit d'un ignoble calcul ! Elle croyait que Fabian lui portait un amour sincère. Calcul encore ! Elle a saisi qu'elle était devenue au service d'Octavien et de son époux, et plus seulement à celui de son soi-disant père, l'instrument d'un marchandage abject. D'un seul coup, toutes les attentions dont elle était l'objet lui sont apparues pour ce qu'elles étaient : l'habillement d'une longue fraude !

— Sais-tu comment et par qui elle a été mise au courant ?

— Je l'ignore. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle a décidé de ne pas la tolérer davantage. Elle m'est apparue déterminée à tout révéler !

— Un coup de colère ? Et après, quoi ? demanda Agnès.

— Laetitia, il fallait la connaître. Les brimades subies, les coups reçus pendant son enfance et son adolescence lui avaient forgé un caractère en bronze. Si elle avait décidé de ne pas se taire, on pouvait être certain qu'elle ne se tairait pas ! Je suis sûr, moi, qu'elle était résolue à faire savoir à qui de droit, à l'archevêque Nebridius et au comte Sturmion, pour commencer, la vérité sur les péchés de Barnabé, sur les troubles circonstances de sa propre naissance, sur ce qui se passait au chapitre et sur bien d'autres turpitudes.

— A-t-elle eu sur ce sujet des discussions avec Foucaud, son époux, son beau-père ?

— Je ne le sais pas. Elle ne m'a pas fait de confiance sur ce point. Mais je serais très étonné que, furieuse et déterminée comme je l'ai vue, elle n'en ait rien fait.

— Est-ce à dire que ton père ne t'en a soufflé mot, et pas davantage ton frère ?

— Pas un mot en effet.

— La décision de Laetitia devait pourtant les plonger dans les plus vives alarmes ! Il y allait de leur fortune, de leur réputation et de leur rang ! N'as-tu rien remarqué qui eût traduit de telles craintes ? demanda Agnès.

— Rien. Des soucis, vois-tu, il y en a toujours quand les revenus d'un domaine dépendent des caprices du temps, et aussi dans tout négoce. Alors...

Doremus se leva.

— Fort bien, conclut-il. Je pense que tu nous as confié tout ce qui doit être porté à la connaissance des envoyés du souverain.

— Autant que je puis en juger, il en est bien ainsi.

— Nous te remercions donc pour ce témoignage, d'autant plus remarquable que, dans sa franchise, il n'a pas épargné ta propre famille.

— Ne vous devais-je pas l'entière vérité ?

Quand Lucien l'Élégant, après avoir pris congé, en termes fleuris, des aides des missi, eut quitté la salle de réception, Agnès se tourna vers l'ancien rebelle et elle lui dit avec un léger sourire :

— Sa franchise ? Vraiment ?

Lorsque Dodon, rendant compte devant les missionnaires du souverain de la déposition de Lucien, eut terminé le rapport qu'il avait établi grâce aux notes abondantes qu'il avait prises, Childebrand qui bouillait donna libre cours à l'expression de son indignation.

— Quel odieux personnage que ce Lucien ! s'écria-t-il. Si tu nous as relaté avec exactitude, et je n'en doute pas un seul instant, la manière dont il a présenté son témoignage, alors, à coup sûr, voilà bien l'une des canailles les plus répugnantes auxquelles nous ayons jamais eu affaire. Cette façon de formuler les sous-entendus les plus venimeux en prenant des airs vertueux, comme si on lui extorquait des révélations qu'il aurait préféré garder pour lui...

Le visage du Nibelung exprima un profond dégoût.

— Et contre qui, poursuivit-il, a-t-il distillé son venin ? Contre les siens ! Contre son frère, contre son propre père ! Même si ces dénonciations étaient fondées, quoi qu'il en soit, elles sont écœurantes. Il ne pourrait même pas prétendre qu'elles lui ont été arrachées par ruse ou violence. Il a sollicité une audience en ayant déjà en tête toutes ces accusations mortelles.

Il secoua la tête.

— Mais alors, si elles ne sont pas fondées...

— Quelle que soit son habileté, il n'a pu cependant dissimuler ni son ambition ni son envie, nota Agnès. Toute sa personne suait la rancune, la rancœur : celle que lui inspire en particulier la position de son frère, alors que lui-même est écarté de la gestion du domaine et

du négoce. Il m'a semblé, tandis que je ne cessais de l'observer, qu'il était vraiment prêt à tout pour s'emparer de l'une comme de l'autre !

Erwin interrogea Doremus du regard.

— Tel est aussi mon sentiment, seigneur, indiqua celui-ci. S'adressant alors à Dodon, le Saxon souleva :

— Dans le récit que tu nous as fait de cette entrevue, une chose m'a frappé. Lucien a formulé des indications de deux sortes, les unes et les autres également importantes d'ailleurs. Ce qui a trait à la conduite du chanoine Barnabé, à la naissance de Laetitia, à la machination de Foucaud, aux profits qu'il en a retirés, je suis tenté de le tenir pour vrai. Tout peut être vérifié sans difficulté.

— Nous n'allons pas y manquer, approuva le comte.

— Quant à la complicité d'Octavien et de Fabian, elle est trop lourde de conséquences pour que nous ne nous montrions pas très prudents, d'autant qu'elle sert par trop les ambitions de Lucien. Mais pouvons-nous l'exclure ?

— Pour ma part je ne l'exclurais pas, indiqua le frère Antoine.

— Reste la conduite de Laetitia, poursuivit Erwin, capitale à mes yeux. Doit-on considérer comme prouvé qu'elle n'a eu connaissance que tout récemment de sa bâtardise et des bénéfices qu'elle aurait procurés à Foucaud et aux siens ?

— Prouvé, certes pas, mais probable sans doute, estima Timothée.

— Ce qui nous conduit à attribuer toute son importance à la façon dont la jeune femme aurait décidé de riposter. A-t-elle réellement adopté cette attitude de colère et de défi qu'a décrite Lucien, juré de dévoiler la vérité, menaçant ainsi ses proches des pires calamités ?

— Pourtant, estima Agnès, c'est sans nul doute pour accréditer cette hypothèse que Lucien, le bien peu élégant, a demandé à être entendu et a conduit son témoignage jusqu'à ce coup de poignard !

— En vérité, depuis que nous avons commencé ces investigations, nous n'en trouvons pas un seul pour racheter l'autre ! s'exclama le Nibelung.

— J'ose espérer cependant, pour la santé, la prospérité et le bien-être de cette ville et de ce pays, que tous leurs habitants ne sont pas de la même trempe que ces odieux personnages, avança le Grec.

— Tu sais bien qu'en toute contrée on rencontre la même proportion de gredins et de gens honnêtes... sauf peut-être à Constantinople, plaça Doremus d'un air convaincu.

CHAPITRE V

Erwin était malade. Il avait été atteint, dans la nuit, par une forte fièvre accompagnée de frissons, d'un rhume, de maux de gorge et de toux qui lui déchiraient la poitrine, un mal qui s'était aggravé d'heure en heure.

Constatant que, contrairement à son habitude, il n'était pas venu prendre la collation du petit matin avec lui-même et les assistants de la mission, Childebrand gagna sa cellule. Il l'y trouva encore couché, en sueur, avec un visage congestionné, des tremblements fébriles et des quintes pénibles, un état agité entrecoupé de somnolences inquiétantes. Le Saxon fit un effort pour accueillir son ami, mais ne put arriver à s'asseoir sur sa couche sur laquelle il retomba lourdement. Alarmé, le comte, après avoir essayé en vain de l'interroger, se hâta de prévenir Timothée en lui demandant de quérir au plus vite un médecin.

Agnès, qui avait assisté à leur conversation, se proposa aussitôt pour les premiers soins. Elle n'avait pas perdu la mémoire de ce savoir transmis de mère en fille touchant les remèdes qu'on pouvait obtenir à partir de simples, de plantes, de fruits, d'écorces, d'herbes, de racines et autres ingrédients plus bizarres, et qui faisait des femmes, dans les campagnes comme dans les bourgs, les véritables médecins des familles.

Tandis que le Grec se rendait auprès de Baruch dans l'intention de faire intervenir un homme de l'art juif, car il connaissait la valeur des écoles qui les formaient, Agnès, elle, commença à faire préparer une décoction de feuilles et d'écorce d'olivier qui, absorbée plusieurs fois par jour, devait faire tomber la fièvre. Puis elle se rendit au marché où elle trouva, sur l'étal d'herboristes, des fleurs de guimauve pour des infusions destinées à calmer la toux, des racines de plantain pour des gargarismes, de la chélidoine pour confectionner avec du miel un adoucissant pour la gorge. Elle demanda d'autre part à Frébaud de renforcer avec des aromates un vin miellé qui accompagnerait des aliments légers mais roboratifs tels que des galettes très fines, du blanc de poulet, du lait caillé et des fruits, surtout des poires connues pour leurs effets apaisants. Mais Erwin, pour l'heure, était bien incapable d'absorber la moindre nourriture.

Zacharie, le médecin que le gaon avait recommandé, arriva sans tarder à la résidence des missi. Il examina longuement le malade qu'il trouva dans un état très préoccupant : il était la proie d'une fièvre provoquée par des humeurs qui, depuis les fosses nasales, avaient gagné et empoisonné la gorge et les poumons. Pour le sauver, un

traitement très énergique devait être appliqué, de nuit comme de jour. Il était arrivé avec un aide portant un coffret contenant des substances médicamenteuses. Il en sortit des poudres, des onguents et des plantes à utiliser pour des inhalations, en indiquant à l'intendant Frébaud et à la domestique qui l'accompagnait comment s'en servir. Il osait espérer une amélioration dans la semaine. Il se proposait de revenir dès le lendemain pour constater les premiers effets de ses prescriptions.

Agnès, qui pour autant n'avait pas abandonné sa médication, s'assigna comme tâche de veiller elle-même à une stricte application des soins envisagés. Elle resta des heures au chevet d'Erwin, qu'une forte fièvre continuait d'accabler en provoquant des torpeurs angoissantes, pour éponger la sueur de son front et de son visage, lui faire avaler quelques gouttes des potions préparées et surveiller la façon dont les servantes appliquaient l'ordonnance de Zacharie et utilisaient ses propres remèdes. A peine se reposait-elle deux ou trois heures en mangeant une collation frugale avant de reprendre sa garde.

Le Saxon demeura trois longues journées entre la vie et la mort, trois journées que tous vécurent dans l'angoisse, avant que sa robuste constitution ne reprenne le dessus. Le cinquième jour enfin, quand, à l'aube, après un court sommeil, Agnès entra dans sa cellule, elle comprit qu'il était sauvé : son visage était plus frais, sa respiration moins haletante, son regard plus vif ; son élocution était redevenue normale. Il était hors de danger, elle en fut heureuse et s'étonna de l'être autant. « Je devais pourtant m'en douter depuis longtemps », s'avoua-t-elle, furieuse contre elle-même. Erwin fut intrigué par son étrange attitude faite à la fois de soulagement et d'irritation.

— Quand je t'ai demandé de participer à cette mission, lui dit-il, je ne m'attendais certainement pas que ce soit comme garde-malade. Bien que j'aie souvent perdu conscience ces jours-ci et beaucoup déliré, je le crains, je n'ai pu manquer cependant de constater avec quel zèle tu as veillé sur ma vie – l'expression n'est pas trop forte, je crois –, car l'atteinte, je m'en rends compte à présent, était grave à l'extrême.

— Elle l'était assurément. Mais si ma présence a pu t'encourager à terrasser le mal, je devrais m'estimer récompensée.

— Je ne puis dire si cette présence...

Erwin s'interrompit et jeta sur la jeune femme un regard qui exprimait son trouble.

— Pourquoi faut-il, Agnès, qu'elle m'ait été, qu'elle me soit si précieuse ?

— Pourquoi ? Mais parce qu'il en est ainsi et que nous sommes les jouets de nos destins ! Crois-tu que, de mon côté, j'aurais jamais pu imaginer que je porterais autant d'intérêt à un abbé saxon, au missus dominicus d'un empereur franc, qui plus est à l'homme qui a brisé

naguère en Brenne le rêve aquitain et, pire, à celui qui a sur la conscience la mort de mon compagnon, père de mon enfant ! s'écria-t-elle sur un ton passionné. Alors, si l'attention que je suscite en toi te trouble et t'inquiète parce qu'elle est contraire à tes engagements sacrés, que devrais-je dire, moi, de celle que tu as éveillée en moi !

Elle s'interrompit, pensive.

— Et pourtant je ne peux rien, rien du tout, contre cette inclination ! Mon cœur oublie le sang versé, même celui qui a été pour moi le plus précieux, pour ne plus se souvenir que des aventures qui nous ont, malgré toi, malgré moi, jetés l'un vers l'autre.

— Jetés l'un vers l'autre ? Malgré le sang versé ? Mais n'ai-je pas, Agnès, tout entrepris pour te soustraire aux sévices et aux humiliations que tu subissais dans ce couvent où tu étais prisonnière, pour que tu aies la vie sauve, pour que tu mettes ton fils au monde sans crainte et que tu puisses le garder avec toi, pour que tu recouvres la liberté, pour que tu puisses vivre dans l'aisance et dans l'honneur et même pour qu'avec moi tu participes...

Il s'arrêta et porta la main à son front.

— Mon Dieu ! murmura-t-il.

Elle le fixa avec un léger sourire au coin des lèvres.

— Ai-je besoin, demanda-t-elle, de te poser cette question : pourquoi, Erwin, as-tu fait cela ? Par souci de l'ordre et de la justice conformément à ta mission au service de Charles, par miséricorde conformément à ton état au service de Dieu, ou bien... ?

Il se prit la tête dans les mains.

— Agnès, Agnès, dit-il d'une voix sourde, je ne le sais que trop ! Faut-il que ma volonté soit débile et que ma chair soit faible ! Après tant d'années au cours desquelles je me suis appliqué à raffermir l'une et l'autre, voici donc où j'en suis ! A devoir t'avouer, pour la punition de mes péchés, ce que je ressens, malgré moi en effet, ce que ton image impose à mon esprit, les désirs que ta présence m'inflige ?

— Tes péchés ! Mais, Erwin, le seul péché que tu commettes, en vérité, quand tu t'accuses devant Dieu des sentiments et des envies que je t'inspire...

Elle le regarda droit dans les yeux.

— ... de cet amour qui t'a surpris, c'est le péché d'orgueil ! Crois-tu que tu puisses leur accorder la moindre importance au regard de ce qui se passe chaque jour ici-bas ? Veux-tu que je te rappelle, moi, quels sont les véritables péchés et les véritables pécheurs ?

Avec un visage qui exprimait sa peine et son courroux, elle énonça :

— Pour cela il me suffit de me rappeler les tragédies qui ont bouleversé et endeuillé ma jeunesse. Je revois ces hordes qui ont ravagé mon pays, pillant et incendiant, violant la femme et la pucelle, exterminant des populations entières. Et pour quoi, pour qui ? N'ont-

ils pas perpétré des crimes qu'aucun dieu ne pourra jamais leur pardonner ? Et toi qui es saxon...

Il hocha la tête avec affliction.

— Ne m'as-tu pas avoué que ton cœur avait saigné quand, te rendant chez les Danes (16), tu as vu ton peuple jeté sur les chemins de la servitude, chemins jalonnés par les cadavres de ceux qui étaient trop faibles pour aller jusqu'au bout de l'exil ? Qu'as-tu pensé alors des grands qui se croient autorisés à tout entreprendre pour contenter leur appétit de richesse, de pouvoir et de gloire ? Ah, Erwin...

Elle soupira.

— Tiens, celui qui martyrise un enfant, ou encore qui tue à coups de bâton un âne qui l'a servi avec fidélité pendant des années, commet à mes yeux un péché bien plus grave que ceux que tes scrupules te reprochent, qu'il s'agisse des fantaisies de ton imagination ou des désirs de ton corps.

— Sans doute ne jetons-nous pas le même regard, toi et moi, sur la faute, sur le péché...

— Le même regard ? Certes pas, en effet ! Crois-tu que j'aie changé depuis le temps, point si lointain, où je prenais part, au cœur de la Brenne, à des cérémonies qui célébraient la splendeur de la création et aussi sa fécondité ? Crois-tu que j'aie honte d'y avoir dévoilé la beauté de mon corps, d'y avoir employé la grâce de mes gestes et la hardiesse de mes attitudes ?

— Tais-toi, Agnès, je t'en prie !

— Pourquoi, Erwin ? Je vénère et j'aime, il est vrai, les êtres, les arbres, les plantes et tout ce qui est engendré, les rocs et l'eau qui ruisselle, l'océan et le ciel infinis. Ce que Dieu a créé, et nul autre que lui, n'est-ce pas, pourquoi le détesterais-je ? N'est-ce pas lui rendre hommage que d'admirer son œuvre ? Et ne crois pas que, ce faisant, j'oublie le Créateur de toutes ces merveilles !

— Laisse-moi maintenant, je suis épuisé. Agnès se retira, émue par cet aveu de faiblesse.

Childebrand avait vécu dans l'angoisse toutes les heures pendant lesquelles Erwin était en grand péril. Ne parvenant pas à distraire ses pensées du combat que son ami menait contre la mort, il ne s'était guère soucié de l'enquête en cours. Ses assistants n'étaient pas parvenus davantage à s'y intéresser. Sans cesse ils interrogeaient Agnès sur l'évolution de la maladie, pratiquaient des mortifications et priaient avec ferveur pour implorer la grâce divine en faveur de leur seigneur.

Le témoignage de Lucien imposait que Foucaud, son épouse Clémence et, d'autre part, Octavien soient de nouveau entendus, que Fabian, qui ne l'avait pas encore été, soit interrogé. Il soulevait de plus

une question fort délicate : les missi dominici, à ce stade de leur enquête, devaient-ils faire connaître à l'archevêque Nebridius les accusations portées contre un des membres de son chapitre, l'archidiacre Barnabé, accusations qui n'étaient peut-être que des calomnies, avant de faire comparaître éventuellement ce dernier ? Le Nibelung, par raison et aussi par superstition, avait décidé que les démarches à entreprendre ne seraient décidées et mises en œuvre qu'après le rétablissement de son ami.

Cette guérison tant espérée fut marquée par un festin auquel le Saxon, bien que convalescent et manquant encore d'appétit, s'efforça de faire honneur. Plus que les mets de choix préparés par Frébaud, ce qui apporta à Erwin le réconfort le plus précieux fut la joie, exprimant soulagement, affection et espérance, qu'il put lire dans le regard de Childebrand et de tous ceux qui participèrent à ces agapes. Ils étaient là, autour de lui, comme un rempart de l'amitié, celle attentive et fidèle du Nibelung, celle dévouée et respectueuse des autres membres de la mission. Une telle amitié avait-elle pu peser sur la décision du Très-Haut pour l'inciter à différer le moment où l'abbé aurait à affronter son terrible jugement ? C'est avec cette pensée audacieuse en tête qu'il prononça, à la fin du banquet, une prière d'action de grâces que tous reprirent avec une intense ferveur.

Lorsque Octavien entra dans la salle de réception, il se trouva en présence des missionnaires du souverain, assis derrière une table sur laquelle avaient été disposés des beignets au miel, des gobelets ainsi qu'un flacon de vin des sables. Ils l'invitèrent, avec un sourire de bienvenue mais sans se lever pour l'accueillir, à prendre place en face d'eux.

— Nous te savons gré d'avoir répondu si diligemment à notre invitation, lui déclara le comte Childebrand. Nous sommes, l'abbé Erwin et moi-même, très préoccupés par la situation trouble qu'ont engendrée dans cette ville et dans tout ce pays ces crimes dont nous nous efforçons de mettre au jour, et au plus vite, les auteurs et les raisons. Comme nous, tu estimeras sans nul doute indispensable de compléter, à la lumière des tragédies qui ont suivi la mort affreuse de ta belle-fille, le témoignage que tu as déjà apporté.

— Si je puis de la sorte aider votre justice, j'en serai fort heureux, répondit Octavien.

Erwin se caressa le menton avec un air pensif avant de placer :

— En vérité, des rumeurs étranges concernant la naissance de Laetitia sont parvenues jusqu'à nous...

Le Saxon fixa son vis-à-vis.

— ... et jusqu'à toi peut-être ?

Octavien n'essaya pas de jouer la surprise. Il courba la tête, avec un

air consterné, puis, la relevant, il reconnut :

— Oui, jusqu'à moi, hélas ! D'abord j'ai refusé de les croire, mais je me suis rendu à l'évidence et, à présent...

— Est-ce à dire que ce secret, si lourd de conséquences, a été, depuis peu seulement, porté à ta connaissance, que rien n'était venu depuis le mariage de ton fils ébranler ta confiance ?

— Mais comment aurais-je pu soupçonner que Laetitia, qui avait vécu dans la demeure de Foucaud depuis les premiers jours de sa vie et qui le considérait comme son père, n'était pas sa fille ? Pour quelle raison aurais-je douté de cette filiation ?

— Soit, ponctua l'abbé, et venons à ceci : quand as-tu appris la vérité ?

Octavien secoua la tête.

— Ah, quel cauchemar ! murmura-t-il.

— Et qui t'a mis au courant ?

— Laetitia elle-même !

— Quoi ? Laetitia et non ton fils ? s'écria Childebrand.

— Je vous le répète : c'est Laetitia, qui, elle-même, n'avait appris le secret de sa naissance que récemment !

— T'a-t-elle indiqué le nom de la personne qui l'avait mise au courant ?

— Elle s'y est refusée, je ne sais pas pourquoi.

— Elle n'a pu manquer cependant de te faire savoir de qui elle était en réalité la fille.

— Il est vrai, confessa Octavien d'une voix à peine audible. Elle est la fille de ce chanoine infâme, de cet homme perdu de vices, de ce Barnabé que je voudrais voir griller en enfer !

— Je ne te le souhaite pas, plaça l'abbé, car cela signifierait que tu y as été précipité aussi.

Le Saxon frotta ses longues mains l'une contre l'autre avant de poursuivre :

— Après que tu as été informé de cette pénible réalité, tu as dû avoir avec Foucaud des explications assez rudes.

— J'étais à la fois accablé, furieux et désolé. J'aimais Laetitia, voyez-vous, comme ma propre fille. Foucaud a commencé par tergiverser. Il a fini par me répondre avec effronterie qu'il n'avait pas estimé indispensable de me causer des tracas inutiles avec des révélations préjudiciables à tous, à commencer par Laetitia. Je l'entends encore me dire : « Après tout, n'est-elle pas véritablement mon enfant, puisque, depuis qu'elle est venue au monde, j'ai été son père, aimant et attentif ? Qu'aurait-elle gagné à n'être plus, aux yeux de tous, qu'une bâtarde, et quelle bâtarde : le fruit d'un péché abominable, commis par un diacre qui, trahissant ses vœux, s'était vautré dans la luxure ! »

— Sans crier la vérité sur les toits, n'aurait-il pu au moins mettre dans la confiance le père de celui qui allait épouser Laetitia ?

— Je n'ai pas manqué, vous le pensez bien, de lui jeter ce reproche à la face. Il s'est contenté de répliquer : « Aurais-tu alors consenti à la donner pour épouse à Fabian ? » Il n'est que trop vrai que j'aurais peut-être hésité, craignant que ce secret, quelque jour divulgué, n'entache l'honneur de ma maison.

— Cependant le silence de Foucaud a fait, pour un temps au moins, une dupe de plus : ton fils. Sauf s'il a été averti, lui, dès ses fiançailles.

— Il ne l'a pas été, je puis vous l'assurer. Et je n'en veux pour preuve que l'attitude qui a été la sienne quand il a eu connaissance de la machination dont il était la victime.

— Comment en a-t-il été prévenu et par qui ? demanda le comte.

— Mon fils et moi, à peu près au même moment, par Laetitia ! Dans un premier temps, il a été comme moi outré, fou de colère : on lui avait fait épouser une bâtarde ! Il a agité de reproches l'auteur de cette monstrueuse tromperie, reproches et invectives, car il était hors de lui. Foucaud, sans chercher avec Fabian, pas davantage qu'avec moi, à nier les faits, a usé des mêmes raisonnements spécieux. Plus que ses arguments, c'est l'affection que mon fils portait à sa femme qui l'a amené à accepter la situation. A quoi aurait servi désormais de donner ces déboires en pâture à la malignité publique, sinon à déshonorer Laetitia qui ne méritait rien de tel, à plonger ma famille dans la honte, à susciter un scandale qui aurait éclaboussé les autorités de ce pays, à commencer par le chapitre ?

— Je comprends les raisons d'une telle retenue, approuva le Saxon. Mais Laetitia, semble-t-il, n'avait pas les mêmes. Elle aurait décidé, elle, de faire connaître la vérité, car il lui répugnait de passer le reste de sa vie dans le mensonge, à la merci d'une dénonciation. Sans compter que...

— Sans doute est-ce Lucien qui vous a raconté cette fable, s'écria Octavien. Son envie, sa jalousie l'ont donc entraîné jusque-là ! Quelle honte ! Mais pourquoi, grands dieux, ma belle-fille, par ses divulgations, aurait-elle pris l'initiative de notre malheur ?

Erwin jeta sur le beau-père de Laetitia un regard aigu.

— C'est, dit-il, qu'elle n'avait pas été renseignée seulement sur sa propre situation. Elle savait désormais quel usage l'armateur en avait fait, ce qui apportait un éclairage nouveau, et des plus fâcheux, sur son adoption et son enfance. Cette bâtardise, quelle arme entre les mains de Foucaud !

— Une arme ?

— Sans aucun doute contre ton fils et toi-même, qu'il tenait à la merci d'éventuelles révélations, mais surtout vis-à-vis de Barnabé !

— Comment cela ?

— Jusqu'ici, jeta l'abbé d'un ton sévère, cet entretien s'est déroulé en toute confiance. Alors continuons, veux-tu ! Par exemple, n'essaie pas de nous faire croire qu'un homme aussi averti que toi ne comprendrait pas comment Barnabé, sous la menace, ne pouvait que servir au chapitre les intérêts de Foucaud. Je suis prêt à parier que celui-ci a eu la part belle dans le transport des marchandises provenant du domaine ecclésiastique. Cela dit, je ne te ferai pas l'injure de croire que tu en as profité de quelque façon.

— Moi, en profiter ? Quelle abominable supposition ! Comment aurais-je pu m'abaisser à ce point ?

Il secoua la tête avec un air affligé.

— Je me plais à croire qu'il n'en a rien été, dit Erwin. Cependant ce qui importe en l'occurrence, ce n'est pas tellement ton attitude mais plutôt celle que Laetitia a adoptée, car on peut y voir la raison de son meurtre !

Octavien esquaissa une protestation que le Saxon interrompit d'un geste.

— C'est pourquoi, lança le missus dominicus, je te pose à nouveau cette question dont l'importance ne saurait t'échapper : en découvrant sa véritable filiation et la manière dont elle avait servi, malgré elle, les intérêts mercantiles de Foucaud, ta belle-fille, d'abord incrédule, puis stupéfaite et meurtrie sans doute, a-t-elle été saisie, oui ou non, d'une colère telle qu'elle a décidé de dévoiler tout ce qu'elle venait d'apprendre ?

— Comment aurait-elle pu ne pas être indignée ? commença Octavien. Pourtant...

Il s'arrêta et fixa le Saxon avec un regard épouvanté.

— Vous ne supposez tout de même pas, s'écria-t-il, que cette colère, qui l'aurait poussée à tout dire, a pu être la cause de ce... Non, non, ce n'est pas possible, impossible je vous dis : ce serait trop horrible !

— C'est l'assassinat de Laetitia qui est trop horrible, lança le Nibelung.

— Je sais que Foucaud n'est pas toujours, dans ses transactions, des plus scrupuleux. Mais de là à en venir... Jamais ! J'en mettrais ma main au feu.

— Heureusement pour toi, souligna l'abbé, nous n'avons jamais recours aux prétendus jugements de Dieu.

Le beau-père de Laetitia demeura silencieux un instant et parvint à se ressaisir.

— Mais je me souviens ! s'exclama-t-il. L'après-midi du jour où elle a été enlevée, Foucaud l'a passé en son hôtel à discuter avec Fabian de prochaines livraisons ; et quand, vers la quatrième heure de la nuit, mon majordome est allé lui annoncer la tragique disparition et préciser que les recherches étaient demeurées vaines, il l'a trouvé en

compagnie de Fabian en sa demeure. Voilà, me semble-t-il, qui fait justice de sordides accusations.

— Es-tu certain que tu ne te trompes pas de jour ? s'enquit Childebrand.

— Me tromper ? Pour une journée pareille dont chaque péripétie est restée en ma mémoire douloureusement gravée ?

— Dans ce cas, permets-moi de m'étonner, enchaîna Erwin, que tu n'aies pas touché un seul mot à notre assistant de ces événements si profondément « gravés en ta mémoire », lorsqu'il est venu recueillir ton témoignage.

— J'étais encore sous le coup de cette tragédie. Et puis, m'ouvrir de tels secrets à un assistant...

— Soit ! Mais je trouve alors singulier que, t'étant certainement repris, tu ne sois pas venu spontanément te présenter à nous pour nous communiquer des informations capitales et que tu aies attendu notre convocation et nos questions pour nous confesser ce que tu savais.

— Même à des missi dominici tels que vous, seigneurs, il est difficile d'avouer tant de turpitudes.

— Admettons-le.

Erwin et Childebrand se levèrent, aussitôt imités par Octavien, pour signifier que l'entretien était terminé.

— Sache que nous procéderons, indiqua le comte, aux vérifications que ton témoignage appelle. Nous te remercions pour ta franchise qui, bien que tardive, contribuera sans nul doute à mettre au jour la vérité.

Fabian, qui s'était présenté à la résidence de la mission impériale en même temps que son père et avait attendu dans le vestibule que celui-ci eût terminé sa déposition, fut reçu aussitôt après par les missi dominici pour être entendu à son tour. Son témoignage confirma pour l'essentiel celui d'Octavien, soit que l'un et l'autre reflétassent l'exacte vérité, soit que le père et le fils se fussent mis d'accord sur ce qu'ils devaient dire.

Cependant Fabian parut plus profondément affecté par la mort de Laetitia qu'Octavien qui, certes, s'était montré désolé et horrifié, mais avec mesure et sang-froid, alors que son fils ne put retenir ses larmes quand fut évoqué le supplice de sa femme.

Erwin, sans s'appesantir sur les révélations ayant trait à la naissance de Laetitia et aux bénéfices que Foucaud avait tirés de cette supercherie, en vint à leurs répercussions sur les rapports entre le soi-disant beau-père et son gendre. Celui-ci reconnut sans difficulté que, comme son père, il avait eu avec Foucaud des discussions orageuses à ce sujet.

— Depuis, dit-il, j'ai réduit nos relations au strict minimum.

Le Saxon, l'air perplexe, se caressa le menton.

— Il est étrange, plaça-t-il, que ce strict minimum vous ait réunis à

Narbonne, et chez Foucaud, le jour même où ta femme allait être enlevée puis...

— Si tu savais, mon père, combien cette circonstance m'a hanté, troublé, torturé ! Oui, combien de fois n'ai-je pas pensé que, si je m'étais trouvé auprès d'elle, là-bas, chez mon père, rien ne lui serait sans doute arrivé !

Il secoua la tête.

— Atroce pensée ! murmura-t-il. Et tout cela parce que ce maudit armateur m'a demandé de le rejoindre pour tenir à jour les tablettes de débiteurs !

— Une entrevue prévue depuis longtemps ? demanda Childebrand.

— Si mes souvenirs sont exacts, il m'avait fait prévenir trois ou quatre jours auparavant.

— Et cela vous a demandé tout l'après-midi ?

— Nous avons commencé notre tâche après le dîner, nous l'avons interrompue pour le souper et nous l'avons reprise jusqu'au moment où Aurélien, le majordome de mon père, est venu nous avertir que Laetitia avait disparu.

— Quand cela ?

— Avant la mi-nuit... Et ensuite... Ah, Dieu...

Fabian, le visage crispé, poussa un profond soupir.

— Nous ne sommes pas ici pour raviver ta douleur, mon fils, intervint l'abbé saxon, mais pour rendre la justice, pour rétablir Calme et Ordre !

— Nul plus que moi ne peut désirer le châtement du coupable !

Interrogé alors sur l'attitude de Laetitia, sa fureur, sa détermination de tout révéler, Fabian admit qu'il en avait été impressionné et inquiété car il en avait mesuré les conséquences :

— Non seulement pour elle, pour nous deux, pour notre famille, mais aussi pour le chapitre, l'Église, les autorités. Nous avons eu, elle et moi, des discussions animées à ce sujet. J'étais moi-même dans l'indécision. Pas plus que mon épouse je ne pouvais accepter de passer sous silence une duperie aussi monstrueuse aux effets intolérables. Mais, d'un autre côté, tout porter sur la place publique... Quel scandale, quel épouvantable scandale !

— Qu'avez-vous alors résolu ? s'enquit Childebrand.

— Je lui ai fait admettre, non sans peine, que nous devons nous donner le temps de la réflexion. Quelques semaines au plus. Mais je l'ai sentie si désireuse de se décharger au plus tôt de ce fardeau qui l'accablait que je me suis demandé si elle pourrait patienter. Et puis, avant que nous n'ayons arrêté une décision...

Fabian, qui paraissait épuisé, courba le front.

— Voilà, murmura-t-il d'une voix blanche, je crois vous avoir tout dit en vérité.

Erwin et le Nibelung se regardèrent et l'abbé adressa à son ami un signe d'approbation.

— Nous savons, dit le comte, combien ce témoignage a été pénible, aussi n'allons-nous pas le prolonger. Une question encore toutefois : as-tu une idée, même non fondée, sur le ou les mobiles de ces forfaits qui retiennent hélas ! notre attention, sur leurs auteurs ?

— Ils ne peuvent être que le fait de déments à l'esprit pervers ! Une telle horreur...

— Des fous ? s'interrogea le Saxon. Peut-être. Des pervers ? Sans doute. Mais dotés en tout cas d'une persévérance diabolique.

Lorsque le fils d'Octavien eut quitté la salle d'audience, Childebrand demeura un moment silencieux, le front plissé.

— Je ne saurais te dire pourquoi, plaça-t-il, mais ce témoignage ne m'a pas convaincu. D'abord ce chagrin par trop démonstratif pourrait fort bien n'être que pure comédie. Nous en avons connu tant d'exemples ! Quant à l'emploi du temps de Fabian, quand il affirme avoir passé l'après-midi et la soirée en compagnie de son beau-père, devons-nous le croire ?

— Foucaud s'est déjà exprimé dans ce sens, souligna Erwin.

— Mais, s'ils étaient complices, que resterait-il de cette disculpation réciproque ?

— N'oublions pas cependant le témoignage d'Aurélien, tel que Doremus, qui l'a rencontré, nous l'a rapporté tout à l'heure. Il a confirmé que l'époux de Laetitia et l'armateur achevaient la mise à jour de leurs tablettes de comptes lorsqu'il est venu pour les alerter.

— Oui, mais au milieu de la nuit ! Des heures s'étaient écoulées depuis que Laetitia, après le repas de la mi-journée, était partie dans les bois, un temps plus que suffisant pour conduire à son exécrable terme une machination criminelle !

Le Saxon secoua la tête, pensif.

— Il se peut, concéda-t-il.

Au moment où Erwin allait quitter la salle, Childebrand le retint d'un geste de la main.

— Un instant si tu veux bien, lui dit-il. Un détail, plus qu'un détail en vérité, m'est revenu tout à coup en mémoire : si mes souvenirs sont exacts, Lucien a bien affirmé que son père, et peut-être aussi son frère, avaient été informés de tout ce qui concernait la naissance de Laetitia *avant le mariage*.

— Je crois aussi me le rappeler.

— Or, Octavien vient de nous jurer ses grands dieux, et Fabian également, qu'ils étaient au courant depuis quelques semaines seulement et avaient été informés par Laetitia elle-même !

Le comte hocha la tête.

— S'il en était bien ainsi, souligna-t-il, on pourrait douter qu'ils

aient été les complices des canailleries de Foucaud, mais comment ne pas penser à une connivence honteuse *si Octavien et Fabian ont décidé ce mariage en connaissance de cause ?*

— Comment en effet ? ponctua le Saxon. Cela dit, faut-il accorder foi aux révélations sulfureuses de Lucien, animé par une envie et une cupidité qu'il ne prend même pas la peine de dissimuler ?

— J'avais imaginé que ma parenté avec Geroul et Harbald me permettrait d'obtenir d'eux plus aisément les renseignements qu'exigent nos investigations, déclara Doremus en commençant le compte rendu des entretiens qu'il avait eus successivement avec ses deux cousins. Il n'en a rien été, au contraire ! A vrai dire, je ne m'attendais pas de leur part à une telle attitude, faite de dissimulations, de mauvaise foi et même de mensonges, qui ont fini, je l'avoue, par me faire sortir de mes gonds.

— J'aurais aimé voir notre Doremus hors de ses gonds, plaça le Goupil.

— J'ai dû rappeler à mon cousin Geroul, et sans aménité, vous pouvez me croire, que, lors de la première entrevue que j'avais eue avec lui, immédiatement après le meurtre de sa bru, pressé de questions il m'avait certes avoué qu'elle avait quitté son fils deux années auparavant. Mais quand je lui avais demandé « pour aller vivre où », il avait prétendu n'avoir à ce sujet aucun renseignement sûr ! Avec qui ? « Un certain Amalbert. » Bref, il n'en savait guère plus. Je lui ai fait remarquer qu'Aurélia, en tentant une démarche de réconciliation auprès de lui, au nom de son amie Laure, n'avait pu manquer de le renseigner, y compris quant à l'existence d'un petit-fils, né des œuvres de cet Amalbert. Ce jour-là pourtant il ne m'en avait pas touché mot. Ni ce jour-là ni plus tard, d'ailleurs !

— Mêmes réponses évasives concernant les raisons qui avaient poussé Laure à quitter son fils ? demanda Childebrand.

— Pas un mot non plus ! Pouvait-il les ignorer cependant ? En aucune façon ! Il aurait fallu pour cela qu'il fût aveugle, sourd et stupide, car Laure n'en avait pas fait mystère ! « Quant aux penchants si particuliers de ton fils, lui ai-je dit, ils étaient si connus que son mariage en a étonné plus d'un. Voilà donc, entre autres, des faits que tu as sciemment passés sous silence et qui sont pourtant de la première importance pour l'enquête que conduit la mission impériale. » Il a commencé par se récrier, par se déclarer indigné : mes accusations étaient abominables, le fruit d'un esprit tortueux. Puis sont venus des faux-fuyants, des arguties, bref, une telle mauvaise foi que je n'ai pu maîtriser ma colère.

— Je suppose qu'avec Harbald la discussion n'a pas été moins âpre, ni moins pénible, dit Childebrand.

— En effet, mais différemment. Il n'est pas facile de jeter à la face d'un parent des accusations concernant ses mœurs, d'autant qu'il peut s'agir de calomnies. J'ai sans doute manqué, en la circonstance, de la rudesse indispensable.

— Sans aller jusqu'à des mises en cause délicates, tu pouvais l'interroger sur la faillite de son union et la fuite de son épouse, sur les reproches infamants qu'elle lui avait adressés publiquement, sur la naissance adultérine d'un fils, plaça Erwin.

— Je n'y ai pas manqué, seigneur, sans autre résultat qu'un acte d'accusation mettant Laure plus bas que terre : il la décrivit comme une orgueilleuse uniquement occupée d'elle-même, comme une femme acariâtre, colérique, injuste et tyrannique avec les domestiques, malfaisante avec tous, et peut-être, en définitive, démente. Il avait tout tenté, lui Harbald, pour la satisfaire, pour la calmer, la remettre dans le droit chemin. Rien n'y avait fait. Son départ scandaleux, sa liaison avec « cet homme de sac et de corde » n'étaient en somme que la conséquence de son ignominie et de sa folie.

— Si je te comprends bien, rien de nouveau dans ce réquisitoire par rapport au témoignage du père.

— Sinon des reproches un peu plus explicites.

— Ce qui ne veut pas dire mieux fondés ?

— Je ne le crois pas. Sinon également cette observation : Harbald, que j'avais connu jusque-là plutôt enjoué, bon vivant, m'est apparu alors avec un visage étrange à l'expression fermée, le regard tourné vers le dedans comme s'il était en proie à des pensées impérieuses et mystérieuses, un regard aux lueurs inquiétantes !

— De quoi donner prise à de graves soupçons ?

— Ils me sont venus immédiatement à l'esprit. D'où les vérifications que j'ai entreprises. Profitant enfin de ma parenté, j'ai pu interroger les domestiques de mes cousins. J'ai d'abord constaté qu'ils ne portaient pas Harbald dans leurs cœurs et se méfiaient de Geroul, qu'ils avaient eu pour Laure, en revanche, un respect et une affection sincères, car elle les préservait tant bien que mal des exigences excessives, voire des sévices de leurs maîtres. Tous se sont déclarés profondément atteints par la mort cruelle de leur maîtresse.

— Peut-être leurs ressentiments les ont-ils portés à formuler contre Geroul et son fils de graves accusations ? suggéra le comte.

Doremus passa la main sur son crâne chauve.

— Ils auraient aimé en effet pouvoir le faire, je crois. Ils n'ont pas pu !

— Comment cela ?

— Il est avéré que Harbald et son père ont passé à Narbonne toute la journée qui a précédé la découverte de la noyée. Ils ont soupé avec des amis au domicile de Geroul, se sont couchés assez tard et ont

dormi d'une traite. Après la collation du petit matin, ils ont repris leurs occupations ordinaires jusqu'au moment où on est venu leur apprendre la sinistre nouvelle.

— Des témoignages auxquels on peut accorder foi ? demanda Erwin.

— Oui, car j'en ai recueilli auprès d'une dizaine de serviteurs, servantes et artisans drapiers. Tous ont confirmé sans hésitation cette version des faits.

— Par les cornes de Belzébuth, c'est incroyable ! s'écria le Nibelung. Chaque fois que nous pensons avoir découvert une piste, c'est une impasse ! Ces malheureuses ne se sont tout de même pas noyées toutes seules après s'être attaché elles-mêmes les chevilles et les poignets derrière leur propre dos !

— C'est peu probable, approuva le Saxon avec calme.

La démarche de l'archevêque Nebridius, se présentant de lui-même à l'hôtel de la mission impériale moins de trente-six heures après la comparution d'Octavien et de Fabian pour avoir avec les missi dominici « un tête-à-tête nécessaire et urgent », constitua pour ceux-ci une surprise. Ils ne s'attendaient pas qu'il décide d'intervenir aussi promptement après avoir été informé par le notable, selon toute vraisemblance, des aveux que son fils et lui-même avaient dû faire.

Nebridius, comme jadis Alcuin, comme le poète et théologien Théodulf, l'archevêque Agobard ou encore Benoît d'Aniane, comme Erwin et Childebrand eux-mêmes, jouissait de toute la confiance de l'empereur. Il était d'ailleurs lié d'amitié avec le Nibelung et avec le Saxon. Ceux-ci le reçurent donc avec les plus grands égards. Malgré leurs marques d'estime et de confiance, il se présenta avec un visage soucieux, hésitant sur la conduite à tenir, ne sachant pas de toute évidence comment aborder l'affaire qui l'avait amené à cette entrevue.

— Nous savons, le comte et moi-même, dit Erwin, désireux de lui faciliter la tâche, ce qui te préoccupe comme nous et qui est en rapport avec les meurtres, stupéfiants de sauvagerie, perpétrés récemment : il s'agit en particulier des révélations concernant la naissance et la filiation de Laetitia, que le Très-Haut la prenne en pitié !

L'archevêque jeta à l'abbé un regard reconnaissant.

— Comme vous l'avez compris, expliqua-t-il, Octavien et Fabian, après vous avoir confessé la vérité, n'ont pu continuer à taire un secret qui les étouffait. Ils ont sollicité une audience au cours de laquelle ils m'ont tout avoué. J'en ai été abasourdi. Quoi ? Un mensonge de cette ampleur et de si lourdes conséquences ? Des actions aussi blâmables dissimulées depuis tant d'années ? Une telle infamie ?

Nebridius poussa un profond soupir et poursuivit à voix murmurée

après avoir recouvré son calme :

— D'abord, je n'en ai voulu rien croire. Puis me sont revenus en mémoire certains faits auxquels je n'avais accordé qu'une attention distraite, concernant l'attitude de Barnabé au chapitre, cette façon oblique, mais efficace, de favoriser Foucaud, même quand les offres d'autres armateurs paraissaient plus favorables à nos intérêts. J'ai voulu en avoir le cœur net.

— En faisant comparaître l'archidiacre ? suggéra Childebrand.

— En effet ! Rien qu'à voir de quel air je le regardais, à entendre sur quel ton je lui parlais, il a su que le châtiment était proche. Cet instant de vérité qu'il avait redouté si longtemps, il allait le vivre ! Il n'a pas cherché à se défendre : il s'est effondré ! A genoux, le front penché, le visage ruisselant de larmes et secoué par des sanglots, d'une voix haletante, il ne m'a rien dissimulé de son ignominie : sa liaison scandaleuse avec Adela, la servante, et sa conséquence fatale, la proposition impudente de Foucaud acceptée avec un lâche et stupide soulagement, la fausse maternité de Clémence et la naissance de Laetitia aussitôt arrachée à sa véritable mère, la complicité stipendiée des religieuses, celle des parents de Foucaud, la disparition très suspecte de cette Adela, le recours à une nourrice qui a disparu à son tour après avoir rempli son office, la longue, trop longue supercherie qui a suivi et son cortège de forfaits, tous ces agissements constituant autant de manquements aux commandements divins, aux prescriptions des capitulaires impériaux, aux règles ecclésiastiques, à l'ordre et à la morale !

Les missionnaires du souverain observèrent un instant de silence comme pour mieux mesurer la portée de ce qu'ils venaient d'entendre.

— Ainsi, souligna le comte, les aveux que tu as obtenus transforment en certitude les indications que nous avons recueillies. Ils confirment d'autre part qu'aux trois forfaits que nous avons déjà à élucider s'ajoutent peut-être d'autres meurtres : celui d'Adela et celui de la nourrice de sa fille, puisque la trace ni de l'une de l'autre n'a jamais été retrouvée. Cette énigme, très ancienne donc, s'impose d'autant plus à notre attention qu'elle peut ne pas être sans rapport avec les assassinats sur lesquels nous enquêtons déjà.

— Je n'ignore pas, souligna le prélat, qu'en votre qualité de missi dominici vous pourriez exiger de poursuivre et de terminer l'enquête sur les agissements de ce maudit diacre, que vous pourriez ensuite le faire comparaître devant vous et prononcer la sentence, et cela malgré les droits de juridiction étendus qui m'ont été conférés par Charles lui-même. Cependant...

Erwin arrêta le plaidoyer de Nebridius d'un geste amical de la main.

— Tu parles de prérogatives, dit-il. Parlons plutôt entre nous

d'estime et de confiance !

Le Saxon regarda Childebrand qui fit de la tête un geste d'approbation.

— C'est pourquoi, poursuivit-il, il n'est pas question que nous substituions notre autorité à la tienne pour sceller le sort de Barnabé, d'autant que, mieux que nous, tu es à même d'apprécier la gravité de ses fautes, manquements et péchés, de déterminer, en toute discrétion, le châtiment qu'il mérite.

— Cette décision me soulage, je ne le cache pas, indiqua l'archevêque, non pas que j'y puise la moindre satisfaction de vanité – nos relations, tu l'as rappelé, nous placent bien au-dessus de cela –, mais en raison de cette discrétion qui sera désormais assurée. Elle préservera, je l'espère, la renommée de mon chapitre, car, moi-même et mes chanoines, nous ne gagnerions que dommages et outrages si cette cause infâme était portée sur la place publique. Quant à Barnabé...

Le visage du prélat montra une détermination impitoyable.

— ... il sera jugé avec équité, je puis vous l'assurer, mais sans la moindre indulgence ! Il expiera ici-bas en attendant de rendre compte au Juge suprême ! Et, pendant les enquêtes en cours, les vôtres et la mienne, je vais prendre soin de l'éloigner de Narbonne, à moins que, de votre côté, vous ne souhaitiez obtenir une confirmation directe de son témoignage.

— Cela ne sera pas nécessaire, répondit l'abbé Erwin. De toute façon, si un complément de renseignements se révélait utile, nous ferions appel à toi. Nous ne manquerons pas d'ailleurs de te tenir au courant des développements de nos investigations, afin de bénéficier de tes avis.

— Mon aide vous est acquise, vous le savez.

Après que l'archevêque eut pris congé de ses hôtes qui l'avaient raccompagné jusqu'au porche de l'hôtel, Erwin s'arrêta, l'air songeur, dans le vestibule.

— Je ne suis pas certain, dit-il à son ami, que ce malheureux Barnabé ait à se féliciter d'être jugé par un tribunal ecclésiastique présidé par Nebridius. Avec notre longue connaissance des turpitudes humaines, nous aurions pu lui trouver des circonstances atténuantes. Je doute que ses supérieurs et pairs lui en trouvent beaucoup.

Fallait-il à présent interroger Foucaud lui-même ? Childebrand et Erwin estimèrent préférable de différer cette initiative.

— Même si nous le contraignons à passer aux aveux quant à la naissance de Laetitia et à l'utilisation scandaleuse qu'il en a faite, nous n'en apprendrions guère plus, souligna le Saxon. L'homme est habile, effronté et retors. Il nous paierait de fables et de mensonges. Il vaut

mieux que nous le laissions sous la menace angoissante d'une comparution qui fondrait sur lui à l'improviste.

Erwin regarda au loin avec un air qui exprimait son irritation et sa détermination.

— Il est grand temps, d'ailleurs, de donner une impulsion nouvelle à nos investigations, lâcha-t-il, et de pousser tous ces menteurs et dissimulateurs dans leurs derniers retranchements.

— Il est vrai que les prétendues confessions de celui-ci et de celui-là commençaient à m'échauffer la bile ! grommela le comte. Il me tarde que nous obtenions de quoi leur plonger le nez dans leur bren !

CHAPITRE VI

Dès le lendemain matin, le frère Antoine et Nogret se rendirent, près de Moussan, à l'orée du bois où Laetitia avait été peut-être enlevée pour parcourir à cheval un des itinéraires menant de la propriété d'Octavien aux étangs, celui qui contournait Narbonne par le nord et l'est, en vue de découvrir d'éventuels témoins.

La première partie en était constituée par un réseau de sentes desservant des propriétés maraîchères gagnées par drainage sur des marais. Le moine et son truchement ne purent rien obtenir de cultivateurs et jardiniers qui ne répondirent que du bout des lèvres à ces « étrangers » qui les pressaient de questions : non, rien n'avait attiré leur attention à l'époque de ces noyades dont ils avaient vaguement entendu parler.

Au sortir de ces terres bourbeuses, le frère Antoine et Nogret furent fort aises de trouver une voie bien empierrée se dirigeant vers le sud, en l'occurrence la route menant directement de Narbonne à Gruissan et à la côte. Ils firent halte dans des auberges et buvettes qui la jalonnaient sans plus de succès. Les riverains de cette voie très fréquentée ne prêtaient guère attention à ceux qui l'empruntaient. Il aurait fallu un événement exceptionnel pour qu'ils l'eussent remarqué.

Comme ils progressaient vers le sud, alors que leur parcours longeait par places le nord de l'étang de Campagnol, ils observèrent que des sentiers s'en détachaient vers la droite, permettant sans doute de gagner des appontements, des embarcadères ou encore des plages accessibles aux bateaux. A un carrefour se dressait un de ces mas où l'on trouvait d'ordinaire de quoi se désaltérer et se restaurer. Ils y entrèrent pour y obtenir une collation et surtout pour se renseigner.

L'aubergiste, épouse d'un pêcheur, à la vue d'un denier, s'empressa d'apporter aux voyageurs une omelette au jambon, des sardines grillées sur un feu de sarments et une tourte au fromage, accompagnées par un rosé gouleyant, collation qu'ils déclarèrent excellente. Ils proposèrent à la patronne de s'asseoir à leur table pour qu'ils puissent déguster ensemble un second flacon de « ce merveilleux vin des sables ». Elle accepta sans faire de façons et, tandis qu'ils bavardaient, Nogret traduisant librement les propos du moine, celui-ci orienta la conversation vers les « horribles forfaits » qui avaient mis tout le pays en émoi.

— C'est drôle ce que vous me dites là, déclara l'hôtesse. Figurez-vous que j'ai aperçu ce soir-là – c'était la veille du jour où on a découvert la première de ces malheureuses noyées, vous pensez si je m'en souviens – quelque chose de pas net : une charrette éclairée par

une seule lanterne s'est arrêtée devant notre porte ; j'ai réveillé mon mari qui donnait, il s'est armé d'un gourdin et on est allés voir qui ça pouvait être à cette heure. On a ouvert avec précaution et on a vu un homme qui était resté sur le siège de sa charrette, un chapeau enfoncé jusqu'aux yeux et un voile entourant tout le bas de sa tête. Il m'a demandé si le sentier qui partait en face conduisait à l'étang de Comtesse et plus précisément à l'anse des Cades. Je lui ai dit que c'était le suivant, en allant sur Gruissan, à prendre sur la droite évidemment.

— Donc il devait venir de Narbonne ? demanda le frère Antoine.

— Ou de quelque part là-haut, vu la position de sa charrette.

— Et alors ?

— Ben, j'ai trouvé ça, comment dire... ?

— Suspect ?

— Voilà : suspect ! D'abord, l'embarcadère de l'anse des Cades n'est plus utilisé : il est à moitié pourri et dangereux ! On use à présent de celui qui est juste en face. Alors comment ça se faisait-il que ces gens de la ville – j'avais reconnu facilement l'accent de ce foutu cocher – aillent par là, hein ? Pour quoi faire, je vous le demande ? Ah, ça m'a trotté dans la tête et, tenez, je suis bien contente de vous en avoir touché un mot.

Elle jeta à ses interlocuteurs un regard malin.

— Car vous m'avez pas demandé tout ça pour rien, ma parole !

Le moine, pour toute réponse, se contenta de sourire.

— Bref, pour terminer, reprit-elle ; il m'a jeté une pièce et est parti. Théo, c'est mon mari, voulait les pister. Je lui ai dit que c'était pas la peine d'aller chercher des ennuis et on s'est recouchés. Pourtant j'arrivais pas à dormir. A un moment, presque une heure après, il m'a semblé entendre quelque chose sur la route. Je suis allée à la fenêtre et j'ai vu cette charrette qui filait grand train, mais, cette fois, vers Narbonne.

— La même charrette ?

— La même, avec son unique lanterne ! Impossible de se tromper.

— A propos, demanda Nogret, quel temps faisait-il cette nuit-là ?

— Beau temps, si je me souviens bien. Oui, j'en suis certaine, avec pleine lune.

— Rien d'autre ?

— Ça vous suffit pas ?

— Oh, que si ! répondit le frère Antoine, qui fit traduire quelques indications sur l'enquête qu'ils menaient au service des tout-puissants envoyés de l'empereur lui-même.

L'hôtesse en resta d'abord muette de surprise, puis, s'étant reprise, s'inclina devant le moine.

— Oui, quelqu'un, je me rappelle plus qui, m'a parlé de l'arrivée

dans la cité de ces grands seigneurs. Que Dieu les bénisse ! Mes vœux et mes prières vous accompagnent. Les canailles qui ont noyé ces pauvres femmes, j'espère que vous allez leur mettre la main dessus et, hop, à la potence, les immondes !

— Sois assurée qu'ils seront découverts, bientôt jugés et punis de la façon la plus rigoureuse.

L'hôtesse refusa le denier que le frère Antoine lui offrait en récompense de ses renseignements.

— J'ai aidé la justice de Dieu, dit-elle. Être payée pour ça me porterait malheur.

— Va, tu es une excellente femme, lui dit le moine. Que la paix du Seigneur soit avec toi !

Les deux hommes, avant de regagner Narbonne, se rendirent à l'anse des Cades afin de compléter le rapport qu'ils allaient pouvoir faire aux envoyés du souverain.

L'embarcadère, effondré, était en effet hors d'usage. Il devait être possible cependant d'utiliser cette crique pour faire accoster un bateau en le tirant à demi sur une petite plage. En avait-il été ainsi ? Trop de temps s'était écoulé depuis son éventuelle utilisation pour que subsistent des traces laissées par l'étrave d'une embarcation, d'autant que des pluies violentes et abondantes avaient creusé des rigoles dans le limon du rivage.

Le frère Antoine fit observer à Nogret que cette anse, entourée de buissons et d'arbustes, qui la dissimulaient aux regards, et desservie par une seule sente, était un véritable coupe-gorge.

— Cela n'établit rien de certain, bien sûr, mais, ajouté au reste...

Quand, regagnant Narbonne, les deux hommes passèrent devant le mas-auberge, l'hôtesse, qui était sur le pas de la porte, leur adressa un signe amical de la main en leur criant :

— Bonne chasse !

Lorsqu'ils furent de retour au siège de la mission, Childebrand et Erwin réunirent autour d'eux, après le souper, leurs assistants et aides pour entendre le rapport du frère Antoine.

— Enfin quelque chose à se mettre sous la dent ! apprécia le comte.

— N'allons pas trop vite en besogne, estima Erwin. Néanmoins...

Il adressa un sourire aux enquêteurs.

— ... si d'autres indices viennent à l'appui de ce que vous avez observé, nous commençons maintenant à nous faire une idée sur la façon dont les meurtriers s'y sont pris.

— Une charrette venant de Narbonne et se rendant à cette anse des Cades pour en revenir une heure après, un conducteur dissimulant son visage et s'exprimant avec l'accent de la ville, et puis cette crique où des complices ont pu venir chercher la victime, pour la noyer peut-être, en tout cas pour faire en sorte que son corps s'échoue près du

grau de Narbonne, s'écria le Nibelung, ce n'est pas rien, non !

— Il est vrai, reconnut le Saxon d'un ton placide, que nous allons pouvoir procéder plus méthodiquement à présent.

Le matin suivant, Timothée, accompagné par Nogret qui avait fini de gagner la confiance d'Erwin et de Childebrand, partit pour Agde où il loua un bateau à bord duquel il entreprit, en cabotant jusqu'à Leucate, des investigations, concernant le sort de Laure, analogues à celles dont le frère Antoine avait tiré des enseignements quant à celui de Laetitia.

Childebrand étant de nouveau accaparé par l'inspection de postes et garnisons, Erwin, de son côté, se fixa comme tâche de mener, en compagnie de Doremus et d'Agnès, une enquête minutieuse sur le trajet allant de Narbonne au grau de la Nouvelle en longeant, sur sa rive occidentale, l'étang de Bages et de Sigean, puis de gagner Leucate, où ses assistants et lui-même retrouveraient Timothée. Au frère Antoine fut confié le soin de recueillir rumeurs et ragots sur le port, sur le marché et dans les tavernes de la cité.

Comme la présence en Narbonnaise de missi dominici ayant pris en main l'enquête sur les « noyades diaboliques » était désormais connue dans tout le pays, Erwin n'estima pas utile d'entourer de discrétion les recherches à venir. Il expliqua même à ses aides qu'en les menant de manière tapageuse on inciterait peut-être les meurtriers, saisis par la crainte d'être découverts, à prendre des initiatives révélatrices. Il quitta Narbonne, flanqué de Doremus et d'Agnès, qui allait notamment servir d'interprète, avec une escorte impressionnante de gardes impériaux et de serviteurs. La jeune femme avait obtenu du Saxon l'autorisation de faire elle aussi, pour la circonstance, le trajet à cheval. Elle adopta donc une mise dont elle avait souvent vérifié la commodité pour chevaucher : vêtements de dessous masculins et bottillons aquitains en cuir souple, et, par-dessus, une élégante tunique fendue, descendant jusqu'aux talons, maintenue à la taille par une ceinture très simple et sur laquelle une pelisse pouvait être jetée en cas de pluie ou par temps froid.

Le groupe conduit par l'abbé saxon gagna rapidement le nord de l'étang de Bages et de Sigean. A partir de là, il emprunta une voie qui desservait des villages et des hameaux de pêcheurs où Erwin procéda à des interrogatoires systématiques sans en dissimuler la raison. Souvent sur cette sente s'ouvraient des embranchements menant vers la gauche à des embarcadères ou à des plages avec, parfois, quelques maisons à proximité. L'enquête, auprès des rares habitants, y fut menée avec la même minutie que dans les agglomérations.

La mission, progressant ainsi par petites étapes, arriva à Peyriac-de-Mer pour la collation de la mi-journée qui fut prise dans l'unique taverne de la localité. L'aubergiste, sur ordre de l'abbé, alla quérir le

crieur public qui fut chargé de parcourir les rues pour faire savoir à la population « que venait d'arriver un envoyé de l'empereur Charles le Grand conduisant les recherches sur les meurtres abominables perpétrés récemment dans le pays ». Tous ceux qui avaient connaissance de quelque fait pouvant les faire progresser étaient invités à se présenter à cet envoyé pour l'en instruire. Une récompense était promise pour toute contribution importante à la découverte des coupables.

Cette initiative provoqua un afflux de curieux dans l'auberge mais ne suscita aucun témoignage, soit que personne ne voulût prendre le risque d'aider ouvertement les enquêteurs – qui sait si les meurtriers ne disposaient pas de complices dans l'assistance –, soit que, vraiment, aucun événement insolite n'eût retenu l'attention de la population.

Comme Doremus se montrait déçu d'un tel résultat qu'il mettait sur le compte de la couardise, Erwin lui fit remarquer que l'horreur des forfaits, qui en disait long sur la cruauté des criminels, justifiait une telle prudence.

— Sois assuré cependant que si l'un de ces muets a quelque indice significatif à nous révéler, ajouta le Saxon, il trouvera le moyen de nous le confier discrètement. Sinon ? Sans doute pourrons-nous alors en conclure qu'il ne s'est rien produit de notable par ici. Il ne faudra pas s'en désoler. Comme tu le sais, avoir acquis la certitude qu'on ne suit pas une bonne piste est souvent la clef du succès.

Reprenant leurs recherches de place en place, Erwin et ses aides, tandis qu'ils regagnaient la route menant à Leucate après s'être rendus jusqu'à une crique située en face de l'île de l'Aute, furent arrêtés par un anachorète qui sortit d'une hutte en branchages pour demander l'aumône d'un peu de pain et de fromage. L'abbé saxon descendit de cheval pour offrir lui-même ce secours, qu'il accompagna d'un gobelet de vin. Le moine le refusa en disant que l'eau du ciel était son seul breuvage, authentique don de Dieu, et que le jus de la treille n'était bon que pour les grives.

Au moment où le Saxon s'éloignait de lui pour remonter à cheval, l'anachorète le retint par la manche.

— J'ai un devoir à accomplir, dit-il en faisant par trois fois le signe de la croix en direction de son vis-à-vis. Qui que tu sois, et je me doute combien hautes doivent être tes responsabilités, mon dialogue confiant avec le Très-Haut me confère le pouvoir de te bénir.

Erwin inclina la tête pour un sobre remerciement.

— Et je te dois aussi ce conseil. Écoute-le bien ! Dextre n'est pas senestre et senestre n'est pas dextre. Tel est l'ordre de la nature, voulu par Dieu ! Mais si le Malin, par grand malheur, parvient à altérer cet ordre, en sorte que dextre et senestre se confondent, alors, éclatant d'un rire monstrueux, il engrange en sa géhenne des âmes à pleines

fourchées !

— Je t'ai entendu. Cet avertissement ne quittera pas mon esprit, répondit le missus dominicus en remontant sur son cheval et en faisant signe à son escorte de reprendre la route.

— Cela a-t-il le moindre sens ? marmonna Doremus.

Agnès, qui avait saisi au vol cette remarque, approcha son cheval de celui que montait l'ancien rebelle.

— N'en doute pas, lui dit-elle. A ceux qui vouent leur existence à observer la marche du monde et à scruter le temps, celui qui est passé, celui qui est présent et celui qui vient, à ceux-là est donné d'apercevoir ce que cachent les brumes de l'avenir ! Non, n'en doute pas !

La nuit commençait à tomber quand Erwin, ses assistants et leur escorte, ayant forcé l'allure, après des recherches rigoureuses à Sigeon, arrivèrent en vue de Leucate.

Alors qu'ils approchaient du bourg, ils aperçurent, venant à leur rencontre, un cavalier qui piqua des deux en les voyant, ce qui d'ailleurs ne modifia guère le train paisible de sa monture, un solide cheval de trait.

Quand Timothée fut parvenu près de l'abbé saxon, après l'avoir salué avec respect, il lui expliqua :

— Le bruit de ta prochaine venue, seigneur, ainsi que des indications sur les investigations que tu diriges, se sont répandus vers le milieu de cet après-midi dans une cité où je venais d'ailleurs de débarquer moi-même avec Nogret, et qui s'apprêtait à t'accueillir avec grand honneur. Cependant un événement tragique...

— Venons au fait, coupa le Saxon avec un regard ironique, car je te connais : tu tiens à ménager tes effets !

— Je l'avoue, mon père : c'est mon péché mignon.

Avec un visage subitement grave il poursuivit :

— Nous étions arrivés depuis une heure quand nous avons vu des gens, hommes et femmes, qui couraient en direction du port, en s'interpellant et en poussant de grands cris. Quittant la taverne où nous nous désaltérions, nous avons suivi cette foule qui a gagné le bassin où sont amarrés les bateaux de pêche. A l'écart du quai, en un endroit où les marins vont se soulager toutes mes excuses pour ce détail nauséabond –, gisaient, dans les excréments et leur sang, deux hommes à demi dévêtus qui avaient été égorgés, sans doute au moment où... vous me comprenez...

Doremus eut un haut-le-cœur.

— Peut-on imaginer rien de plus exécrationnel, de plus monstrueux ! ponctua-t-il. Des meurtres aussi barbares !

— Et de qui s'agit-il ? demanda Erwin.

— De deux pêcheurs, nommés Lumet et Pinguet, deux frères,

répondit le Grec.

Le Saxon, pensif, répéta à voix basse :

— Des meurtres barbares, en effet...

— Vraiment, seigneur, je n'ai jamais rien vu d'aussi repoussant ! J'ai ordonné au capitaine du port de faire retirer par des esclaves ces malheureux des déjections où ils gisaient, de les faire laver soigneusement et de les faire transporter ensuite dans un abri situé près du bassin et où ils pourront être examinés.

Erwin approuva d'un signe de la tête.

— Cependant je n'ai pas attendu que ces tâches aient été exécutées, car, ayant eu vent de ta prochaine arrivée, ainsi que je te l'ai déjà indiqué, j'ai estimé préférable de venir aussitôt à ta rencontre, en laissant Nogret sur place pour veiller à l'application de mes ordres.

— Tu n'as donc procédé à aucun interrogatoire.

— Sauf pour m'informer des noms et des occupations des victimes.

— Bien entendu ! Maintenant, étant donné que nous ne pouvons poursuivre notre enquête à cette heure tardive, il nous faut songer à assurer notre logement et notre subsistance, les nôtres et ceux de notre escorte, à faire panser chevaux et mulets, à leur fournir du fourrage !

Doremus et Timothée furent chargés de mettre en œuvre le droit de réquisition, qui permettait aux représentants du souverain d'obtenir, sans bourse délier, de telles prestations.

— Inutile de prendre des gants ! lança le missus à ses assistants. Je ne suis pas ici pour politesses et apaisements, mais pour manifester mon extrême courroux devant la série de forfaits qui bouleverse ce pays et faire connaître avec quelle vigueur je vais continuer de traquer les coupables !

Erwin, Doremus, le Grec et Nogret prirent logement dans l'hôtel même d'Aymeric, leurs gardes et serviteurs dans des annexes. Agnès, elle, fut hébergée par Sabine, ravie d'accueillir la noble Aquitaine.

Le marchand, que ces meurtres avaient plongé dans de vives alarmes, aurait de toute évidence désiré, malgré l'heure tardive, avoir un entretien avec son hôte sur ce sujet angoissant. L'abbé saxon, auquel était servi, à sa demande, un souper frugal, opposa une froideur distante aux sollicitations d'Aymeric.

— Qui trop se hâte souvent trébuche en chemin, lâcha-t-il au moment où, ayant terminé son repas, il prenait congé du négociant pour gagner sa chambre.

Là, après avoir longuement prié pour implorer le Tout-Puissant de lui apporter ses lumières et son assistance, il s'allongea sur sa couche et, comme à son habitude, il s'endormit aussitôt.

Le lendemain, après le déjeuner qu'il prit à l'aube, Erwin fit convoquer pour un tête-à-tête Aymeric qui attendait cet instant avec impatience. Dès que celui-ci fut en présence de l'envoyé de

l'empereur, il se lança dans une condamnation véhémement de « ces meurtres, plus effroyables les uns que les autres, dont celui de sa malheureuse épouse qu'il ne cessait de pleurer, meurtres qui plongeaient dans les pires craintes les hommes comme les femmes, les riches comme les pauvres, les puissants comme les humbles par toute la contrée ».

Interrompant d'un ton sec cette éloquence vengeresse, le missus dominicus souligna :

— Pour que cesse au plus tôt un désordre aussi scandaleux qui porte atteinte grave à la paix et à la prospérité dans cette province, et aussi en souvenir de l'infortunée Léoda, tu auras à cœur sans nul doute de porter à ma connaissance tout ce qui te semblera susceptible de contribuer à l'enquête qu'avec le comte Childebrand je conduis.

Il se caressa lentement le menton en fixant son vis-à-vis.

— Ces pêcheurs – comment s'appelaient-ils déjà ?

— Lumet et Pinguet, seigneur !

— Ces pêcheurs donc qui ont été égorgés... les connaissais-tu ?

— Ni plus ni moins que d'autres. A l'occasion, ils apportaient à mes cuisines les belles pièces qu'ils prenaient, car ils savaient que je leur en faisais donner un bon prix.

— Disposaient-ils de plusieurs bateaux ?

— Comme la plupart des pêcheurs : une barcasse de faible tirant pour naviguer sur les étangs...

— Avec voile ?

— Je ne sais pas. Je l'imagine : toutes les embarcations, ou presque, en portent ici.

— Et d'autre part ?

— Puisqu'ils allaient souvent poser leurs filets au large et qu'il leur fallait affronter parfois du gros temps, ils utilisaient sur mer un bateau plus robuste.

— Leur pêche, la vendaient-ils uniquement à Leucate, ou bien la présentaient-ils aussi sur le marché de Narbonne ?

— Lorsqu'elle était abondante, ils faisaient, comme tous, le déplacement jusqu'à la cité où ils avaient une clientèle à laquelle ils réservaient, ainsi qu'à moi ici, la meilleure qualité.

— Sais-tu par quelle voie et comment ils acheminaient leurs prises jusqu'à Narbonne ?

— Vraiment, seigneur, je ne vois pas en quoi cela peut...

— Je vois, moi, et cela doit te suffire ! dit Erwin d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Eh bien, répondit Aymeric avec un air vexé, je suppose que le plus simple pour eux était de les transporter en bateau sur les étangs, donc de gagner celui de Campagnol jusqu'au débouché de l'Aude, puis de remonter ce fleuve jusqu'à la ville. Mais peut-être procédaient-ils

d'une autre manière en utilisant successivement voie d'eau et voie de terre. Comment le saurais-je ?

— A ta connaissance, profitaient-ils de leurs déplacements à Narbonne pour se livrer à d'autres occupations, lucratives à l'occasion ?

— Seigneur, plaça le négociant, je n'en ai pas la moindre idée ! Mais ce que je sais, comme toi, c'est que ces malheureux ont été tués de la façon la plus effroyable qui soit, que ces meurtres ne peuvent être que l'œuvre d'un fou, qu'il s'est attaqué, on se demande pourquoi, à de malheureux pêcheurs et pourra demain s'en prendre, avec la même férocité et sans l'ombre d'un motif, à n'importe qui dans ce pays !

— Car tu ne soupçonnes rien des raisons de ce dément, en particulier de celles qui ont désigné à ses coups sauvages et mortels les infortunés Lumet et Pinguet ? demanda le Saxon en jetant sur le négociant un regard perçant. Si tu avais à ce sujet le moindre soupçon, je te conseillerais de m'en faire part à l'instant. Car il y a un point au moins sur lequel je suis en plein accord avec toi : ce personnage diabolique qui vient d'égorger deux pêcheurs et avait peut-être déjà sur la conscience les noyades de jeunes femmes, dont ton épouse aimée, pourrait ne pas être au bout de ses sinistres exploits ! Comment savoir qui figure sur la liste de ses prochaines victimes ? Toi, par exemple...

— Mais pourquoi moi ? s'écria Aymeric en frissonnant. Qu'ai-je à voir avec...

Erwin l'interrompt d'un geste de la main.

— Toi seul, pour l'instant, connais la réponse à cette question. Et si elle te venait enfin à l'esprit, souviens-toi de l'avertissement que je viens de te donner, ajouta l'abbé saxon en se levant pour prendre congé de son hôte.

Lors de l'évaluation qui réunit autour de lui en fin de matinée ses assistants, au domicile de Sabine, Timothée fut invité par le missus dominicus à exposer les résultats des recherches qu'il avait entreprises avec l'aide de Nogret le long de la côte.

— Peu de choses en vérité, avoua-t-il. A Agde même, j'ai pu constater que Laure avait pu s'embarquer ou être embarquée de force, en toute discrétion, sur un bateau ayant mouillé dans la crique utilisée par Amalbert pour son commerce clandestin des esclaves. Sur notre trajet en mer, nous nous sommes arrêtés en tous les endroits du littoral où une embarcation transportant l'épouse de Harbald aurait pu faire escale, ou encore toucher terre quelques instants. Sans recueillir le moindre indice.

— Rien de suspect, par exemple aucun bateau que des riverains se

seraient étonnés d'apercevoir dans leurs parages ? insista le Saxon.

— Rien de tel. Mais il faut souligner que de nombreux navires font du cabotage le long de cette côte, sans parler des vaisseaux de haute mer qui, par grand vent, s'approchent de la terre pour se mettre à l'abri du cers.

Le Grec caressa son collier de barbe.

— Je dois dire, enchaîna-t-il, que cet échec ne m'étonne guère. Si des criminels ont transporté Laure par bateau, morte ou vivante, pour aller la jeter à l'eau près du grau de Narbonne, leur premier souci fut, bien entendu, de ne pas attirer l'attention sur leur passage !

— Peut-on écarter pourtant, nota Erwin, qu'elle ait été conduite depuis Agde jusqu'à Leucate, ou bien en tout autre port où elle pensait trouver du secours, par d'honnêtes navigateurs et qu'elle ne soit tombée qu'après ce transfèrement aux mains de ses meurtriers ?

— On ne peut certes l'écarter, intervint Agnès, cependant je ne le crois guère vraisemblable. A mon sens, Laure, selon ce qu'elle avait indiqué à Aurélia, comptait disposer d'un refuge sûr à Leucate. Elle n'a pu se confier, en fuyant Amalbert, qu'à une personne qu'elle connaissait, qu'elle n'avait, pensait-elle, aucune raison de craindre !

Erwin approuva avec gravité.

— Je suis aussi porté à le croire, dit-il. Mais alors, s'il en était bien ainsi...

Il demeura un long moment perdu dans ses pensées. Puis il en vint au forfait perpétré la veille.

— Hier soir, Sabine et moi, indiqua Agnès, nous avons parlé du meurtre de ces deux pêcheurs. Sur un point important, à n'en pas douter, quelqu'un ment de manière éhontée : Aymeric ou mon hôtesse ! Celle-ci s'est déclarée certaine qu'Aymeric avait souvent recours à des pratiques illicites et frauduleuses pour éviter en particulier de payer des redevances dues au comte et à l'archevêque, qu'il accaparait des récoltes pour accroître ses bénéfices en cas de pénurie, qu'il ne reculait devant aucune canaillerie lorsqu'il s'agissait de ses intérêts ! Pour cela il avait besoin de complices. Selon Sabine, il a pu compter sur les services des deux frères.

— Faut-il accorder foi à ces accusations ? s'interrogea Erwin. Si je me souviens bien de ce que nous a rapporté le frère Antoine après l'entretien qu'il a eu avec elle, Léoda et Sabine étaient liées d'amitié. Dans ces conditions...

— J'ai quelques raisons de les croire justifiées pourtant, intervint le Grec. Ainsi que tu le sais, seigneur, Aymeric a acheté des prisonniers sarrasins réduits en servitude pour les utiliser comme domestiques. Il les croit peut-être d'un dévouement sans faille. Mais quel esclave accepte sans rancœur son état ? J'ai pu échanger quelques mots avec l'un d'entre eux, en arabe si je puis dire étant donné l'étrange façon

dont les Sarrasins pratiquent cette langue. Il m'a parlé de Lumet et Pinguet comme de pêcheurs qu'il connaissait bien, car ils venaient souvent chez Aymeric pour le compte duquel ils assuraient, entre autres, des transports.

— As-tu pu, à cette occasion, glaner des renseignements sur l'emploi du temps d'Aymeric pendant la journée d'hier ?

— J'y venais, seigneur. Il est resté en son hôtel et ne s'est rendu sur le port qu'après avoir appris l'assassinat des deux pêcheurs.

— Il est donc allé sur le lieu des meurtres.

— Sans doute.

— Un lieu nauséabond qu'on ne saurait ni oublier, ni passer sous silence si l'on évoque ces crimes ! Lors de la conversation que j'ai eue avec lui, il ne m'en a pas touché mot cependant, fit remarquer le Saxon.

— En somme, il est avéré qu'il n'a pu participer *directement* à ces meurtres. Mais *indirectement*... ? Alors ? Des complices ? Des exécutants ? reprit Timothée.

— Et pour quels motifs ? plaça Doremus. Si ces pêcheurs lui rendaient des services, pourquoi les aurait-il fait supprimer ?

— Peut-être parce qu'ils essayaient de lui extorquer des deniers en le menaçant de le dénoncer.

— Sous peine d'encourir eux-mêmes les pires châtimens ? fit remarquer l'ancien rebelle. Le négociant, lui, en raison de sa position, ne risquerait guère que des amendes ; ces marins, en raison de la leur, pouvaient redouter bien pire !

— Reste, souligna Erwin, que la femme d'Aymeric est morte bien opportunément pour lui.

Il observa un bref silence.

— Voyez-vous, ce qui m'a frappé lors de notre entretien, c'est que cet homme a peur ! Oui, peur comme quelqu'un sur qui pèse une menace de mort ! Je ne crois pas m'être trompé : tout, en lui, ses paroles et surtout son attitude, traduisait une angoisse mortelle.

— Qui ou quoi le menace alors ? demanda Agnès.

Pour toute réponse, Erwin fit signe de poursuivre la délibération.

— Pour ma part, indiqua Doremus, j'ai mené une enquête sur le port et dans les ruelles qui y mènent. L'endroit où les deux frères ont été assassinés est, on le comprend, peu fréquenté et seulement, si je puis me permettre, en cas de nécessité. On ne fait guère attention à ceux qui s'y rendent. Outre le chemin qui y conduit depuis le quai aux pêcheurs, deux venelles aboutissent à ce dépotoir. J'ai interrogé ceux qui y habitent : des misérables qui ont affirmé ne rien avoir remarqué de suspect. Vérité ou mensonge ? La crainte scelle bien des lèvres, surtout chez les pauvres gens.

— Donc rien de ce côté-là. Du moins pour l'instant.

— Sinon la certitude que l'endroit avait été bien choisi, pour des crimes sordides et discrets ! Je me suis rendu ensuite dans la chambre où les cadavres des deux pêcheurs avaient été déposés pour être veillés par leurs proches. J'ai examiné leurs blessures : un seul coup a suffi, pour l'un comme pour l'autre, mais précis et mortel ! J'ai pensé tout de suite à la façon dont les Sarrasins égorgent les moutons à l'occasion de certaines de leurs fêtes. Mais cela ne prouve rien. D'autres assassins ont pu acquérir ce triste savoir-faire et procéder de la sorte afin d'égarer les soupçons et, ainsi...

Le Saxon, d'un geste, interrompit Doremus pour lui poser cette question inattendue :

— Dis-moi, as-tu en tête les dates auxquelles ces trois infortunées jeunes femmes ont été noyées près du grau de Narbonne ?

— Elles n'ont pas quitté mon esprit, répondit l'assistant. Le corps de Laetitia a été retrouvé le vingt-septième jour du mois de septembre ; elle a été tuée, selon toute vraisemblance, dans la nuit du 26 au 27. Laure, elle, a dû trouver la mort dans les heures précédant la troisième journée de novembre, peu de temps avant l'arrivée à Narbonne de la mission qu'avec le comte Childebrand tu conduis, seigneur. Quant à Léoda, tout semble indiquer qu'elle a été noyée soit le soir du onzième jour de novembre, soit dans la nuit ou la matinée du douzième.

— Que chacun de vous retienne ces dates ! Nous avons par trop, négligé jusqu'à présent les indications qu'elles peuvent fournir. Et quand je dis « nous », je ne m'exempte pas de ce reproche. Ah, autre chose : Doremus et Nogret, faites en sorte de disposer dès demain à l'aube d'une barge avec de solides rameurs afin de vous rendre sur l'île Sainte-Lucie ! Je voudrais que Faustin vous indique comment étaient les nœuds qui attachaient ensemble les poignets et les chevilles des suppliciées, je veux dire dans chaque cas ! Un pêcheur comme lui n'a pu manquer de les observer. En outre, il doit en savoir plus que ce qu'il nous a appris quant aux bateaux qu'il a observés sur cet étang, son principal lieu de pêche. Enfin il faudra pousser plus avant l'enquête sur les conditions dans lesquelles ces deux malheureux pêcheurs ont été assassinés.

Au début de l'après-midi, alors qu'Erwin s'apprêtait à regagner Narbonne en compagnie d'Agnès et de Timothée, il vit Doremus qui, tout excité, accourait vers lui.

— Veuillez excuser ma précipitation, seigneur, dit ce dernier, mais, tout à l'heure, après le dîner, tandis que je poursuivais des recherches sur le port, il m'a semblé apercevoir Harbald ! Je dis bien Harbald, l'époux de Laure !

— Pourquoi ne s'agirait-il pas du fils de Geroul ? Rien ne lui interdit de venir à Leucate, bien que je n'imaginais guère ce qui l'amènerait ici, sur nos traces.

— Il me faut préciser que l'homme que j'ai entraperçu était le portrait même de Harbald, mais paraissait pourtant différent de celui que j'ai rencontré chez son père : alors que ce dernier porte beau, avec de la prestance, s'habille avec recherche et étudie sa démarche, celui que je viens de voir, simplement mais bien vêtu cependant, est semblable à ces individus qui rôdent aux aguets, le nez au vent, en quête de quelque mauvais coup.

— Un déguisement ?

— Je n'incline pas à prêter à Harbald un tel art de la transformation. Mais, qui sait ? Celui que j'ai entrevu, en tout cas, après avoir jeté un regard dans ma direction, a disparu en enfilant la venelle la plus proche.

— Étrange, je te l'accorde...

Le missionnaire du souverain et son escorte étaient arrivés à proximité de Narbonne, quand ils virent venir à eux dans la nuit une petite troupe en tête de laquelle chevauchaient, reconnaissables à leur imposante stature, le comte Childebrand et Sauvat, suivis par le frère Antoine sur sa jument et par Dodon sur sa mule. Le Nibelung, qui avait terminé dans la soirée sa tournée d'inspection, avait décidé de se porter sans délai au-devant de son ami. C'était toujours pour les deux missi et leurs collaborateurs un moment heureux que celui où ils se retrouvaient même après une séparation de courte durée. Aussi la demi-lieue qui les séparait de la cité fut-elle parcourue dans la bonne humeur. Le Pansu avait veillé lui-même à la préparation d'un souper de bienvenue composé de perdrix rôties, de tourtes aux filets de loup, de polenta de châtaignes et de beignets de pommes au miel.

Après que Sauvat, à la demande du comte, eut mentionné les résultats plutôt satisfaisants des contrôles exercés par surprise en différentes garnisons, Erwin demanda à Timothée de relater les recherches menées jusqu'à Leucate et les événements tragiques survenus dans ce port. Childebrand, cette fois-ci, ne ponctua pas le récit du Grec de jurons inventifs. C'était le signe d'une formidable colère rentrée.

— Outrageant... nauséabond... sordide... infamant... intolérable... un tel défi ! articula-t-il d'une voix redoutablement calme.

Il se tourna vers son ami.

— Comment est-ce Dieu possible, hein, comment ?

Le Saxon se garda de répondre immédiatement, sachant qu'il suffirait de quelques mots pour provoquer une explosion de fureur tonitruante. Il attendit que Childebrand ait passé sa rage sur la volaille qu'il dépeçait.

— Un défi ? Peut-être, admit-il alors. Car, quoi qu'on ait pu nous dire à Leucate sur la raison de ces meurtres, rivalité de pêcheurs,

querelles d'intérêt, jalousie, que sais-je encore, je suis persuadé que Lumet et Pinguet ont été tués, alors que nous approchions, dans la crainte que nous puissions obtenir d'eux des renseignements essentiels. On ne peut donc exclure que les meurtriers ou leur commanditaire aient improvisé cette exécution.

— En somme, grommela le Nibelung, ces deux canailles qui auraient pu nous faire des révélations d'un grand intérêt en ont été empêchées par les pires des criminels ! N'est-on pas en droit de penser qu'ils continuent à nous narguer et, malgré nous, à mener le jeu ?

— L'initiative qu'ils ont dû prendre en hâte ne me paraît pas en fournir vraiment la preuve. Cependant...

Sans terminer sa phrase, Erwin, afin d'écarter la délibération de ces récifs dangereux, se tourna alors vers le frère Antoine pour l'inviter à rapporter ce qu'il avait appris « en furetant en ville ».

— Un furet de la plus volumineuse espèce ! glissa le Goupil.

— Le meurtre de ces deux pêcheurs, connu très rapidement à Narbonne, indiqua le moine sans relever la moquerie du Grec, y a ravivé les pires craintes, en alimentant de plus belle les rumeurs les plus extravagantes. Je les ai recueillies sans difficulté, soit dans les tavernes où les « crimes diaboliques » fournissaient le principal sujet de conversation, soit même sur les places et dans les rues où des groupes se formaient pour en discuter.

— Instructif ? demanda le comte.

— Je dirai plus imagitatif qu'édifiant. Les uns y voient la conséquence d'une conspiration ourdie par des « bandits de l'ombre », sans autre précision évidemment, lesquels se proposeraient de mettre la main progressivement sur les activités, le négoce et les richesses de la ville. D'autres accusent une secte qui ressusciterait des rites antiques et aquatiques en honorant Neptune et les divinités des ondes par la pratique de sacrifices humains, à preuve les noyades et l'égoisement de deux hommes de la mer ! D'autres encore prétendent que les assassinats sont l'œuvre d'un fou qui s'en prendrait à toutes les femmes dont le nom commence par la lettre l ! Les Sarrasins ne sont pas épargnés : nombreux sont ceux qui leur imputent ces forfaits et se rappellent tout à coup que la mère d'Amalbert est de sang arabe. Les Juifs non plus n'échappent pas à cette vague de suspicions ; certains en profitent pour tenter de porter atteinte à leur influence. Bien entendu, il est abondamment question de rivalités inexpiables qui opposeraient entre elles les familles les plus huppées.

Le Pansu, pour reprendre haleine, s'accorda une lampée de vin.

— Dans ce fatras d'accusations, de rumeurs, de calomnies, reprit-il, rien de consistant ! Ces divagations traduisent surtout une peur croissante et, dans les esprits, une confusion des plus contagieuses ! Pourtant, en prêtant l'oreille aux propos des uns et des autres, une

constatation de quelque intérêt a attiré mon attention.

— As-tu l'intention de ménager toi aussi tes effets ? lança Childebrand au frère Antoine.

— Nullement ! J'en laisse volontiers l'exclusivité à Timothée.

— Eh bien ?

— Comme ailleurs, les clans de « ceux qui comptent », en cette cité, n'entretiennent pas seulement des relations de labeur, d'approvisionnement, d'échanges et de négoce. Certes l'archevêque Nebridius et son clergé, le comte Sturmion et ses auxiliaires s'efforcent de maintenir l'ordre et les conditions de la prospérité, tout en utilisant les biens de leurs domaines pour leur usage et en faire commerce, et tout en prélevant les droits qui leur sont dus...

— ... et dont une partie devrait revenir au trésor royal, ce que nous serions bien avisés de vérifier, nota au passage l'abbé saxon.

— Mais le comte comme l'évêque ne pourraient gérer la ville et le pays sans l'appui, l'aide même de ceux qui occupent une position éminente, disposent d'une clientèle et de serviteurs nombreux, d'une grande influence donc et, naturellement, d'une fortune imposante. Les familles qui ont été frappées par les meurtres de ces trois jeunes femmes font partie, à des titres divers, de cette élite urbaine.

Après une nouvelle gorgée de vin, le frère Antoine poursuivit :

— Quant à ceux qui nous intéressent directement, le banquier Catulle le Borgne et le propriétaire terrien Octavien le Rapace, selon les renseignements que j'ai recueillis, jouissent l'un et l'autre d'une autorité incontestée et figurent parmi les conseillers les plus écoutés du comte Sturmion et de l'archevêque. Vient ensuite Geroul le drapier, d'une lignée très honorable mais à la richesse moins bien assise. Foucaud, dont la fortune est récente et dont les procédés sont suspects, paraît en position d'attente sur la liste des « très honorables ». Aymeric enfin est tenu à distance par cette élite financière et marchande, sans en être totalement écarté cependant.

« Ce qui m'a semblé le plus significatif, souligna le moine, c'est que tous ces notables sont en relation les uns avec les autres, relations d'affaires, d'amitié, ou les deux. Geroul, quand il a besoin d'un prêt ou d'effectuer une opération de change, s'adresse naturellement à Catulle. Pour ses transports, comme Octavien et comme Aymeric, il a fréquemment recours à Foucaud. Il est arrivé que Catulle soit sollicité par les uns ou par les autres pour des opérations auxquelles il participe en imposant des garanties plus ou moins contraignantes selon les réputations de solvabilité. Les rapports étroits qui relient ceux que nous connaissons ne leur sont pas particuliers. Les quelques centaines de familles qui comptent en Narbonnaise en entretiennent de semblables.

Le Pansu marqua une courte pause.

— Voilà ! Ce n'est sans doute que la confirmation de ce qui se produit en toute cité de quelque importance, mais ici peut-être plus qu'ailleurs, en raison de l'intensité du négoce et du montant élevé des transactions financières.

Avant que la réunion ne se termine, Erwin ne manqua pas de demander au frère Antoine si, au cours de ses déplacements, il avait aperçu Harbald.

— Je ne me suis pas rendu chez le drapier Geroul où rien ne m'appelait, répondit le moine. Ni sur le port ni ailleurs je ne l'ai rencontré. Cela ne signifie pas qu'il ait quitté la ville.

— Évidemment !

A la fin des délibérations, comme Agnès, qui accusait la fatigue d'une enquête tragiquement mouvementée et menée au pas de charge par un missus dominicus ayant recouvré un allant infatigable, se dirigeait vers les appartements qu'elle occupait avec sa domesticité, le Saxon s'approcha de la jeune femme pour lui adresser des paroles de réconfort empreintes d'une sollicitude affectueuse.

— Il me tarde, lui confia-t-elle alors, de retrouver mon petit Amric et de le serrer contre moi.

— Je comprends ton impatience et ton souci, mais apaise tes craintes car nous l'avons confié à Lithaire, la meilleure garde qui soit sur cette terre sous le regard de Dieu !

— Il est vrai : j'ai appris à lui faire confiance. Malgré tout mon fils me manque, beaucoup, et ce soir particulièrement !

— Je le vois bien, répondit Erwin avec une ombre de tristesse dans le regard.

Doremus, le lendemain, se rendit en compagnie de Nogret, dès les premières heures de la matinée, à la chapelle où avaient été transférés les corps des deux pêcheurs assassinés et où devait se dérouler la cérémonie funèbre. Il salua les membres de leur famille qui continuaient à les veiller et s'efforça de vérifier que les victimes n'avaient pas reçu d'autres blessures que les entailles qui les avaient égorgées, car il voulait établir avec certitude les causes de leur mort. Il constata que ni l'un ni l'autre, autant qu'il pût en juger, ne portaient la marque d'autres atteintes.

L'ancien rebelle et son aide gagnèrent ensuite les deux venelles qui débouchaient sur le cloaque où s'étaient déroulés les meurtres, dans l'espoir d'y récolter malgré tout un témoignage. Ils aperçurent alors, dans la ruelle des Mal-Aimés, une vieille femme vêtue d'oripeaux et qui, une cruche à la main, sans bouger, les regarda venir en clignant des yeux. Alors que Nogret s'approchait d'elle, elle leur lança :

— Je sais qui vous êtes, mes mignons !

Elle esquissa une sorte de révérence.

— Ouais, deux petits maîtres qui servent de grands seigneurs et qui pourtant, comme qui dirait, sont dans la merde parce qu'on en a retiré deux pauvres diables sanglants, et si puants que même le démon a dû leur refuser l'entrée de son enfer !

Elle émit un rire qui se termina en quinte de toux.

— Mais moi, la Chouette, j'étais par là et j'ai tout vu, même que, si vous voulez savoir...

Elle frotta le pouce de sa main droite contre son index et son majeur.

— ... je vous en dirai un peu plus.

— Ce vieux hibou sait-il vraiment quelque chose ou nous mène-t-elle en bateau ? demanda l'assistant des missi à Nogret.

— Je crois qu'on ne risque rien à lui promettre une petite pièce, estima celui-ci.

Le « marquis des clairières » fit briller une obole aux yeux de la mégère, qui tenta de la saisir, mais ne fut pas assez rapide pour empêcher Doremus de l'escamoter.

— Un instant ! fit traduire ce dernier. Je n'achète pas chat en sac ! Parle d'abord et, sur ma foi, si tu nous racontes autre chose que des balivernes, tu auras de quoi te payer au moins deux demi-setiers d'un certain breuvage, tu vois lequel.

— La pièce tout de suite, exigea-t-elle.

— A ne pas te revoir, répondit l'assistant des missi, en tournant les talons.

— Un instant, seigneur ! s'exclama-t-elle, surprise et dépitée. Pas si vite ! On peut parler, non ? Bon, je vais commencer et, si ça vous intéresse, tu me donnes la pièce et je continue. Parole de vieille chouette !

— Va donc ! dit Doremus en se retournant vers elle.

— Voilà, lâcha-t-elle. Au crépuscule, j'ai vu deux drôles de corps par ici, la tête enveloppée qu'on ne leur voyait ni le nez, ni la bouche, ni le front, ni les cheveux ; seulement sans doute une fente pour les yeux, je pense, car, à la nuit tombante... Il y en avait un, par là, qui guettait, en regardant vers le port, et l'autre qui était ici, dans le recoin de cette venelle, à attendre sans bouger. C'était tout comme je vous dis !

Doremus lui lança l'obole qu'elle attrapa au vol.

— Donc, je continue parce que moi j'ai qu'une parole. Alors, d'un coup, celui qui guettait vers le port est venu par ici et a fait des signes à l'autre. Les deux frères, comme ils le faisaient souvent, à la tombée de la nuit avant de rentrer chez eux, se sont amenés vers le cloaque et, là, ils ont commencé...

— Ça va, poursuis !

— Comme tu veux. Donc, ils s'étaient accroupis...

— On t'a dit d'abrégér ! cria Nogret.

— Bon ! C'est à ce moment que les crapules masquées leur ont sauté dessus. Ils ont fait ça en moins de deux. J'ai vu les frères allongés, et il m'a semblé qu'ils pissaient le sang par la tête ! Mais, comme il faisait nuit, une nuit sans lune... Les canailles avaient disparu, comme par miracle. Et moi aussi j'ai fichu le camp, car s'ils m'avaient vue, à mon tour, pouic !

Elle fit le signe d'avoir la gorge tranchée.

— Peux-tu dire de quel côté ils sont partis ? Du côté du port ?

— De l'autre côté, je crois. Mais ça ne veut rien dire parce que, en remontant cette venelle, on peut ensuite rejoindre les quais.

— Qui pouvaient être ces assassins ? En as-tu une idée ? demanda Nogret.

— Aucune, seigneurs, je le jure sur ma part de paradis. Seulement des malfaisants qui savaient, hélas ! manier joliment bien le coutelas !

Avant que les deux enquêteurs ne la quittent, la vieille femme quémanda une autre obole.

— Quoi ? Tu as été payée, et suffisamment ! répondit Nogret. D'ailleurs nous avons comme règle de ne pas encourager l'intempérance ! Alors, bonsoir !

La Chouette s'éloigna en marmonnant des injures et les malédictions.

En arrivant près du bassin réservé aux navires de haute mer, Doremus et son truchement aperçurent un bâtiment qui s'éloignait du quai, en emportant dans ses flancs rebondis et jusque sur son pont des prisonniers réduits en servitude à destination, sans doute, de quelque émirat. En contemplant ce vaisseau qui, voiles larguées, était mû vers le large par un cers généreux, l'assistant des missi se tourna vers son aide.

— Si tu veux mon opinion, lui confia-t-il, les assassins n'ont peut-être pas attendu que nos recherches nous mènent jusqu'à eux. Ils ont eu largement le temps de s'enfuir et pourquoi pas sur un bateau tel que celui-ci.

Avisant un badaud qui, comme eux, observait le départ majestueux de ce voilier, Doremus lui fit demander s'il en connaissait l'armateur.

— Bien sûr ! Il appartient à Foucaud, en association avec trois ou quatre changeurs ou négociants, mais pour l'essentiel à lui.

— Certain ?

— Comme je te vois ! De façon régulière, à peu près à la même date chaque mois, un courrier de son armement part d'ici, en général pour la Berbérie et, le plus souvent, avec un chargement d'esclaves. Quand il n'y a pas assez de prisonniers, ils complètent avec des draps et du bois.

Après avoir remercié celui qui l'avait renseigné, Doremus demeura

un instant pensif.

— Peut-être, lâcha-t-il, aurions-nous dû venir d'abord sur ce quai et monter à bord de ce vaisseau pour en inspecter la cargaison humaine avant son départ.

— Il se peut, dit Nogret. Pourtant cette vieille pie nous a raconté des choses bien intéressantes.

— Si elles sont exactes.

— Le vin, même absorbé en quantité, ne provoque pas des visions aussi précises.

Laissant ensuite son aide dîner seul dans une taverne, l'assistant des missi se rendit chez Aymeric pour prendre congé de son hôte et aussi pour se renseigner sur la surprenante présence à Leucate de Harbald ou de son sosie.

Le négociant avait fait préparer, pour cette rencontre dont il avait été prévenu, un festin composé uniquement de produits de la mer, huîtres, moules et oursins, suivis d'une soupe de poissons de roche, puis de filets de dorade en sauce aux aromates et au miel, accompagnés de beignets de crevettes et de cigales de mer. Ces délices n'empêchèrent pas Doremus d'attaquer dès les coquillages le sujet qui lui tenait à cœur.

— J'ai été fort étonné, je l'avoue, dit-il en étalant le corail d'un oursin sur du pain grillé, d'apercevoir au détour d'une rue, près du port, un homme qui ressemblait à mon cousin Harbald, mais alors à s'y méprendre ! Toutefois, tandis que ce dernier soigne sa personne avec un aspect et une mise qui ne laissent rien ignorer de la position qu'occupe sa famille en Narbonnaise, celui que j'ai entrevu était habillé comme un portefaix ; il avait cette allure, cette démarche sur le qui-vive, ce regard fureteur qui caractérisent les chenapans. Malgré tout, une telle ressemblance... je n'en croyais pas mes yeux.

Le négociant prit l'air embarrassé de celui à qui on arrache un secret qu'il aurait aimé taire. Puis il parut se résigner :

— C'est une bien fâcheuse histoire, et très douloureuse pour mon ami Geroul et sa famille, à laquelle, je le sais, tu es apparenté.

— Fâcheuse ? Douloureuse ?

— Emmeran, tel est le nom de cet homme, est revenu par ici à la fin de l'été, après avoir été absent de la Narbonnaise pendant de longs mois. Pour sa famille, pour ses amis, s'il lui en reste, et pour moi-même, j'aurais préféré qu'il reste au diable. Et au vu de ce qui s'est produit dans ce pays depuis quelque temps...

Aymeric hocha la tête comme en proie à de très sombres pensées.

— Tu ne m'as toujours pas dit de qui il s'agissait, enchaîna Doremus, posant ainsi complaisamment la question que son interlocuteur attendait.

— Emmeran est le frère jumeau de Harbald ! Je dis bien : son frère

jumeau !

Le négociant s'arrêta un instant, comme s'il rameutait ses souvenirs.

— Emmeran, expliqua-t-il, a donc vécu, depuis sa naissance, à Narbonne, avec son jumeau, quand, vers l'âge de treize ans, il fut atteint d'une maladie de poitrine avec des toux persistantes et de la fièvre. Puis il se mit à cracher du sang. Ses parents, pour l'éloigner de ce pays et de ses marécages, et aussi pour éviter qu'il ne contamine d'autres membres de sa famille, estimèrent qu'un séjour dans un lieu plus sain lui permettrait peut-être de recouvrer la santé. Bien avant cela, Geroul avait fait la connaissance de Leuthard.

— A quelle occasion ?

— Leuthard, d'origine franque, était en garnison à Narbonne où, j'ignore pourquoi et comment, il s'est lié d'amitié avec Geroul. C'est là qu'il a contracté avec une Sarrasine ce mariage qui a provoqué un scandale. A tel point que sa femme et lui ont dû quitter la ville et sont allés s'installer comme maraîchers sur la vallée de l'Orb. Geroul, quand Emmeran est tombé malade, a pensé qu'il pourrait demander à son ami d'accueillir son fils sur son domaine. Ce qui advint. Leuthard avait lui-même un fils.

— Amalbert, n'est-ce pas ?

— En effet. Les deux jeunes gens, Emmeran et Amalbert, ont été élevés ensemble. Mais, au lieu que cette rencontre conduise l'un et l'autre sur le droit chemin, elle les a rapprochés dans la malfaisance et le vice. Emmeran avait pris l'habitude de telles turpitudes qu'après des années passées à Lunas à accumuler les petits méfaits il a refusé de rejoindre sa famille à Narbonne. Comme on voulait l'y contraindre, il s'est enfui. Par la suite, tandis qu'Amalbert parvenait à acquérir une fortune de la manière que tu sais, Emmeran, lui, a mené une vie vagabonde dont on ne connaît pas grand-chose, sinon qu'à en voir le résultat, elle ne lui a pas réussi. Voici quelques semaines, il a fait sa réapparition par ici, tantôt à Leucate, tantôt à Agde, mais jamais à Narbonne ! De quoi a-t-il vécu ? Je l'ignore. Telle est l'histoire, jusqu'à présent, du frère jumeau de Harbald.

— Histoire qui révèle donc ce qui avait conduit Laure à se réfugier chez Amalbert : c'est le plus naturellement du monde qu'elle avait fait sa connaissance, en raison des relations qu'avaient entretenues la famille de Geroul et celle de Leuthard. Elle devait être au courant de la réussite contestable de cet aventurier qu'on m'a décrit comme un homme bien découplé, avenant, viril. Rien d'étonnant donc qu'elle ait pu choisir de lui demander ce que Harbald, paraît-il, ne lui offrait pas, rien d'étonnant non plus qu'Amalbert, ayant eu l'occasion d'apprécier sa beauté et son esprit, flatté par sa filiation, l'ait accueillie avec satisfaction et orgueil comme compagne !

L'ancien rebelle fixa son interlocuteur.

— Mais voilà, ajouta-t-il, Laure a été mise à mort de la façon que nous savons. Et, alors, ce que tu viens de me révéler...

Le repas terminé, il avait déjà pris congé de son hôte, quand, sur le point de quitter la salle où avait été servi ce festin, il se tourna vers Aymeric pour lui lancer :

— Au fait, personne ne manque parmi tes domestiques ou tes esclaves ?

Le négociant, déconcerté, dut se reprendre avant de pouvoir articuler :

— Personne, je pense ! Certes, je suis loin de connaître tous ceux qui sont à mon service ou en ma possession, étant donné leur nombre. Mais, parmi ceux que je connais en tout cas, aucun ! D'ailleurs, si un esclave s'était enfui, mon majordome m'en aurait averti aussitôt et la chasse serait déjà lancée. Mais pourquoi cette question ?

— N'est-il pas de mon devoir de ne rien négliger ? riposta d'un ton sec l'assistant des missi dominici.

Au début de l'après-midi, Doremus et Nogret quittèrent Leucate pour Peyriac qu'ils atteignirent après trois heures de chevauchée. Laissant leurs montures à la garde de l'aubergiste qui avait accueilli la mission d'enquête à l'aller, ils louèrent aussitôt un bateau à quatre rameurs qui leur permit d'arriver au débarcadère de Faustin, sur l'île Sainte-Lucie, avant le crépuscule. Le pêcheur et son fils y achevaient de ravauder leurs filets. Faustin, surpris, se précipita à leur rencontre et comprit immédiatement, à l'attitude de ses visiteurs, que l'entrevue ne serait pas une partie de plaisir.

Après avoir conseillé aux rameurs de profiter, pendant cette escale, de l'en-cas qui avait été préparé à leur intention, Doremus, suivi par son aide, parcourut d'un pas rapide et sans desserrer les dents la faible distance qui séparait la jetée de la maison. Là il refusa le vin aigret et les beignets grasseyeux que la maîtresse de maison s'était hâtée de présenter.

— Ne perdons pas notre temps ! lança-t-il. J'ai l'intention de regagner Peyriac cette nuit.

Il jeta sur le pêcheur un regard aigu.

— Dis-moi, toi, tu m'as menti, lui lança-t-il. Menti effrontément !

— Moi, seigneur ? avança Faustin d'une voix tremblante.

— Ah, je ne te conseille pas de jouer au plus fin avec moi, surtout pas ! Tu as menti en prétendant que tu n'avais rien remarqué la nuit où la première victime, Laetitia donc, a été noyée.

Comme son vis-à-vis esquissait un geste de protestation, Doremus se leva et lui asséna :

— Cette nuit-là, tu as bel et bien aperçu le falot d'un bateau. Non, par Dieu, assez de mensonges ! Je le sais et je sais aussi à qui appartenait cette barcasse !

— Je le jure, je ne l'ai pas reconnue, s'empressa-t-il de répondre.

S'apercevant de sa bévue, il se mordit les lèvres.

— C'est-à-dire... balbutia-t-il.

— C'est-à-dire, tonna le représentant des plus hautes autorités traduit par Nogret avec la même violence, que tu es non seulement un menteur, mais de plus un imbécile ! Alors, écoute-moi bien : si, à présent, tu ne me dis pas la vérité, toute la vérité, je t'assure qu'il t'en cuira !

— Mais parle donc, espèce de courge ! lui jeta sa femme. Tu as déjà dit et fait assez de bêtises comme ça !

Faustin baissa la tête, puis, la relevant, il reconnut :

— C'est vrai, j'ai bien aperçu au loin, depuis la jetée, le fanal d'une embarcation cette nuit-là. Mais, sur ma vie, je ne sais pas de qui elle était. Je n'avais aucune raison d'aller y voir de près. C'est souvent que des bateaux, dans la nuit, se dirigent vers le grau...

— Car celui-ci allait vers le grau ?

— Il m'a semblé.

— Quand cela ?

— Vers le milieu de la nuit.

Doremus jeta sur son interlocuteur un regard apaisé.

— Dis-moi, pourquoi avoir dissimulé cette vérité ? De quoi donc avais-tu peur ?

Sa femme répondit à sa place.

— De quoi il a peur ? reprit-elle. Mais de tout ! Tu ne vois pas ? A la moindre menace, plus personne ! Un merle le ferait fuir à l'autre bout de la terre. Il n'y a que les poissons, les poulpes ou les langoustes pour ne pas l'effrayer ! Et encore...

— Tous ces crimes... bredouilla le pêcheur.

— Il est vrai qu'en présence de telles horreurs... Maintenant, m'as-tu tout dit ? insista Doremus.

— Je le jure ! répondit le pêcheur comme épuisé.

— Et pourtant je vais te demander encore un effort. Les noyées, c'est toi qui les as sorties des eaux, n'est-ce pas ? Elles avaient, toutes, les poignets et les chevilles attachés de la même manière, par-derrière.

— De la même manière, seigneur.

— Tout à fait de la même manière, ou à peu près ? Un pêcheur comme toi fait attention à ces détails-là.

— Je dirai : à peu près.

— C'est-à-dire ?

— Laetitia avait été ligotée, selon moi, par quelqu'un qui n'était pas un homme de la mer : beaucoup de corde, trop même, avec des nœuds pas nécessaires, quelqu'un qui en a rajouté ; Laure et Léoda ont été ligotées, elles, de manière plus habile.

— Léoda et Laure semblablement ? Par la même personne ?

— Pas sûr, mais possible.

— Un marin ?

— Quand même pas ! Les nœuds d'un vrai marin, ça se remarque tout de suite.

— Et ce n'était pas le cas ?

— Non ! Sauf si les assassins ont voulu faire croire qu'ils ne s'y connaissaient pas...

Faustin poussa un profond soupir.

— Est-ce vraiment tout maintenant ? murmura-t-il.

Doremus se leva, imité par Nogret, et jeta une obole sur la table.

— Oui, c'est tout. Pour l'instant. Tu seras sans doute appelé à confirmer ton témoignage devant le tribunal de mes seigneurs. Oh, ne crains rien : ce jour-là, les meurtriers, démasqués et confondus, seront bien près de recevoir le terrible châtiment de leurs horribles crimes !

Peu après minuit, Doremus et son truchement étaient de retour à Peyriac, reprenaient leurs montures et s'élançaient vers Narbonne.

CHAPITRE VII

Lorsque, à la mi-journée, Timothée fut arrivé à proximité du domaine de Nadjat, il envoya en reconnaissance un des quatre cavaliers qui composaient son escorte.

— Les esclaves et les domestiques sont au travail à biner et à sarcler la terre, indiqua celui-ci, sa mission accomplie. Mais j'ai aperçu, devant la demeure des maîtres, quatre hommes qui n'avaient rien de maraîchers. L'un d'eux, de haute taille, m'a paru, même vu de loin, singulièrement solide !

— Par où es-tu passé ? As-tu pu parvenir près de la maison ? demanda le Goupil.

— Un chemin creux permet d'atteindre une sorte de clairière qui la surplombe.

— Fort bien ! Alors, mes enfants, comme nous savons si bien le faire, par surprise et comme des loups-cerviers, allons-y !

Le Grec et deux de ses gardes, glaive brandi, dévalèrent la pente et furent sur le petit groupe de ceux qui conversaient avant que ceux-ci aient pu se rendre compte de ce qui leur arrivait. Comme ils esquissaient le geste de porter la main au coutelas que chacun portait à la ceinture, Timothée qui, comme ceux qui l'escortaient, avait sauté de cheval, glaive en main, leur lança :

— Pas un geste, mes agneaux, ou nous vous hachons menu ! Deux autres de mes gardes – tenez, regardez ! là, et puis là – sont tout disposés à exercer leurs talents sur vous ! Ils ne ratent jamais leur cible ! J'ajoute que je ne vous veux aucun mal.

S'adressant à leur chef, il ajouta :

— Tu es bien Amalbert, fils de Leuthard, n'est-ce pas ?

A cet instant, Nadjat apparut sur le pas de la porte.

— Toi, le Grec de Bithynie, à nouveau ici ? s'écria-t-elle en langue franque. Que viens-tu faire sur nos terres ?

— Poursuivre la mission que m'ont confiée les envoyés de l'empereur, répondit-il en arabe. Et, pour cela, j'ai besoin de tirer au clair, avec ton fils et toi-même, certaines affaires qui les intriquent.

— Je sais ce que je leur dois, souigna-t-elle, en arabe aussi. Accepte mon hospitalité !

— De grand cœur, dit-il en portant sa main droite à son front, sur ses lèvres et sur sa poitrine.

— Je n'ai rien à te dire, moi, lança à cet instant le fils de Nadjat.

Le Goupil, sans rien rétorquer dans l'immédiat, fit signe aux deux archers qui étaient en embuscade de venir à ses côtés. Chacun d'eux, après avoir replacé dans son carquois la flèche qui avait été déjà

encochée et après avoir replacé son arc à l'épaule, tira son glaive, et ils s'approchèrent. Le Grec se tourna vers Amalbert :

— Je ne m'attendais pas à te trouver en ces lieux, assura-t-il. Mais la chance m'a souri et nous allons pouvoir évoquer certains événements qui, par malheur, te touchent de près. Je te conseille de ne pas te dérober. Sinon j'en conclurais que tu n'as pas la conscience tranquille !

— Mais je n'ai rien à me reprocher !

— Oh, que si ! Au moins des fraudes qui, rassure-toi, ne constituent pas la raison qui m'a amené ici. L'enquête que dirigent mes seigneurs et qui motive ma présence porte sur des forfaits bien plus graves et plus scandaleux.

La Sarrasine, d'un geste de la main, invita Timothée à pénétrer dans son logis et Amalbert l'y suivit de mauvaise grâce. Ils prirent place autour d'une table sur laquelle la maîtresse de maison fit disposer une collation. Puis elle s'adressa à son hôte :

— Maintenant, dit-elle, nous attendons tes questions, puisque tu es venu pour les poser.

— Comme je viens de te l'indiquer, dit Timothée, j'ai été surpris, Amalbert, de te voir de retour sur ce domaine et encore plus de t'y trouver en aussi piètre compagnie. Quoi ? Trois fidèles ? Ta troupe aurait-elle fondu à ce point ?

Le fils de Nadjet pour toute réponse haussa les épaules.

— Oh, ne prends pas cet air navré ! Depuis que le monde est monde, et en tous les lieux, la pièce, tragédie ou comédie, s'est jouée et se jouera. La fortune et le succès font accourir écornifleurs, flatteurs, serviteurs et profiteurs de tout poil ; le vent de l'adversité les disperse en un instant. Seuls demeurent les amis sincères et l'espèce en est rare. Mais je ne suis pas venu ici pour tirer des enseignements moraux, bien communs d'ailleurs, de ta déconfiture et de tes ennuis, même si je constate que tu n'es pas dans une excellente passe.

Ayant jeté un regard perçant sur Nadjet et sur son fils, le Goupil poursuivit :

— Doremus, assistant comme moi des missi dominici, a aperçu il y a deux jours à Leucate un homme qui ressemble trait pour trait à Harbald, et pour cause puisqu'il s'agit de son jumeau. Le négociant Aymeric, que vous connaissez sans nul doute, a révélé à mon ami des aspects passionnants de la vie de ce frère quasi clandestin. Atteint dans sa jeunesse d'une grave maladie de poitrine, il aurait donc passé plusieurs années sur ce domaine grâce à l'hospitalité de ton époux et de toi-même, Nadjet. Ainsi vous auriez, cet Emmeran et toi, Amalbert, vécu ensemble votre adolescence. Est-ce exact ?

— Et après ? marmonna le fils de Nadjet.

— Est-il exact aussi que, ayant commencé par des larcins, le frère

de Harbald a commis des méfaits de plus en plus graves ?

— Aymeric est une crapule qui voit de la crapulerie partout ! jeta la Sarrasine en arabe.

— Ce qui ne veut pas dire sans raison ! répliqua de même Timothée. Qui est Aymeric, je l'ignore encore, reprit-il en langue franque. Mais qui tu es, toi, Amalbert, je crois le savoir : un aventurier qui a acquis une vaste villa, amassé une fortune, peut-être dissipée à présent, et qui jouit d'une réputation sulfureuse pour avoir pratiqué, et poursuivre sans doute, des opérations et des négoce illicites et frauduleux, en particulier la traite clandestine des esclaves.

Amalbert se leva, rouge de colère.

— Je ne te permets pas, lança-t-il, de venir m'insulter chez moi ! Si je n'étais pas tenu par les devoirs de l'hospitalité, je rappellerais à la pointe de mon épée à un barbu grec de ton espèce quelles sont les règles de la politesse !

— Fils moustachu d'une Sarrasine, rassieds-toi et calme-toi ! Quant à me rappeler les règles du savoir-vivre, ce serait sans doute plus difficile que tu ne sembles le croire. Apprends que le barbu hellène que je suis a embroché plus d'un moustachu vantard. Mais cessons cette dispute ridicule et reprends place !

Le fils de Nadjet se rassit en bougonnant.

— Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi tu as pris la mouche, car ce que je sais à ton sujet, expliqua le Goupil, est de notoriété publique. Ta mère elle-même ne le démentira pas. Cependant, ce qui m'intéresse pour l'instant, ce n'est pas ton destin, c'est celui d'Emmeran ! Selon Aymeric, alors que tu avais réussi, toi, dans tes entreprises douteuses, le jumeau de Harbald, lui, a tout raté ! La malhonnêteté aurait fait de lui un gagne-petit de la friponnerie !

Nadjet approuva d'un lent hochement de la tête.

— On affirme chez nous, dit-elle, que la griffe du diable se pose sur certains êtres non pour leur apporter richesse et gloire, mais pour faire en sorte qu'ils échouent dans tout ce qu'ils entreprennent, ce qui ne les empêche pas d'être damnés !

— Ainsi d'Emmeran ?

— Je le pense.

— Ce qui me surprend, nota Timothée, c'est qu'il ait continué à mener cette vie errante et scélérate, qui ne lui rapportait guère, sans essayer de reprendre une existence plus normale. Il aurait pu, à cette fin, demander refuge et aide à sa famille ou encore à vous-mêmes chez qui il avait vécu de si longues années.

— Peut-être a-t-il essayé de rentrer chez lui et s'est-il heurté au refus de Geroul, de Harbald et de ses autres parents, qui avaient eu vent de ses méfaits et le savaient incapable d'y renoncer, avança Nadjet. Peut-être a-t-il pris à tel point l'habitude de ce vagabondage

aventureux qu'il ne peut plus s'en passer. Tu dois savoir aussi qu'il a très mal pris ce qu'il appelait son « exil », qu'il reprochait à son père, et à sa mère surtout, de ne pas s'être préoccupé de lui, et cela pendant des années.

— A juste titre ?

— Je le crains. Toujours est-il que sa rancune s'est transformée en haine au fil des ans. Dans ces conditions...

— Je comprends. Va donc pour Geroul et les siens ! Mais vous-mêmes ?

— Nous avons eu, Emmeran et moi, des disputes de plus en plus vives dans les derniers temps de son séjour ici, précisa Amalbert. C'est à moi que revenait toujours, en définitive, la tâche de réparer les dégâts qu'il avait faits, jusqu'au jour où ils ont été trop grave pour que je puisse y porter remède. Situation d'autan plus fâcheuse qu'ils risquaient de me compromettre !

— Tu ne tenais pas, en effet, que des enquêteurs du comte ou de l'évêque, alertés par les méfaits d'Emmeran, viennent mettre leur nez dans tes propres affaires... Donc, la situation devenant de plus en plus tendue entre vous deux, il a été mis à la porte.

— Non pas ! plaça avec vigueur la maîtresse de lieux. C'est lui qui est parti ! Ce qui est vrai, c'est qu je n'ai rien fait pour le retenir.

— Cela dit, enchaîna Timothée, on peut se demander jusqu'où l'a conduit une vie dans laquelle il n'a dû sa subsistance qu'à de rares coups de chance et surtout à des canailleries. Croyez-vous que, pour quelque bénéfice, il ait pu aller jusqu'à commettre un meurtre ou à en être le complice ?

— Je n'en sais rien, avoua Amalbert. Tel que je l'ai connu ici jadis, je serais tenté de répondre que non. Mais nous l'avons perdu de vue depuis longtemps et, lorsque, ces temps-ci, arrivant de Dieu sait où et ayant fait Dieu sait quoi, il est réapparu dans ce pays, il n'est pas venu nous rendre visite comme naguère il le faisait encore quelquefois. Alors te dire de quoi il est capable aujourd'hui...

— Le Seigneur des Cieux et le prince des enfers savent l'un et l'autre jusqu'à quel degré d'infamie, voire jusqu'à quels crimes, peuvent aller ceux qui sont à bout d'expédients. Et à ce propos...

Le Goupil caressa son collier de barbe en jetant sur son interlocuteur un regard perçant.

— ... il va bien falloir en venir à la mort stupéfiante et barbare de ta compagne, n'est-ce pas ! J'attends de toi que tu me rapportes sans rien omettre ce qui s'est passé en ce jour où elle a disparu pour être retrouvée, le lendemain, à des lieues d'Agde, noyée dans les eaux de l'étang de l'Ayrolle, près du grau de Narbonne, victime d'un supplice infâme, celui-là même qu'avant elle avait déjà subi Laetitia.

Amalbert prit sa tête entre ses deux mains, montrant un visage

tourmenté.

— Chaque détail de ces heures maudites est resté dans ma mémoire, dit-il d'une voix altérée.

Il soupira et se reprit.

— J'étais parti le matin avec une escorte sur la voie Domitienne pour prendre en charge des prisonniers destinés à la servitude. Quand nous sommes arrivés en vue du lieu de rendez-vous, j'ai constaté qu'ils avaient été parqués dans une enceinte autour de laquelle se dissimulaient des gardes du comte Sturmion. Ils nous attendaient pour nous abattre ou nous capturer.

— Car il va de soi que ce convoi d'esclaves était bel et bien illégal, plaça Timothée.

Sans répondre, le trafiquant poursuivit :

— J'ai compris que j'avais été dénoncé, trahi ! Il ne nous restait plus qu'à rebrousser chemin, ce que nous avons fait en silence, en abandonnant des esclaves que j'avais pourtant payés un bon prix. J'ai regagné Agde, fort en colère. Et quand, à la nuit tombée, je suis arrivé ma villa...

Il regarda au loin, comme s'il hésitait à raviver sa douleur.

— J'ai trouvé, reprit-il, mes domestiques aux cent coups : Laure avait disparu ! Elle avait quitté le domaine en fin de matinée pour une promenade, en emportant de quoi manger, laissant le petit Leuthard aux soins de Lucie, une servante qui nourrissait son enfant et parfois donnait aussi le sein à mon fils. Laure, plusieurs heures après son départ, n'était pas revenue ! Nos serviteurs, alarmés, ont commencé des recherches. On l'avait vue non loin de l'anse aux esclaves.

— Des bateaux y étaient-ils déjà au mouillage ?

— Ils ne devaient accoster que le lendemain pour embarquer ma cargaison. Les miens, donc, ont battu la campagne, les buissons et les bois alentour. En vain. Après mon arrivée, fou d'angoisse, j'ai fait reprendre les recherches dans la nuit. Quelle nuit ! Quelle abominable nuit ! J'ai été saisi des plus sombres des pressentiments : si elle m'avait quitté...

— Car il n'était pas exclu qu'elle le fasse ?

— ... jamais, au grand jamais, elle ne serait partie sans son enfant ! Si elle n'avait pas reparu, c'est qu'il lui était arrivé malheur ! Et le surlendemain... ah, Dieu ! Par un de mes serviteurs qui revenait de Narbonne, j'ai appris la sinistre vérité. Je suis resté comme assommé ! Laure, ma Laure, assassinée, et de cette monstrueuse façon...

— Elle n'était pas, hélas ! la première.

— Dès que j'ai pu me ressaisir, je me suis mis à la poursuite de la crapule qui avait commis ce forfait. Alors me sont parvenus aux oreilles des bruits selon lesquels j'étais accusé de ce crime, en raison des quelques différends et disputes qui nous avaient parfois opposés,

Laure et moi. Ces calomnies incitèrent le services du comte et ceux de l'archevêque à lancer des poursuites afin de se saisir de moi pour fraude, en attendant sans doute des accusations plus graves, car je les savais décidés, l'un et l'autre, à en finir avec moi ! J'étais donc certain que, si j'étais capturé, je serais condamné sans jugement au plus cruel des sorts. La mort dans l'âme, j'ai dû fuir avec les miens, en emmenant avec moi mon fils pour le confier à sa grand-mère puisque, désormais, il n'avait plus de mère. Te dire quel fut mon chagrin et quelle fut ma douleur, quelles furent les journées et les nuits que j'ai vécues, jusqu'à cet instant même, pensant sans cesse à cette tragédie...

— Je suppose que, si j'interroge ceux qui te sont restés fidèles, ils confirmeront en tout point ce que viens de me dire, avançait le Grec.

— C'est la vérité !

— Pas forcément.

— Comment peux-tu oser le mettre en doute ? s'écria Amalbert.

— Parce que c'est mon devoir ! Allons, du calme !

Le Goupil fixa son vis-à-vis.

— Et aussi, expliqua-t-il, parce qu'on peut concevoir un tout autre déroulement des événements. Du calme, voyons ! Je partirai du fait avéré que ton union avec Laure allait de mal en pis. Inutile de protester, j'ai recueilli à ce sujet des témoignages irrécusables. Laure, d'abord charmée, avait été peu à peu déçue par ton attitude et par le genre de vie que tu lui faisais mener. Tu t'étais attaché au fils qu'elle t'avait donné au point de la négliger. En outre, elle réprouvait tes entreprises frauduleuses et surtout le commerce des esclaves que tu pratiquais, selon elle, d'une façon particulièrement sordide et cruelle.

Le Grec se tourna vers Nadjet.

— Et elle n'était pas la seule à en juger ainsi, n'est-ce pas ? Toujours est-il qu'elle résolut de te quitter.

— Faux, archi-faux.

— Là encore, je n'avance rien sans preuves. N'a-t-elle pas fait entreprendre des démarches auprès de son père et de Geroul dans l'espoir de regagner Narbonne ? A l'évidence elle comptait emmener son fils. Dès lors, vos disputes se sont envenimées et multipliées. Votre amour s'est transformé en détestation, en haine ! Ce projet de fuite qu'elle envisageait depuis plusieurs mois, elle a décidé de le mettre en œuvre au plus tôt.

Amalbert se leva en s'écriant :

— C'est un tissu de mensonges insupportables. Je ne veux pas en entendre davantage !

Il se dirigea vers la porte.

— Si telles sont les accusations que certains peuvent formuler contre toi, tu ferais mieux de les écouter jusqu'au bout, intervint Nadjet.

— D'ailleurs, si tu quittes cette salle à cet instant, souligna l'assistant des missi, je serai dans l'obligation de te faire appréhender pour te conduire, sous bonne garde, jusqu'à l'hôtel de la mission impériale où me seigneurs procéderont à ton interrogatoire, avec certainement moins d'aménité que je ne l'ai fait jusqu'ici. A tout prendre, je crois qu'il vaut mieux que tu aie affaire à moi.

Nadjet, qui s'était levée à son tour, obligea son fils reprendre place à la table.

— A la pensée qu'elle puisse s'enfuir en t'enlevant ton fils, reprit Timothée, tu as envisagé tous les moyens possibles, y compris les pires, pour l'en empêcher. Je suis tenté de croire que c'est le meurtre étrange de Laetitia, dont tu n'as pu manquer d'apprendre les détails, qui t'a inspiré le dessein d'agir de même.

La mère d'Amalbert fut à nouveau obligée de calmer son fils.

— Le jour choisi pour cela, tu ne t'es pas engagé sur la voie Domitienne pour quelque rendez-vous affirma le Grec. Tu es resté dans les alentours de ta villa et lorsque Laure, comme à l'accoutumée, faisait une promenade, tu l'as immobilisée, bâillonnée, ligotée avec l'aide de complices et portée ainsi sur un bateau que tu avais loué à cette fin. A-t-elle été noyé sur place, puis transportée ensuite près du grau de Narbonne...

— Assez ! hurla Amalbert. C'est intolérable ! Je n'écouterai pas davantage les divagations de ce chien !

En un instant, Timothée se leva, dégaina et posa la pointe de son glaive sur la gorge de son interlocuteur tandis que deux de ses gardes ouvraient la porte, prêts à intervenir.

— Fais attention, fils de Leuthard, « ce chien » n'est pas d'une espèce très patiente !

Il remit son arme au fourreau et poursuivit d'une voix très calme :

— J'étais en train de parler, je crois, d'un bateau loué. Pourquoi pas celui des frères Pinguet et Lumet ? Tu les connaissais, je crois.

— Comme tout le monde, grommela Amalbert. Ils rendaient des services à droite et à gauche.

— Des services qui leur ont valu de périr dans les circonstances les plus nauséabondes qui soient. Étrange, non ? Sans doute en savaient-ils trop long pour survivre. Mais quoi ?

Le Goupil jeta sur son interlocuteur un regard scrutateur.

— Mais revenons, dit-il, au meurtre de cette infortunée Laure. La façon de procéder que j'ai envisagée exige en tout cas des complicités à Leucate. Tu m'as décrit, me semble-t-il, avec beaucoup trop de complaisance la façon dont le destin d'Emmeran et le tien ont divergé, jusqu'à ce que vous vous perdiez de vue. Je n'y crois guère. Une amitié d'adolescents qui a duré des années ne cesse pas ainsi, sans qu'il en subsiste quelque chose. Et, vois-tu, si je te cherchais un

complice, c'est d'abord à Emmeran que je penserais.

Le Grec prit le temps de manger deux beignets et de boire un gobelet de vin, tandis que Nadjat lui jetait un œil noir et qu'Amalbert ravalait sa rage.

— Voilà ! Tu m'as rapporté les événements à ta manière et je les ai envisagés à la mienne, souligna Timothée sur un ton apaisant. Il se peut cependant que les choses se soient déroulées autrement. N'est-ce pas ?

Le trafiquant s'essuya le front sur lequel perlaient des gouttes de sueur.

— Crois-tu, dit-il d'une voix lasse, que j'aurais eu besoin de tuer Laure pour l'empêcher de m'enlever mon fils ? Crois-tu vraiment que, si, par grande vilénie, je l'avais voulu mettre à mort, j'aurais choisi une voie aussi compliquée, nécessitant un bateau et des complices et comportant autant de risques d'être découvert, de plus une voie aussi honteuse, alors qu'un coup de poignard aurait suffi ? Mais que dis-je là ! Je suis, il est vrai, un fraudeur. Je ne suis pas un assassin ! Je n'ai jamais pensé, pas un seul instant, à faire le moindre mal à Laure malgré nos démêlés. C'est elle qui avait cessé de tenir à moi. Quoi qu'on ait pu dire, moi, je l'ai toujours aimée et je l'aime toujours !

— Ce ne sont là que paroles ! Un fait demeure qui légitime tous les soupçons : le deuxième jour du mois de novembre, au matin, Laure était encore vivante, sur ton domaine près d'Agde. Le lendemain, Faustin le pêcheur la retrouvait noyée près de l'endroit où il avait déjà sorti de l'eau l'infortunée Laetitia. Il a bien fallu que quelqu'un s'empare de ta compagne, la transporte, par mer sans doute, et lui fasse subir un supplice mortel, quelqu'un qui ne pouvait plus supporter les menaces qu'elle faisait peser sur lui.

— Celui-là, tu le connais aussi bien que moi.

— Ce peut être toi, ce pourrait être aussi Harbald, mais ni lui ni son père n'ont quitté Narbonne, durant les heures pendant lesquelles Laure a été noyée. Alors...

— Harbald a bien un frère jumeau, non ?

— ... qui a été et est resté peut-être ton ami...

Amalbert secoua la tête en pinçant les lèvres.

— Que veux-tu, le soupçon est mon devoir et la preuve mon seul soutien, déclara l'assistant des missi en se levant. Voilà, j'en ai terminé. Tiens-toi prêt, Amalbert, à témoigner devant les représentants de l'empereur. Veuille rester à leur disposition !

Il se tourna vers la maîtresse de maison.

— Mes seigneurs m'ont chargé de te dire qu'ils continuaient à te confier la garde du petit Leuthard. N'oublie pas les périls qui l'entourent !

Et il ajouta en arabe, en réponse aux remerciements de Nadjat :

— Que Dieu prenne soin de toi et de ton petit-fils !

Après cette confrontation, Timothée et les gardes qui l'escortaient se rendirent à Agde pour y louer un bateau à bord duquel, grâce à un vent favorable, ils arrivèrent à Leucate avant le crépuscule. Dodon, le notaire (17) de la mission, l'y attendait. Il avait fait jouer le droit de *tractoriae* (18) pour réquisitionner un hébergement situé non loin du port.

Le lendemain matin, le Goupil partit à la recherche d'Emmeran. Sans grand espoir : que celui-ci ait pris une part quelconque aux forfaits perpétrés dans le pays ou qu'il s'en soit tenu à l'écart, coupable ou craignant seulement d'être accusé, il avait dû, de toute façon, prendre le large. Les témoignages que Timothée recueillit confirmèrent que, depuis l'assassinat des deux frères, on ne l'avait plus aperçu nulle part, alors qu'auparavant, chaque après-midi, il traînait sur le port en quête de deniers à grappiller.

Cette vérification effectuée, le Grec et Dodon, selon les instructions que leur avaient données les missi dominici, se rendirent chez Aymeric. Ils lui présentèrent un mandat portant les sceaux du comte Childebrand et de l'abbé Erwin et lui ordonnant de tenir à leur disposition ses tables de comptes, ses registres ainsi que tout autre document où étaient consignés les détails de ses activités commerciales et financières. Le négociant n'en crut pas ses yeux. Après avoir relu cette injonction, il lança à ses visiteurs un regard furieux.

— Cette requête infamante, je ne m'y plierai pas ! s'écria-t-il. Le comte et l'évêque savent, l'un et l'autre, que je verse ponctuellement tous les droits exigibles, qu'il s'agisse des transports terrestres, fluviaux ou maritimes, du pontage, de l'éclusage, que sais-je encore ! Je ne vois pas pourquoi vous venez me harceler. J'ai déjà confié à l'un de vos amis, le chauve, tout ce que je savais.

— Oui, à propos d'Emmeran. Mais il s'agit d'autre chose. Or nous avons reçu des instructions formelles, et, à défaut que nous soient présentées les pièces requises, nos seigneurs prendront toute disposition pour que nous puissions les consulter. Par la force, à leur grand regret, s'il le faut.

— Je ne céderai pas !

— Tu devrais te montrer plus raisonnable.

— C'est une honte !

— Apprends que nos seigneurs ne sauraient rien faire de honteux ! Quant à Dodon, notaire de la mission, et à moi-même, assistant des missi, nous sommes leurs serviteurs. Ce qui signifie qu'il nous faut disposer sur-le-champ des pièces que nous devons vérifier. J'ajoute qu'elles doivent être au complet.

Timothée fixa son vis-à-vis.

— Toute destruction ou dissimulation, même partielle, te vaudrait d'être appréhendé et incarcéré.

Comme Aymeric hésitait encore, il ajouta :

— Temporiser ne servirait à rien, sinon à aggraver ton cas. Appelle donc ton intendant et terminons-en !

Bien qu'à contrecœur et en maugréant, Aymeric les fit conduire jusqu'à son économat où le *dispensator* (19) et les deux clercs qui l'assistaient reçurent l'ordre de produire toutes les pièces réclamées. Le Grec et le notaire passèrent l'après-midi et une partie de la matinée du lendemain à relever, sur plusieurs mois, les recettes et les dépenses, les emprunts et les prêts, les achats et les ventes, toutes les transactions, les mouvements des navires, leurs équipages et éventuels passagers, les armateurs, intermédiaires et changeurs sollicités, les correspondants d'Aymeric aux principales escales, les profits et pertes et tous les incidents ou déboires mentionnés.

Quand ils en eurent terminé, ils convoquèrent le négociant qui bouillait d'impatience et de rage, et qui surtout semblait craindre qu'un tel contrôle ne lui vaille des ennuis, pour lui faire savoir qu'ils avaient pu mener leur tâche à bien.

— Quoi, c'est tout ! s'exclama Aymeric. Un tel remue-ménage pour en arriver là ?

— Puis-je te faire remarquer, rétorqua le Goupil, que tu ne sais pas où nous en sommes arrivés ?

Avec un sourire suave, il ajouta :

— Tout a été remis en ordre dans ton économat. Je te remercie pour ta compréhension. Nous allons maintenant transmettre à nos seigneurs les résultats de nos investigations. Je tiens à te faire savoir que, afin de les compléter, nous nous rendons de ce pas à la capitainerie du port.

Sans autre commentaire, et laissant Aymeric dans l'angoisse des conséquences que cette *inquisitio* (20) pourrait entraîner, Timothée et Dodon prirent congé du négociant ébahi.

— Il tombe sous le sens, glissa le Goupil au diacre, que les mouvements clandestins d'or, d'argent, de marchandises, que les transports, transactions et opérations illicites que l'on prête à Aymeric ne figurent pas sur les tablettes qui nous ont été montrées et qui ne constituent que la façade légale de son négoce. Cependant je crois que notre récolte ne manque pas d'intérêt.

Un nouvel après-midi fut nécessaire pour leur permettre de noter à la capitainerie les mouvements des bateaux, aussi bien les navires de haute mer que les barges et allèges assurant la liaison entre Leucate et Narbonne. Ils relevèrent également l'activité des quais sur lesquels étaient débarquées ou embarquées les marchandises devant emprunter ou ayant emprunté des voies terrestres.

Lorsqu'ils eurent terminé leurs travaux, Timothée et Dodon s'autorisèrent un repas de fruits de mer et de poisson dans la meilleure taverne du port et reprirent le lendemain la route de Narbonne.

C'est au frère Antoine que les missionnaires du souverain avaient confié le soin d'effectuer quant aux activités de Geroul une recherche analogue à celles qu'avaient opérées le Grec et le notaire à Leucate, en lui recommandant de la mener le plus discrètement possible. D'autre part, les missi dominici avaient obtenu du comte Sturmion et de l'archevêque Nebridius qu'ils fassent procéder à des enquêtes similaires chez plusieurs notables, en arguant du fait qu'il s'agissait de contrôles exigés par les services impériaux.

Le moine fut accueilli par Geroul lui-même qui entreprit d'abord de l'interroger sur la marche de l'enquête concernant les noyades, et manifesta son inquiétude devant la multiplication des forfaits dans la province, en espérant que les envoyés du souverain puissent démasquer et appréhender au plus vite les assassins. Il autorisa ensuite le frère Antoine à consulter ses registres, sans faire de difficulté. Ce dernier se rendit compte que le métier de drapier, qu'il croyait assez simple et sédentaire, était plus complexe et entraînait plus de déplacements qu'il ne l'avait imaginé. Il fallait assurer une fourniture régulière de filés, ce qui, certaines années, exigeait qu'on se rendît pour cela jusqu'en Roussillon, voire au-delà. L'approvisionnement en produits tinctoriaux était un souci constant : si l'écarlate, provenant de la cochenille, et le pastel étaient sur place, il fallait faire venir d'autres « pays » de l'empire la garance et la gaude pour le jaune ; certaines teintures provenaient même de l'Orient. Les draps, fabriqués selon des spécifications rigoureuses, étaient de formes, de natures et d'aspects très variés. La production était assurée par des artisans dont les apports devaient être coordonnés. Enfin ce va-et-vient de fournitures et de produits finis, la rémunération de ceux qui étaient intervenus dans la fabrication, la présentation, l'emballage et l'expédition et qui représentaient des spécialités nombreuses, tout cela exigeait une comptabilité stricte et s'appuyant sur des vérifications incessantes.

Le frère Antoine, scrupuleux comme à son habitude, tout en s'instruisant, s'attacha surtout aux relations que ces activités suscitaient, dans les domaines de la banque et des transports, ainsi qu'aux démarches qu'elles imposaient.

Au moment de quitter la demeure du drapier, le moine, comme si lui revenait en tête une préoccupation momentanément oubliée, s'arrêta et dit à son hôte :

— Au fait, il me semble que nous n'avons pas abordé le cas d'Emmeran. Étrange, non ? Harbald a un jumeau qui mène une vie remplie de petites et, peut-être, de grandes scélératesses, et tu ne m'en

touches pas mot ? Comme tu dois bien t'en rendre compte, nous ne pouvons exclure pourtant qu'il ait joué un rôle, capital ou subalterne, dans les forfaits qui ont mis tout le pays en émoi !

— On a dû te renseigner sur son compte, rétorqua Geroul. Moi, je ne veux plus rien avoir à faire avec lui. Je ne le considère plus comme mon fils. Voilà des années que nous ne l'avons plus vu et c'est très bien ainsi ! A-t-il prêté la main aux forfaits que tu as mentionnés ? Je l'ignore et je ne puis t'en dire davantage à son sujet.

— C'est très regrettable pour notre enquête, mais je ne puis blâmer ton attitude, assura le frère Antoine en prenant congé du drapier.

Le Pansu se rendit ensuite à l'hôtel de Catulle le Borgne, qui avait été averti de sa venue. Il fut reçu par le financier avec une civilité mesurée. Catulle, comme l'avait fait le maître drapier, s'informa du déroulement de l'enquête, puis il confia le moine aux bons soins de son intendant, à qui il ordonna de satisfaire les demandes de son visiteur. Le *procurator* (21) conduisit le frère Antoine dans la *dispensatio* (22) où les pièces comptables occupaient une place impressionnante. L'assistant des missi se contenta de prendre note des personnes avec lesquelles Catulle était en relation d'affaires ou d'amitié.

Quant à Doremus, qui s'était rendu sur le domaine d'Octavien, il put y consulter les tablettes sur lesquelles celui-ci consignait ses récoltes et ses acquisitions ainsi que ses opérations commerciales et financières. Leur examen n'apporta rien de nouveau, à cela près qu'il confirma l'importance des rapports qu'entretenait depuis des années ce propriétaire terrien, fier de ses origines gallo-romaines, avec le gratin de la province. Doremus fut quelque peu surpris de trouver, parmi ceux que fréquentaient Octavien et les siens, des personnages d'un niveau moins relevé et même des parvenus ambitieux comme Foucaud. Cela pouvait-il expliquer qu'il eût finalement accepté de donner pour épouse à son fils la prétendue fille d'un armateur un peu trop entreprenant ?

Un entretien avec Octavien et Fabian ancra en Doremus la conviction qu'en découvrant tardivement la supercherie de Foucaud concernant la naissance, donc la filiation de Laetitia, le père et le fils avaient conçu les craintes les plus vives quant à la renommée, à la position et à la fortune de leur famille.

C'est fort de cette confirmation que Doremus se rendit chez l'armateur. Foucaud le fit accueillir par son majordome, le laissa un long moment, seul et debout, dans le vestibule avant de le faire conduire jusqu'à la salle de réception, où il l'attendait, avec un visage mauvais, en marchant de long en large. Là, sans l'inviter à s'asseoir, il se lança dans une diatribe, exhalant en termes offensants sa colère et son mépris. Il avait appris que les missionnaires du souverain avaient

ordonné d'opérer des contrôles chez les meilleurs citoyens de la cité, ce qui témoignait d'une suspicion intolérable. Quant à lui-même, seul maître à son bord, il entendait le rester ! Personne d'autre que lui n'avait le droit de mettre son nez dans les affaires de son armement ! Il haussait le ton à mesure qu'il développait ses accusations.

L'ancien rebelle, qui s'était assis d'autorité sur un siège à sa portée, écouta sans broncher ce flot de récriminations, semblant même n'y prêter aucune attention, ce qui ne fit qu'accroître la violence des propos que lançait l'armateur. Au moment où ils frôlaient l'injure, Doremus lui dit sur un ton placide :

— C'est tout ? Tu en as terminé ?

Ces paisibles questions interrompirent net le flot oratoire de son vis-à-vis.

— Tu t'es exprimé à loisir, ajouta-t-il. Maintenant tu vas m'écouter !

Foucaud haussa les épaules et prit un air méprisant.

— Je tiens d'abord à te faire savoir que toute la puissance de l'empire se trouve représentée ici par les envoyés du souverain, lesquels ont commandé la mission que j'exécute. Tu devrais y réfléchir.

— Moi aussi je pourrais...

— Rien du tout ! Maintenant je vais t'indiquer ce que nous savons à ton sujet et qui n'est pas très flatteur. Je passe pour l'instant sur les débuts de ta fortune, pour en venir au meurtre de Laetitia. Nous n'ignorons rien de la façon dont tu as adopté la fille d'un diacre indigne, le chanoine Barnabé, et d'une servante nommée Adela. Celle-ci, d'ailleurs, a peut-être été assassinée. En tout cas on n'en a jamais retrouvé la trace.

— Dois-je vraiment écouter de pareilles infamies ?

— On n'a pas davantage retrouvé la trace de la nourrice qui a donné le sein au nourrisson, ce que, bien sûr, ne pouvait pas faire ta femme qui n'avait jamais été enceinte, poursuivit Doremus, imperturbable. En ce qui concerne ta prétendue fille, on sait comment tu l'as traitée pendant son enfance : comme une souillon astreinte aux plus basses besognes !

— Mensonges éhontés, calomnies méprisables. Comment, si nous avons élevé Laetitia de la sorte, faisant d'elle une « misérable souillon », aurions-nous pu la faire accepter comme épouse par le fils d'une famille de grande renommée comme celle d'Octavien ?

— La vérité, c'est que vous vous êtes aperçus à son adolescence que la servante houspillée devenait une jeune fille d'une éclatante beauté. Tu as conçu alors un plan des plus audacieux qui, en cas de réussite t'apporterait des profits considérables en or et en honorabilité. Grâce aux relations que tu entretenais déjà avec Octavien, tu as fait en sorte que Fabian rencontre Laetitia. Ce que tu espérais est advenu : il en est

tombé amoureux.

— Quel mal y avait-il à cela, je te prie ?

— Jusqu'ici, aucun ! Il l'a voulue pour épouse et le mariage, malgré les réticences d'Octavien, a été célébré. Tu avais déjà beaucoup obtenu de Barnabé en le menaçant de dénoncer son ignominie. En entrant par alliance dans une famille renommée, tu as renforcé ta position de manière décisive.

— Je ne vois toujours pas ce que ces espérances et cette réussite avaient de honteux.

— Tout cet édifice a commencé à être ébranlé le jour où Laetitia a appris la vérité sur sa naissance. Par qui ? Je parierais volontiers que c'est Barnabé, lassé de servir tes intérêts, qui la lui a révélée. Laetitia a fait part de son indignation à son époux et à son beau-père.

Foucaud se croisa les bras pour lancer avec un sourire sarcastique :

— Voilà ce qui s'appelle ne pas manquer d'imagination. Tu en remontrerais aux conteurs forains !

— Garde ton ironie pour la suite : tu en auras bien besoin pour supporter ce qui t'attend ! articula Doremus. Mais revenons à Laetitia. Informée, donc, écœurée, révoltée, elle s'est déclarée résolue à proclamer *urbi et orbi* cette vérité, qui l'étouffait d'autant plus qu'elle avait été tenue au courant des bénéfices honteux que tu en retirais.

— De mieux en mieux ! ponctua Foucaud.

— Je n'ai pas besoin de t'expliquer ce que tu risquais si elle te mettait en cause, en particulier si ses dénonciations faisaient remonter au jour les disparitions d'Adela et de la nourrice, sans parler du scandale que ne manqueraient pas de susciter les exactions de Barnabé au chapitre.

— Nous sommes en pleine divagation !

— Sans doute Laetitia est-elle morte de divagation, noyée dans un étang d'imagination délirante, attachée par les liens de suppositions insensées ? s'écria l'ancien rebelle.

Cessant de ricaner, l'armateur énonça sur un ton exprimant une profonde affliction :

— Tu sais bien que je déplore plus que quiconque le sort qui a été le sien, sa mort qui nous a tous accablés et qui, par malheur, en a précédé deux autres, tout aussi horribles, frappant des familles amies.

— Tiens, tu te souviens à présent que nous enquêtons sur des crimes ? Et quels crimes ! Mais ni les explosions de colère, ni les sarcasmes, ni les démonstrations d'affliction ne constituent, par eux-mêmes, des excuses.

— Tu sais bien que les circonstances mêmes de l'enlèvement et du meurtre de Laetitia me mettent l'abri de tout soupçon !

— De cela les envoyés de Charles le Juste sont seuls juges. Moi, j'ai à terminer la tâche qu'ils m'ont confiée.

Foucaud, en serrant les dents, parut se résigner, non sans esquisser une ultime protestation que Doremus arrêta d'un geste.

— Je connais maintenant, dit-il, tout ton répertoire, sauf un rôle : celui de l'armateur de bonne volonté, dans lequel je suis certain que tu vas exceller. Donc...

L'assistant des missi fut conduit par le *dispensator*, que son maître avait fait appeler, jusqu'à l'économat où il commença à éplucher les registres de l'armement. Foucaud possédait plusieurs navires de haute mer de tonnages différents et à usages divers, ainsi que des barges pour acheminer les cargaisons de Leucate à Narbonne, et inversement. Il disposait également de véhicules avec une écurie abritant des chevaux de race robuste et quelques mules pour les transports par voie de terre. Doremus nota avec soin tous les mouvements des bateaux, mais ne découvrit rien concernant les acheminements par voitures de charge. Il s'aperçut que l'armateur ajoutait à ses activités ordinaires des opérations mentionnées sur des tablettes classées à part et de manière indéchiffrable. Sans doute des comptes ayant trait à des opérations clandestines, à de l'usure peut-être.

L'ancien rebelle, après avoir œuvré tout l'après-midi, quitta, à la nuit, la demeure de l'armateur, précédé jusqu'au seuil par le maître d'hôtel, sans que Foucaud ait jugé bon de rejoindre son hôte pour saluer son départ par les marques de la plus élémentaire courtoisie.

Quand Doremus approcha de l'hôtel qu'occupait la mission impériale, apercevant les allées et venues précipitées de serviteurs et de gardes et observant l'allure atterrée des uns et des autres, il comprit immédiatement qu'un événement grave venait de se produire.

— Les seigneurs ainsi que leurs assistants et aides se sont réunis de toute urgence, lui indiqua le planton qui veillait à l'entrée. Tu dois les rejoindre immédiatement : Agnès n'a pas reparu ! On craint qu'elle n'ait été enlevée !

CHAPITRE VIII

Childebrand qui présidait cette réunion fit résumer par Timothée, à l'intention de l'ancien rebelle qui venait de s'y joindre, les informations réunies sur la disparition d'Agnès. Malgré les réticences d'Erwin et du comte, celle-ci avait décidé de mener une enquête dans le quartier du port. A cette fin, vêtue comme une villageoise en visite à la ville, dissimulant sa chevelure flamboyante sous une ample coiffe, en fin d'après-midi, à l'heure où les pêcheurs rapportaient leurs prises, elle avait parcouru les quais et les rues avoisinantes, engageant la conversation, ici et là, avec les uns et les autres. Tout à coup, le garde qui était chargé d'assurer sa sécurité l'avait perdue de vue, alors que, l'instant d'avant, elle regardait encore décharger des casiers de langoustes. Surpris et inquiet, il s'était d'abord assuré, selon ses déclarations, qu'elle n'était pas montée à bord du bateau ou bien qu'elle n'avait pas gagné – mais comment aurait-il pu ne pas s'en apercevoir ? – une rue alentour.

— Tu penses bien, indiqua le Grec, que nous avons fait préciser par ce Rughard – c'est le nom de ce garde – de quelle manière il avait vérifié qu'elle n'était pas sur ce langoustier. Cet imbécile a avoué qu'il s'était borné à interroger le capitaine ! En fait, nous ne sommes pas sûrs que sa surveillance ait été aussi vigilante qu'il l'a prétendu. Toujours est-il que, ne l'ayant pas retrouvée, affolé, il est revenu en courant au siège de la mission pour donner l'alerte.

Immédiatement, le Grec, le frère Antoine ainsi que Sauvat s'étaient rendus sur les lieux où Agnès avait disparu pour recueillir des témoignages qui se révélèrent contradictoires : selon les uns, elle avait été invitée par un matelot à venir admirer un poulpe d'une taille exceptionnelle qui avait été harponné ; selon les autres, elle aurait lié conversation avec un homme en la compagnie duquel elle se serait éloignée ; selon d'autres encore, elle aurait très bien pu tomber à l'eau entre deux barges, et rien n'était plus dangereux.

A cet instant de l'exposé de Timothée, l'abbé saxon entra dans la salle de délibération. Les traits creusés de son visage indiquaient son inquiétude et son irritation, bien qu'il s'efforçât de n'en rien laisser paraître. Il brandit une tablette à écrire.

— Voilà, dit-il d'une voix altérée, ce que le planton vient de m'apporter. Elle lui a été remise par un gamin qui n'a donné aucune explication et s'est enfui aussitôt dans la nuit sans que ce garde songe à le retenir, au moins à lui demander quel était l'auteur du message ou encore qui l'avait chargé de cette commission. Un message très court d'ailleurs et que voici : « Si vous ne cessez pas immédiatement vos

recherches, celle que nous avons enlevée sera mise à mort de la même façon que les trois autres. »

La tablette passa de main en main, chacun s'efforçant d'y découvrir des indices intéressants.

— Le contenu de cette mise en demeure, son style, la tablette sur laquelle elle a été rédigée, la façon dont elle nous a été apportée, le moyen choisi pour nous menacer, tout cela pourra en effet nous en apprendre beaucoup sur celui qui nous a lancé ce défi, estima le Saxon. Mais il y a, je crois, plus pressé. D'abord éclaircir un mystère : comment Agnès a-t-elle pu être enlevée au milieu de badauds sans que cela éveille leur attention ? L'explication est scandaleusement simple : Rughard, effrayé par les conséquences de sa négligence, a menti. Il vient de tout m'avouer. Relâchant sa surveillance, il a fait un détour par une taverne, « très peu de temps », a-t-il eu le front de me dire. Quand il l'a reprise, il a dû constater qu'Agnès ne se trouvait plus sur le quai, à l'endroit où il l'avait laissée.

Erwin passa la main sur son visage.

— J'ai fait mettre ce méprisable individu aux arrêts de rigueur, dit-il en serrant les dents. Il passera en jugement pour abandon de poste !

Il s'efforça de recouvrer tout son sang-froid.

— Une première décision paraît s'imposer, énonça-t-il : nous concerter avec tous ceux dont les familles ont été meurtries par la mort d'une jeune femme qui leur était chère, je dis bien « tous » ! Je pense que nous devons les convoquer pour une rencontre qui ne pourra avoir lieu ici même qu'après-demain, étant donné les délais qu'exige la venue d'Aymeric et d'Amalbert. Cette entrevue devrait permettre aux uns et aux autres de nous faire bénéficier de leurs conseils.

Le comte et les assistants des missi se regardèrent, stupéfiés par cette proposition, surtout par la manière dont elle avait été formulée et par les raisons avancées. Sans paraître le remarquer, l'abbé enchaîna :

— Autre point très important : les personnes pressenties doivent être averties de cette initiative sans tarder, dès maintenant !

— A cette heure-ci ? s'étonna Childebrand.

— Précisément à cette heure-ci ! Il est essentiel de faire tenir au plus tôt à tous ceux qui doivent être partie prenante de nos recherches, et par communication personnelle, la convocation qui leur est destinée.

L'abbé adressa alors un signe à son ami et tous deux se levèrent, imités par les autres assistants, pour tenir à l'écart un bref conciliabule. Quand ils furent revenus s'asseoir et que tous eurent repris place, Childebrand précisa les tâches confiées à chacun pour aller prévenir sur-le-champ Octavien, Fabian et Lucien l'Élégant,

Foucaud et sa femme Clémence, Geroul et son fils Harbald, le financier Catulle le Borgne, Aymeric et aussi Sabine, Aurélia, Amalbert et naturellement Emmeran si on pouvait mettre la main dessus.

— Il faut avouer qu'il y a de quoi s'y perdre, grommela le Pansu.

Erwin tourna vivement la tête vers le moine.

— En vérité, de quoi s'y perdre, approuva-t-il.

La réunion terminée, tandis que chacun prenait ses dispositions pour accomplir les missions qui venaient d'être définies, l'abbé et le comte demandèrent à Doremus de demeurer un moment avec eux pour leur communiquer les renseignements que, de son côté, il avait recueillis.

Leur assistant commença par exposer la manière dont s'étaient déroulées ses entrevues, d'une part avec Octavien, d'autre part avec Foucaud. Il n'omit pas de mentionner quelle avait été l'attitude de ce dernier, sa mauvaise volonté, ses accès de colère, son attitude injurieuse, car il les estimait aussi significatifs que les informations fournies par les registres de l'armateur. L'abbé demanda à Doremus de lui confier les tablettes sur lesquelles avait été consigné ce qui paraissait digne d'intérêt, et il en entreprit l'examen sans difficulté car il savait déchiffrer les *notae* (23).

Après en avoir pris connaissance et les avoir lues une seconde fois, le Saxon réfléchit un long moment, tandis que le comte et le « marquis des clairières » conversaient à voix basse. Erwin se tourna vers Doremus.

— J'ai examiné déjà, et très minutieusement, précisa-t-il, les *notae* de tes amis, après avoir entendu leurs comptes rendus oraux, leurs impressions et leurs observations.

Il regarda tour à tour le Nibelung et l'ancien rebelle avec cette lueur dans les yeux que l'un et l'autre connaissaient bien et qui signifiait qu'il était enfin sur le point de débusquer le gibier.

— Je crois, dit-il, que le frère Antoine a raison : il y a en effet de quoi s'y perdre ! Pour m'exprimer tout autrement, je dirai que nous avons donné un sacré coup de pied dans la fourmilière, pardonne-moi, Seigneur. Oui, mais maintenant...

Son visage se crispa et il baissa la tête. Childebrand, alors, d'un geste discret, indiqua à Doremus qu'il pouvait se retirer et il demeura seul, attentif et silencieux, à côté de son ami. Erwin, comme s'il s'éveillait après un mauvais rêve, passa la main sur son front, puis, regardant son compagnon avec un sourire qui exprimait de la tristesse, il le prit à témoin.

— Jamais, au grand jamais, je n'aurais dû accepter qu'elle s'éloigne de notre hôtel, surtout en ce moment, avec, pour tout secours, un garde stupide, ivrogne de surcroît et traître à sa mission, tu en es bien d'accord, n'est-ce pas ? Cependant puis-je faire endosser une si lourde

faute à un subalterne ?

— Assurément, s'il avait reçu des ordres précis et stricts, ce qui a été le cas ! Comment imaginer qu'il pût être aussi sot et aussi indiscipliné ?

— Mais c'est moi, et nul autre que moi, souleva le Saxon, qui ai laissé Agnès jouer un rôle analogue à celui, ô combien dangereux, que je lui avais déjà imposé à Metz...

— Pas vraiment imposé, me semble-t-il.

— En tout cas, cette fois-ci, celui pour lequel elle a obtenu mon approbation est bien plus périlleux que celui qu'elle a assumé jadis... Ah, si j'avais pu me douter...

Il joignit les mains pour prier.

— Mais, dis-moi, est-il pire erreur que de n'avoir pas pressenti, imaginé ce qui pouvait arriver, ce qui pouvait lui arriver ? En représailles de ce « coup de pied » que nous avons donné dans la fourmilière, à l'abri des murs épais de cet hôtel, sous la protection d'hommes d'armes, je ne risque rien, moi ! Mais elle ? Aux mains de quelles canailles se trouve-t-elle à présent ? C'est sa vie qui est immédiatement en jeu, c'est sa vie que mon imprévoyance a mise en péril !

— Commander, diriger, gouverner, fit remarquer le comte, n'est-ce pas être condamné à exiger de ceux qui servent qu'ils aillent au besoin jusqu'à risquer leur vie dans l'accomplissement de leur devoir ?

— De ceux qui servent, sans doute. Mais de ceux... Ah, laissons cela, veux-tu ! Dans quelques heures, notre devoir, à nous, sera de mettre tout en œuvre pour la retrouver et la sauver. Je vais regagner ma cellule et y attendre le retour de nos assistants qui sont allés porter, dans Narbonne et alentour, des convocations aux personnalités que nous avons décidé d'entendre à nouveau.

— Je te préviendrai de leurs arrivées car, moi aussi, je vais veiller.

Dans la chambre qu'il avait fait aménager en *scriptorium*, l'abbé se dirigea vers le pupitre de lecture sur lequel était placé le manuscrit de l'Évangile selon saint Marc, en grec, que leur avait offert le gaon Baruch. Il l'ouvrit au hasard, en espérant que, par faveur mystérieuse, tombe sous ses yeux un verset éclairant sa démarche. Ce fut en l'occurrence l'épisode relatant la guérison de l'aveugle Bartimée auquel Jésus rend la vue en lui disant : « Va, ta foi t'a sauvé. » Et, était-il conclu, « il suivait Jésus sur le chemin ».

Le Saxon lut et relut ce verset et il ne manqua pas de méditer sur son sens sacré. Il ne put s'empêcher cependant d'en tirer une conclusion pour laquelle, se mettant à genoux, il implora l'indulgence du Très-Haut : « Ai-je le droit d'en appeler à Toi, ô Seigneur, pour m'aider à sauver cette créature qui s'est tenue et se maintient à l'écart de ton troupeau, continue, en son cœur, à être idolâtre et pour

laquelle, malgré moi, je brûle d'un amour coupable ? Et pourtant, en cet instant encore, j'ose te le demander ! » Il s'abîma alors en de longues prières.

Moins d'une heure après avoir quitté son ami, Childebrand vint dans la cellule de l'abbé, qui avait poursuivi la lecture de l'Évangile, pour lui annoncer que Doremus, chargé de prévenir Foucaud et Fabian, était de retour. Ceux-ci, expliqua-t-il, n'avaient pas manqué de s'étonner que les missionnaires du souverain aient estimé nécessaire de les entendre à nouveau, alors qu'ils avaient déjà abondamment témoigné et que leurs archives avaient été examinées.

— Mais peut-être, avait placé Foucaud, cette invitation impérative a-t-elle quelque rapport avec des recherches que certains assistants des missi dominici ont menées, en fin de soirée, près du port, à la suite, dit-on, de la disparition d'une dame faisant partie de la mission.

L'ancien rebelle n'avait pas caché que cette supposition était fondée, indiquant que la réunion prévue avait en effet pour objet d'apporter une aide aux représentants de l'empereur afin de retrouver cette dame saine et sauve.

Le frère Antoine regagna l'hôtel de la mission peu de temps après Doremus. Il s'était rendu d'abord chez Catulle le Borgne qui s'était borné à indiquer qu'il se ferait un devoir d'apporter tous les secours dont il disposait aux missionnaires du souverain. Au domicile de Geroul où le moine était allé ensuite, celui-ci l'avait immédiatement questionné sur les incidents qui « avaient soulevé un vif émoi sur les quais » et provoqué « les rumeurs les plus fantaisistes ». Le frère Antoine profita d'une mise au point pour lancer les convocations prévues concernant le drapier et son fils Harbald.

Dodon, lui, ne revint qu'à la mi-nuit de la villa d'Octavien, située à une lieue de Narbonne. Il y avait rencontré le seigneur du domaine et son fils Lucien alors qu'ils s'apprêtaient à gagner leurs chambres. C'est en prenant connaissance des motifs de la réunion à laquelle ils étaient priés de se rendre que les deux hommes apprirent la disparition d'Agnès. Cette nouvelle les plongea dans une consternation et une inquiétude qui, selon Dodon, ne semblaient pas feintes. Lucien surtout s'était montré alarmé, exprimant la crainte qu'elle ne subisse le sort des « trois précédentes suppliciées » et que le pays ne continue à être troublé par des forfaits aussi horribles que l'assassinat, à Leucate, de ces malheureux pêcheurs.

— Je ne dormirai tranquille, avait-il proclamé, que lorsque les criminels auront été démasqués, appréhendés, jugés et mis à mort.

— Voici un précieux secours, au moins verbal, apprécia le Saxon avec une ironie amère.

Comme Doremus, sitôt sa mission accomplie auprès de Foucaud, était reparti pour Leucate afin de prévenir Aymeric et, d'autre part,

Sabine, et n'en reviendrait sans doute que dans la matinée, et que Timothée ne pourrait pas être de retour de Lunas avant deux jours, Childebrand et Erwin décidèrent de prendre quelque repos. La journée à venir allait exiger un esprit lucide, du sang-froid et des initiatives décisives.

Les recherches, recommencées à l'aube sur les quais et alentour, ne fournirent aucun renseignement précis et avéré, mais conduisirent cependant le comte et l'abbé à considérer comme possible qu'Agnès ait été capturée sur un bateau à bord duquel elle serait montée de son plein gré ! Les enquêteurs, en effet, n'avaient recueilli aucun témoignage faisant état de l'agression d'une femme dans une rue ou sur le port. Cette supposition se heurtait toutefois à une objection de taille : Agnès était au fait des dangers encourus par les aides des missi. Pourquoi, comment, aurait-elle pu alors prendre un tel risque ?

A défaut de pouvoir répondre à cette question, les enquêteurs cherchèrent à se renseigner sur les barges, barcasses et allèges ayant quitté le port dans la nuit et sur celles qui avaient franchi les limites de la cité vers le nord ou vers les étangs. Ils constatèrent que la navigation sur l'Aude demeurait assez intense après la tombée du jour et attirait peu l'attention. Était-il possible de reconnaître une embarcation à sa forme, à sa voilure ou encore à son allure ? En général oui, leur fut-il répondu. Mais on pouvait aussi modifier l'aspect d'un bateau jusqu'à le rendre méconnaissable. Les pirates et les fraudeurs étaient passés maîtres dans ce genre de « déguisements ».

Le repas de la mi-journée permit aux missi dominici et à leurs aides d'entendre le compte rendu du déplacement à Leucate de Doremus qui venait de regagner Narbonne.

— Aymeric, indiqua-t-il, s'est déclaré prêt à prendre part à une rencontre qui permettrait, sans nul doute, de faire des progrès décisifs dans la recherche des coupables. Quant à Sabine, elle se tient à la disposition des envoyés de Charles le Grand pour toute tâche qu'ils voudront bien lui confier.

Dans l'après-midi, les investigations reprirent, cette fois-ci hors de la ville, sur les rives de l'Aude jusqu'à son débouché dans l'étang de Campagnol ainsi que sur les bords des étangs de Bages et de Sigean jusqu'à Peyriac. Lors du souper, dans une ambiance morose, chacun dut reconnaître qu'il n'en rapportait à peu près rien, ce qui entraîna cette constatation du Nibelung :

— Nous ne savons même pas si Agnès est séquestrée en ville, et, dans ce cas, à quel endroit, si elle a été enlevée à bord d'un bateau sur lequel elle serait, *peut-être*, montée volontairement, et, dans ce cas, pour quelle destination. Et je n'ose pas me demander...

Il n'acheva pas sa phrase et tous, à cet instant, jetèrent à la dérobée un regard vers le Saxon. Celui-ci dit alors, d'une voix qui exprimait

une colère froide :

— Plus horrible est le crime et plus terrible sera son châtement.

Le lendemain matin le comte Childebrand et l'abbé Erwin reçurent, dès l'aurore, le comte Sturmion et l'archevêque Nebridius, qu'ils avaient tenus au courant, à plusieurs reprises déjà, de la marche de l'enquête, pour leur préciser ce qu'ils attendaient de la réunion qui allait se tenir dans quelques heures. Le prélat leur fit savoir qu'il était prêt à faire comparaître devant eux l'ex-chanoine Barnabé s'ils l'estimaient nécessaire, ce que les missi ne jugèrent pas utile, pour le moment du moins. Quant au comte Sturmion, il confirma que les missi dominici pourraient compter, en toute circonstance, sur le renfort de ses troupes et de lui-même.

En fin de matinée arrivèrent à l'hôtel ceux qui devaient participer à la concertation générale. Elle fut précédée d'un dîner que les deux missi avaient fait composer à la manière des repas servis traditionnellement à Aix, au palais impérial : pâté de lièvre, matelote d'anguille, quartiers de cerf et perdrix rôtis, tourtes, fèves au lard et beignets de poireaux, le tout fortement épicé, pommes et fruits secs, fromage de brebis, gâteaux au miel et à la cannelle, plusieurs sortes de pain. Le vin, coupé, ou aromatisé, ou miellé, était versé en abondance. Le repas terminé, les convives furent invités à se rendre dans la grande salle de réception et à prendre place devant une estrade basse. Sur celle-ci avait été disposés une table couverte de registres et, derrière, deux sièges à dossier sur lesquels s'assirent le comte Childebrand et l'abbé Erwin. Le Nibelung, après avoir posé devant lui son épée nue, déploya un parchemin qu'il consulta de temps à autre pour étayer son exposé évoquant les motifs et circonstances qui avaient conduit les missionnaires du souverain à convoquer cette assemblée.

— Je me dois d'abord de vous rappeler que nous représentons ici la toute-puissance de l'empereur Charles le Grand, le Juste et le Victorieux, lança-t-il en posant la main droite sur la lame nue de son arme. Ce glaive est au service de la justice et de l'ordre. Ai-je besoin d'évoquer les forfaits qui ont troublé cette province dont les peuples n'aspirent qu'à jouir en paix des bienfaits de leur labeur ? Or, voici qu'à tous les crimes qui ont été perpétrés jusqu'ici s'est ajoutée une provocation d'une impudence diabolique : dame Agnès, qui fait partie de notre mission, a disparu ! Elle a été aperçue pour la dernière fois sur un quai du port de Narbonne et, depuis, nous avons perdu sa trace. Inutile de préciser, je pense, que nous mettons tout en œuvre pour la retrouver, je dis bien « tout », en espérant qu'elle n'a pas subi le sort de ces malheureuses qui ont été noyées dans des conditions atroces. Et si, par grand malheur, on l'avait fait périr, de quelque façon que ce soit, la colère nous dicterait les procédés de justice les plus expéditifs et les plus rudes !

— Que signifie cette menace ? lança Octavien.

— Que notre détermination est telle que nous n'hésiterons pas à appliquer aux suspects la question préalable dans toute sa rigueur afin de faire jaillir la vérité.

— Comment pouvez-vous croire un seul instant que l'une des personnes ici présentes est impliquée dans cette disparition ?

Comme Childebrand ne semblait pas disposé à répondre, Foucaud s'enhardit jusqu'à placer, sur un mode qu'il voulait à la fois ironique et indigné :

— Quoi, doit-on déduire de ce silence que vous désespérez à un tel point de confondre les criminels par des preuves irréfutables que le fer et le feu du bourreau seraient désormais votre seul recours ?

Le Nibelung, avec un air glacial, posa un instant son regard sur l'armateur, puis dévisagea tour à tour les autres notables.

— Espérez-le ou craignez-le, énonça-t-il, le dénouement est proche et c'est pour cette raison que vous êtes réunis ici, en ce jour.

A cet instant, Doremus se montra à l'une des portes de la salle et adressa un regard aux missi qui lui firent signe de venir à eux. S'étant approché, il les salua avant de leur glisser quelques mots à l'oreille. Après un bref conciliabule, l'ancien rebelle se retira. L'abbé saxon alors se leva, s'avança sur le devant de l'estrade et fit face à l'assistance. Il demeura ainsi un long moment, immobile, silencieux et pensif. Enfin son visage s'anima.

— Des crimes horribles, dit-il d'une voix sourde, voilà donc ce qui trouble ici les esprits et propose à tous, y compris à nous-mêmes, envoyés du souverain, une tragique énigme à résoudre, crimes si épouvantables et hors du commun que certains ont avancé qu'ils ne pouvaient être l'œuvre que de déments. Mais un fou pourrait-il agir avec une telle maîtrise et méthode dans l'organisation de plusieurs forfaits identiques, parvenir pendant de longues semaines à donner le change et ne pas se dévoiler par quelque extravagance ? En outre, les criminels de cette sorte agissent presque toujours seuls. Or nos investigations ont prouvé que les victimes n'avaient pas pu être mises à mort de la façon que l'on sait par un seul homme, ou, du moins, sans que le meurtrier soit aidé par un ou plusieurs complices, ne serait-ce que pour le transport par bateau jusqu'aux alentours du grau de Narbonne. Je dois ajouter que nous n'avons pas trouvé la moindre trace d'un assassin de cette espèce. Je passerai maintenant sur les mobiles les plus fantaisistes qui ont été imaginés : crimes liés à des aspects de la lune, au fait que les malheureuses victimes avaient des noms commençant par la lettre *l* ou autres billevesées...

Il frotta ses mains l'une contre l'autre avant de souligner :

— Nul besoin de vous dire, je crois, qu'il existe des suppositions moins extravagantes et beaucoup plus plausibles pour expliquer cette

série de forfaits, y compris, ne l'oublions pas, l'exécution de deux pêcheurs. Pour qualifier celles qui ont péri noyées, le terme de « victimes » a été employé, terme exact mais qui appelle un complément : victimes de qui ? Ce qui nous remet en mémoire cet adage : *Is fecit cui prodest*, donc, dans chacun des cas qui nous occupent : à qui profite le crime ? Concernant le meurtre de Laetitia, notre enquête nous a fourni une réponse sans équivoque.

Désignant du doigt Foucaud et sa femme Clémence, le Saxon rappela quelle était la véritable filiation de leur prétendue fille, l'usage que l'armateur avait fait de cette adoption clandestine en plaçant le chanoine Barnabé sous la menace d'une dénonciation, ce qu'avait été l'enfance de Laetitia, puis le projet que sa beauté, à l'adolescence, avait suggéré à l'armateur. Au moment où il mentionnait la disparition d'Adela, la véritable mère de Laetitia, et celle de sa nourrice, « peut-être assassinées l'une et l'autre », l'armateur et sa femme se levèrent en hurlant à l'adresse du missus dominicus qu'ils ne supporteraient pas d'en entendre davantage. Comme ils se dirigeaient vers la sortie, deux gardes impériaux qui veillaient à l'une des portes surgirent devant eux, glaive en main, leur barrèrent le passage et leur intimèrent l'ordre de regagner leurs places. Foucaud ayant esquissé une résistance, deux autres gardes, venus en renfort, les reconduisirent de force jusqu'à leurs sièges. Contraints de se rasseoir, l'armateur et son épouse firent mine de se désintéresser désormais des débats.

— Je pense, reprit Erwin, que, jusqu'ici, je n'ai rien appris à personne. Mais ce que vous ne savez sans doute pas, c'est que Barnabé, qui ne supportait plus d'être sous la coupe de Foucaud et avait été saisi sur le tard d'un amour paternel pour Laetitia, a tout avoué récemment à sa fille. Celle-ci, submergée par la honte et folle de rage, s'est déclarée résolue à faire connaître la vérité. En ne cachant pas cette intention, sans doute a-t-elle signé son arrêt de mort ! Imaginez ce qu'aurait signifié pour Foucaud la divulgation de tels secrets ! Tout se serait écroulé : sa position et sa fortune, sans parler des graves ennuis qu'aurait suscités l'ouverture inévitable d'une enquête sur les disparitions d'Adela et de la nourrice.

L'abbé saxon se tourna vers Octavien et Fabian.

— En ce qui vous concerne, il est avéré que vous n'avez connu la vérité sur la naissance de Laetitia qu'au moment où celle-ci vous l'a apprise elle-même. Octavien, tu ne risquais donc que de passer pour un père de famille bien peu scrupuleux en ayant accepté de faire entrer dans ta famille, ô combien honorable, la fille d'un armateur qui l'était beaucoup moins...

Octavien leva les yeux au ciel.

— Seigneur, elle était si belle, si bien pourvue de grâces et d'esprit...

— En tout cas, cette mésalliance, par elle-même, n'avait pas de quoi faire de toi un meurtrier ! Quant à ton attitude, Fabian, je me suis étonné et je m'étonne encore que tu aies poursuivi avec Foucaud des relations aussi étroites, alors que, concernant le meurtre de ta femme, tu aurais pu concevoir des soupçons.

— Moi ? s'indigna le fils d'Octavien. Mais jamais le moindre doute ne m'a effleuré l'esprit, sinon, tu penses bien... D'ailleurs comment aurais-je pu songer à mettre en cause Foucaud puisque, en cette fatale journée où Laetitia a été tuée, nous avons vérifié des comptes et mis à jour ensemble des registres jusque tard dans la soirée ?

— Voilà, précisément, qui pose bien des question. Qu'après les révélations que t'avait faites Laetitia, tu sois demeuré si proche de l'armateur, en dépit de ce qui pouvait l'atteindre et, du même coup, porter tort à toi-même, il y a là, tu l'avoueras, de quoi surprendre ! Quant à cette journée que vous auriez passé ensemble, ton témoignage et celui de Foucaud, lesquels tendent à vous innocenter réciproquement peuvent être facilement contestés.

— Serait-ce une accusation ?

— Pour l'heure une constatation.

— Qui oublie de faire entrer en ligne de compte le témoignage du majordome de mon père, venu, peine nuit, nous avertir de la disparition de mon épouse.

— Je me garderai bien de l'oublier !

Le Saxon, cessant alors de s'adresser à Fabian, posa son regard sur Catulle, sur Geroul et enfin sur Harbald, en indiquant qu'il lui fallait maintenant en venir à l'assassinat de Laure, « non moins abominable et mystérieux que celui de Laetitia ». Puis il se tourna vers Amalbert qui était assis juste en face de lui.

— En cette cité, beaucoup te considèrent comme un coupable tout désigné. Il est vrai que la manière dont tu gères tes affaires et dont tu mènes ton existence ne plaide pas en ta faveur.

— Je me demande bien pourquoi !

— Surtout, poursuivit Erwin imperturbablement, on ne te pardonne pas d'être le fils d'une Sarrasine, qui a été, non pas, comme certaines captives, la concubine esclave d'un vainqueur, mais *l'épouse* de Leuthard ! Qu'elle ait vécu uniquement dans la discrétion et le labeur, qu'importe ! Elle est sarrasine et cela suffit !

Le Saxon parcourut du regard l'assistance.

— Les conquérants sarrasins ont occupé ce pays, y compris cette cité, pendant quarante années avant d'en être chassés, il y a un demi-siècle. Oserai-je souligner qu'ils ne se sont pas gênés, si je puis dire ? Que si l'on connaissait dès lors les ancêtres de ceux qui vivent en cette région, on découvrirait sans doute des ascendants inattendus. Mais, encore une fois, qu'importe ! Il s'agit de faire oublier de possibles

grands-pères en accablant une épouse !

Un murmure de protestation s'éleva de l'assemblée.

— Tout cela, d'ailleurs, Amalbert, ni ne t'accuse ni ne t'innocente. Faire périr Laure, tu avais certes, pour cela, bien des raisons : la faillite tumultueuse de votre union, les démarches entreprises par ta compagne pour regagner Narbonne avec votre enfant, un fils que tu adores. Tu n'aurais jamais accepté qu'il te fût enlevé. Ajoutons que l'on ne possède, sur les heures pendant lesquelles la tragédie a eu lieu, que ton témoignage, très sujet à caution.

— Un témoignage facile à vérifier !

— Pas si facile. Mais, au besoin, nous nous y emploierons.

L'abbé saxon fit apporter un gobelet de cervoise qu'il but d'un trait. Puis, s'adressant à Harbald, il lui dit sur un ton confidentiel :

— Avec moi, tu estimeras inutile, je pense, de revenir maintenant sur un prétendu secret de famille qui, d'ailleurs, a cessé depuis longtemps d'en être un.

Prenant à témoin l'assistance, il poursuivit :

— Parmi vous, qui pourrait ignorer ce que Laure a fait connaître à qui voulait l'entendre, à savoir la raison pour laquelle elle avait abandonné le domicile conjugal ? Qui pourrait avoir oublié le scandale qu'a suscité son départ pour Agde où elle allait retrouver Amalbert afin de vivre avec lui ? Le temps, ensuite, peu à peu, avait jeté un voile sur ces errements, jusqu'au moment où on a appris que ses amours avec ce suborneur lui avaient, elles, donné un fils. Le scandale, de nouveau, a alimenté commérages et ragots, rebondissant de plus belle lorsqu'on a su qu'elle se proposait de regagner Narbonne pour habiter, selon ce qu'on a appris, chez son père, en tout cas pas pour revenir vivre avec toi, Harbald.

— J'étais tout prêt à l'accueillir, moi, plaça Catulle. C'était ma fille et je l'aimais.

— Voyez donc cela, vous qui m'écoutez : cette femme, issue de ton éminente famille, après s'être donnée à un aventurier et en avoir eu un fils, rentre à Narbonne avec son enfant ; dédaignant la couche de celui qui est toujours son époux, elle s'installe au domicile paternel, preuve vivante, et constamment placée sous les regards des Narbonnais, d'un affront aux marques indélébiles, ranimant ainsi et perpétuant les sarcasmes et le mépris qui avaient accablé Geroul et les siens !

Harbald avait blêmi et, dents serrées, visage tendu, il jeta sur Erwin un regard assassin. Geroul alors se leva et, de sa place, lança à Erwin :

— Où veux-tu donc en venir ? A mettre en cause mon fils dans le meurtre de Laure ?

— Mon devoir est de faire toute la lumière sur ce meurtre, comme sur les autres, étrangement semblables !

— Il ne t'autorise pas à formuler des insinuations infamantes, quels que soient tes fonctions et tes pouvoirs. D'ailleurs tu sais très bien, et tes assistants n'ont pu que le confirmer, que nous étions, mon fils et moi-même, en notre hôtel pendant ces journées où Laure, qui se trouvait la veille près d'Agde, a été retrouvée noyée, vingt-quatre heures après, à proximité du grau de Narbonne. Par quel étrange maléfice mon fils aurait-il pu perpétrer un tel forfait à des lieues de notre demeure ? Et par quelle aberration de l'esprit pourrait-il en être tenu pour responsable ?

— De même que je n'ai pas oublié la présence de Foucaud et de Fabian à Narbonne, en la demeure de l'armateur, pendant le temps où Laetitia était suppliciée, de même je ne perds pas de vue ce que m'ont indiqué mes assistants à votre propos.

— Mais tu ne sembles pas vouloir en tirer la conclusion qui s'impose. Car, de toute évidence, tu t'emploies à innocenter le fils de la Sarrasine.

— Le crois-tu vraiment ?

Geroul, comme souffleté par le ton ironique de cette interrogation, parut sur le point de riposter. Étant parvenu à se maîtriser, il se rassit en essuyant la sueur qui coulait sur son visage. Mais le Saxon déjà s'adressait à Aymeric.

— Je t'épargnerai, lui dit-il, de procéder à la démonstration de ton innocence dans le meurtre de ton épouse avec des arguments semblables à ceux de Foucaud ou de Geroul. Je sais que dix, vingt témoins peuvent prouver que tu es demeuré en ton hôtel le soir et la nuit où Léoda a été enlevée pour être noyée.

Erwin jeta sur le négociant un regard aigu.

— Mais je ne saurais, poursuivit-il, passer sous silence que cette mort comblait tes vœux.

— C'est une allégation scandaleuse, de la pure calomnie... une femme qui m'était si chère... dit Aymeric avec des sanglots dans la voix.

— Certes, elle te fut très chère, puisque c'est elle et sa famille qui t'ont mis le pied à l'étrier. Mais elle était restée une maîtresse de maison simple et modeste. Elle n'était plus à la hauteur des ambitions que ta réussite te suggérait. Toi, petit colporteur parti de rien et qui était parvenu à amasser une fortune considérable, tu pensais être en droit à présent d'entrer par alliance dans une de ces familles anciennes qui enduirait tes biens et ton argent avec le vernis d'une respectabilité séculaire. C'est pourquoi Léoda, étant donné son origine humble et son horreur du clinquant, contrariait, par son existence même, tes plans les plus grandioses.

Aymeric fixa le Saxon, un sourire de mépris aux lèvres.

— Ces fables, ironisa-t-il, ne prouvent qu'une chose, c'est que votre

enquête, faute d'avoir pu démasquer les vrais coupables, croit habile, pour plaire à la populace, de s'en prendre à des notables, à des personnalités comme Foucaud, Octavien et Fabian, Geroul et Harbald ou encore moi-même pour détourner l'attention de sa faillite.

— Jugement hardi, mais plus intéressant que tu ne l'imagines sans doute. Nous reparlerons de ces notables. Un peu plus tard, car le moment est venu d'évoquer la manière dont les trois crimes qui nous occupent d'abord, puis l'assassinat des frères Lumet et Pinguet, ont pu être commis.

Le Saxon se désaltéra de nouveau.

— En ce qui concerne Laetitia, expliqua-t-il, nos investigations ont prouvé qu'elle avait été capturée dans les bois d'Octavien, sans doute par quelqu'un dont elle ne se méfiait pas. Elle a été réduite à l'impuissance puis, à la nuit, bâillonnée et ligotée, elle a été placée sur un véhicule à bord duquel elle a été conduite jusqu'à une certaine « anse des Cades ». C'est vraisemblablement là qu'elle a été noyée et que son corps a été confié à des nautoniers chargés de le jeter à l'eau, en mer peut-être. Mais ceux-ci, craignant d'être surpris avec leur fardeau compromettant, se sont débarrassés du cadavre à la sortie du grau de Narbonne, non loin du rivage où il s'est finalement échoué.

— Autant de suppositions que vous seriez bien en peine de prouver, affirma Geroul.

— Quant à Laure, poursuivit Erwin sans prêter attention à cette interruption, il est certain qu'elle a été enlevée près du port aux esclaves utilisé par Amalbert.

— Ce qui contribue sans doute à innocenter celui-ci, plaça Harbald en éclatant de rire.

— Si elle avait fui en ce jour pour gagner Leucate, voire Narbonne, sans espoir de retour, elle n'aurait certainement pas laissé son fils derrière elle. La façon dont Laetitia avait été suppliciée a dû donner aux assassins de Laure l'idée de procéder de même pour brouiller les pistes. A-t-elle été exécutée sur place ? Nous le pensons. En tout cas, elle a été conduite le long de la côte jusqu'à l'entrée de l'étang de Bages et de Sigean, débarquée sur l'île Sainte-Lucie et, par le sentier qui traverse cette langue de terre, portée jusqu'à l'étang de l'Ayrolle pour y être immergée, non loin de l'endroit où avait été découvert le cadavre de Laetitia.

— Fables et fantaisies, plaça Foucaud en ricanant.

— Quant à Léoda, rien ne fut plus simple pour les meurtriers que de s'emparer d'elle au sortir de la demeure de Sabine où elle avait passé la soirée et de lui faire prendre le même chemin tragique que Laure. Ces trois crimes, cependant, réclamaient des complices, si possible les mêmes pour réduire le danger de confidences catastrophiques. Ce furent les frères Lumet et Pinguet, qui eurent la déplorable idée de

vouloir monnayer leur silence au prix fort. En fait de récompense, ils n'obtinrent que d'être égorgés dans un lieu et des circonstances abominables, preuve complémentaire de la cruauté perverse des auteurs de tous ces forfaits. Ceux qui ont exécuté de la sorte les deux pêcheurs ont pu prendre le large immédiatement à bord d'un navire qui les a emmenés loin de cette terre, lestés d'une forte récompense.

— Est-ce tout cette fois ? demanda Foucaud sur un ton insolent.

— Les meurtres des trois jeunes femmes ont-ils été commis par les mêmes personnes ? s'interrogea Erwin. Peut-être est-ce le même homme qui a attaché, assez habilement d'ailleurs, les poignets et les chevilles d'une part de Laure et, d'autre part, de Léoda. Laetitia, elle, a été ligotée plus grossièrement.

— Tout cela est certes fort intéressant, intervint Catulle sur un ton courtois, mais avons-nous pour autant progressé vers la découverte des assassins ?

— Plus qu'on ne pourrait le penser, car, peu à peu, le cercle se resserre ! Les recherches que nos assistants ont menées chez certains d'entre vous, notamment chez Foucaud, chez Octavien et Fabian, chez Geroul et Harbald ainsi que chez Aymeric, ont apporté la preuve que, depuis des années, vous entretenez des relations très étroites, non seulement de négoce et de finance, mais aussi d'amitié, je dirai même, dans certains cas, de connivence et de complicité. Ces liens dans la confiance vont bien au-delà de ce que vos déclarations, plutôt évasives à ce sujet, auraient permis de supposer. Première découverte précieuse.

— Je ne vois pas où est le mal, objecta Geroul.

— Mais il en est une autre plus intéressante encore. Laetitia, d'aucuns s'en souviendront sans doute, a été noyée dans la nuit du vingt-sixième au vingt-septième jour de septembre. Ces deux jours-là, Harbald et Aymeric étaient loin de chez eux. La consultation de leurs registres et les témoignages recueillis le prouvent formellement. D'autre part, il est avéré que Foucaud était absent de Narbonne depuis plus de quarante-huit heures avant la nuit où Laure a été mise à mort et qu'Aymeric n'était pas davantage à Leucate, ni en ses ateliers narbonnais. Ils n'ont regagné leurs hôtels que le lendemain du supplice subi par la femme de Harbald. Enfin, la nuit où Léoda a disparu pour être découverte noyée, le lendemain, près du grau de Narbonne, ni Harbald ni Foucaud n'étaient en leurs demeures, ayant été, selon leurs dires, appelés au loin par une affaire urgente.

— Chacun comprend à présent quelles épouvantables accusations tu entends fonder sur de telles allégations ! s'exclama Foucaud.

— Des faits, rien d'autre que des faits pourtant !

— Mais nous ne nous laisserons pas traîner dans la boue de la sorte, fût-ce par des missionnaires du souverain ! Au besoin, nous en

appellerons à l'empereur lui-même !

— C'est nous qui le représentons en sa toute-puissance ici, rappela le comte Childebrand.

— Quant aux constatations de nos assistants dont je viens de faire état, reprit le Saxon, elles expliquent pourquoi dame Agnès a été enlevée. L'avertissement que nous avons reçu de l'un d'entre vous est très explicite : il nous enjoignait de cesser nos investigations, faute de quoi elle subirait le sort de Laetitia, de Laure et de Léoda ! Pourquoi cette menace ? Parce que les coupables avaient compris que nous étions tout près de découvrir la vérité, que la consultation de leurs archives et les témoignages apportaient les ultimes indices dont nous avions besoin.

— Oseras-tu, là, devant nous, énoncer les accusations dont tu prétends détenir les preuves ? jeta Geroul.

— Et moi, j'en ai assez, plus qu'assez ! cria Harbald. Ceci est un traquenard, un honteux traquenard !

— Des accusations ? Le moment est venu en effet de les formuler.

Le missus dominicus, se redressant de toute sa taille, lança d'une voix terrible, en désignant tour à tour de la main ceux qu'il mettait en cause :

— J'accuse Harbald le Jeune et le négociant Aymeric d'avoir, dans la nuit du vingt-sixième au vingt-septième jour de septembre, enlevé puis fait périr par noyade Laetitia, épouse de Fabian ; j'accuse l'armateur Foucaud et le négociant Aymeric d'avoir, dans la nuit du deuxième au troisième jour de novembre, fait périr par noyade Laure, épouse de Harbald et concubine d'Amalbert ; j'accuse Harbald le Jeune et l'armateur Foucaud d'avoir, dans la nuit du onzième au douzième jour de novembre, fait périr par noyade Léoda, épouse d'Aymeric.

Geroul fit le geste d'applaudir.

— Et avec quelles véritables preuves, s'il te plaît ? lança-t-il. Tu n'en as pas la moindre !

A cet instant, sur un signe de Childebrand, des gardes prirent position à toutes les portes de la salle, et franchissant l'une d'entre elles, apparut Emmeran suivi d'Agnès.

— Des preuves ? tonna Erwin. En voici, et bien vivantes.

Vers le jumeau de Harbald et l'assistante des missi, tous s'étaient tournés, les yeux écarquillés, muets de stupeur, comme s'ils venaient de voir apparaître des revenants.

CHAPITRE IX

L'avant-veille, alors qu'Agnès se trouvait sur une extension du port en cours d'aménagement à laquelle l'avaient conduite ses recherches, son attention avait été attirée par une barcasse amarrée à l'écart et sur laquelle s'affairait un marinier ressemblant de façon saisissante à Harbald. Il est vrai qu'elle n'avait aperçu ce dernier qu'un bref instant, au cours de l'enquête. Mais son allure maniérée, ses vêtements un peu trop élégants, son élocution prétentieuse, ses jeux de physionomie et ses gestes efféminés étaient restés gravés en sa mémoire. Son sosie, qu'elle avait maintenant sous les yeux, pour s'être installé loin des autres bateaux, devait avoir comme principal souci de mener ses propres affaires en toute tranquillité. Son allure était terne, son air effacé et sa vêtue passe-partout. Toutefois certaines lueurs troubles dans son regard fuyant ainsi que ses lèvres serrées dénonçaient un homme sournois, peut-être dangereux. Agnès pensa immédiatement à Emmeran dont Doremus lui avait fait le portrait, en formulant sur lui un jugement analogue à l'impression qu'elle ressentait.

Elle hésitait à regagner l'hôtel de la mission quand celui qu'elle observait monta sur le terre-plein qui servait de quai, s'approcha d'elle et lui dit avec un sourire en dessous :

— Dame Agnès, ton déguisement ne peut tromper que des benêts. Encore d'ailleurs serais-tu revêtue d'oripeaux que ton air et ton maintien suffiraient à te dénoncer pour ce que tu es : une femme de haute condition !

— Ainsi tu me connais.

— Si fait ! Un vagabond de mon espèce doit avoir l'œil à tout. Et puis, sans vouloir te flatter, avec ta démarche si légère et dansante, avec tes yeux vairons, avec ces mèches rousses qui dépassent de ta coiffe, tu ne peux pas espérer passer inaperçue. Moi, je suis Emmeran, jumeau de Harbald. Tu l'as sans doute deviné immédiatement. Si tu daignes venir à mon bord, je pourrai t'en apprendre long sur les noyades du grau de Narbonne.

Agnès pesa soigneusement le pour et le contre, sans que lui vienne cependant à l'esprit que les coupables avaient décidé de la faire enlever pour monnayer sa délivrance contre l'arrêt des investigations. Elle pensait plutôt qu'Emmeran avait en vue de profiter d'une bonne fortune, mais elle savait comment se défendre contre de telles entreprises. Elle accepta donc. Au moment où le frère de Harbald, ayant regagné son bateau, tendait la main à Agnès pour l'aider à monter à bord, un badaud, qui était resté planté à quelque distance de la barcasse, s'éloigna à grandes enjambées vers le centre de la cité.

On apprit plus tard qu'il avait été chargé de prévenir Harbald du succès ou de l'échec de « l'enlèvement ». En l'occurrence, fort de l'assurance que l'opération avait été menée à bonne fin, le fils de Geroul rédigea et fit parvenir aux missi la tablette sur laquelle il avait gravé ses exigences.

Dès qu'Agnès se fut assise sur un des bancs du bateau, Emmeran, sans lui avoir demandé son avis, éloigna avec une gaffe la barcasse du rivage, hissa la voile et prit la direction du sud.

— Où comptes-tu aller ainsi ? lui demanda-t-elle sans montrer ni surprise ni émotion.

— Pas très loin, à vrai dire, mais hors de cette cité.

— Sais-tu que, si je ne rejoins pas bientôt l'hôtel de la mission dont je fais partie, les seigneurs qui la dirigent vont s'inquiéter, puis se fâcher ?

— Tel est l'effet recherché !

— Ah bon, constata-t-elle paisiblement.

Elle réfléchit en silence un court instant.

— Aurais-tu la prétention de m'enlever ? s'enquit-elle.

— Tu ne t'en es pas encore aperçue ?

— Dois-je te répéter que, si le comte Childebrand et l'abbé Erwin ne me voient pas arriver, ils vont aussitôt lancer la chasse ? Elle risque d'être rude pour le gibier.

— En attendant, le gibier, c'est toi !

— Cette initiative, est-ce toi qui l'as prise ?

— A vrai dire, non !

— Je m'en doutais.

— Mais elle ne me déplaît pas. Jusqu'ici du moins. Naviguer en la compagnie d'une femme comme toi ne peut être que plaisant.

— Naviguer en la tienne, en revanche, ne l'est guère.

— Un savoureux en-cas rendra-t-il ce contretemps moins désagréable ? A tes pieds tu trouveras un panier. Juste sous le banc. De quoi apaiser ta faim et la mienne, si tu veux bien jouer la maîtresse du bord.

— Pourquoi pas !

Après qu'Agnès et Emmeran se furent restaurés et désaltérés, le frère de Harbald alluma un falot à la proue du bateau, car la nuit était tombée. Puis il ne tarda pas à amener la voile et s'engagea à la rame, avec précaution, sur un bras à demi mort de l'Aude. Il parvint de la sorte jusqu'à un débarcadère en piteux état.

— Nous voici arrivés, annonça-t-il en désignant un édifice en pierre, flanqué d'une roue à aubes. C'est, comme tu t'en rends compte, un moulin. Le débit de cette déviation n'est plus assez abondant pour mettre ses meules en mouvement. Aussi n'est-il plus habité. Depuis peu. Nous y serons à l'aise, et tranquilles. Les chiens de chasse de tes

missi ne risquent pas de nous débusquer ici. Allons !

— Passe devant moi, veux-tu ! Je n'ai aucune confiance en toi et ne veux pas t'avoir derrière mon dos.

— A ta guise !

Emmeran, Agnès sur ses talons, atteignit rapidement la bâtisse qui se révéla en un meilleur état qu'on n'aurait pu l'attendre d'une maison abandonnée. Néanmoins l'endroit, avec ses eaux stagnantes, ses rives marécageuses et sombres, les coassements, les chuintements, les bruits furtifs qui troublaient le silence de cette nuit noire, exprimait des mystères qui, loin d'angoisser Agnès, lui remirent en mémoire, avec une vigueur enchanteresse, le temps point si lointain où, dans les marais de la Brenne, elle en était la gardienne et l'amie, où elle les servait et les célébrait de tout son être. Alors, entourée de tous ses alliés et complices, forces de la terre, de l'eau et de l'air, tandis qu'Emmeran frissonnait, en proie à une sourde angoisse, elle se sentit heureuse et invulnérable.

Après avoir inspecté le logement du moulin à la lueur du falot qu'il avait apporté, Emmeran alluma trois lanternes dans la pièce d'habitation et alla ensuite chercher sur le bateau des fourrures et de la nourriture. Puis il entreprit de faire du feu dans la cheminée pour réchauffer la salle, fort humide. Il jeta tout à coup un regard sur sa captive qui s'était approchée du foyer et dont le visage était éclairé par les flammes. Il ne la reconnut plus. Elle se tenait, debout, immobile et hiératique. Ses yeux luisaient étrangement, escarboucle et aigue-marine, ses cheveux frémissaient et ondulaient comme des serpents flamboyants, ses lèvres étaient couleur de sang...

Mal à l'aise, il se hâta de disposer sur un matelas de paille les fourrures destinées à la couche d'Agnès et il décida de s'installer en un autre endroit de la salle.

Elle n'alla pas s'étendre immédiatement mais sortit du moulin pour humer l'air de la nuit et reconnaître les senteurs et odeurs qui émanaient de chaque lieu où la vie, sous les aspects les plus divers et les plus surprenants, continuait son œuvre inlassable. Il était déjà couché quand elle rentra et, à demi endormi, il l'aperçut vaguement qui gagnait son lieu de repos comme une forme légère, effleurant le sol.

Le lendemain, à l'aube, quand il se réveilla, elle était déjà debout. Elle était allée faire sa toilette en un point où coulait encore un filet d'eau fraîche. Elle avait repris un aspect à peu près rassurant. Pendant qu'ils déjeunaient, elle lui demanda pour quelle raison il l'avait attendue sur cette extension du port où elle avait peu de raisons de se rendre. En fait, pendant toute sa déambulation sur les quais, il l'avait suivie à bord de son bateau en ramant. Il ne s'était amarré à l'endroit où il avait attiré son attention que peu de temps avant qu'elle n'y

arrive.

— Et puis, précisa-t-il, si je n'étais pas parvenu à mes fins de cette façon-là, j'aurais trouvé autre chose pour te capturer.

— Tu y tenais tellement ?

— Eux, ils y tenaient ! Mais moi...

— Sais-tu que j'aurais pu m'enfuir tout à l'heure, tandis que tu dormais encore ? Une sente, presque entièrement envahie par les ronciers, il est vrai, part vers le nord, vers Narbonne vraisemblablement, tout près d'ici.

— Que ne l'as-tu fait ! murmura-t-il.

— As-tu donc si peur de moi ?

— C'est-à-dire... Mais je t'expliquerai... J'entends hennir un cheval.

— J'avais déjà entendu son galop.

Emmeran reçut sur le pas de la porte l'émissaire qui lui avait été dépêché. Il s'entretint un moment avec lui et le renvoya sans l'avoir invité à pénétrer dans le moulin. Il revint vers Agnès avec un air sombre.

— Tes seigneurs, lui fit-il savoir, ont été prévenus de ton enlèvement. Le marché qui leur a été mis en main est le suivant : si l'enquête n'est pas immédiatement arrêtée, aucune poursuite n'étant entamée, tu seras mise à mort de la même façon que les précédentes noyées.

— Voilà une initiative particulièrement stupide, car si jamais pareil supplice m'ôtait de ce monde, le comte Childebrand et l'abbé Erwin remueraient ciel et terre pour en découvrir les auteurs ainsi que les instigateurs, et ils n'hésiteraient pas à recourir aux moyens les plus cruels pour mettre au jour la vérité, quitte à soumettre des innocents à la question ! souligna-t-elle avec le plus grand calme. En outre, je doute qu'une pareille menace, même me concernant, les incite à ne pas accomplir jusqu'au bout leur tâche au service de la justice impériale... Cela dit, faut-il qu'ils soient arrivés près de la vérité pour que les coupables aient eu recours à un tel expédient !

— Je dois dire que les recherches conduites par les assistants de la mission, tes amis, en particulier dans les archives et les comptabilités des uns et des autres, placent en effet cette vérité à portée de leur main. Les missionnaires de l'empereur ont d'ailleurs convoqué pour demain une assemblée à laquelle doivent assister tous ceux dont les familles ont été affectées par les forfaits récents et au cours de laquelle doivent être dévoilés les noms des meurtriers ainsi que les raisons de leurs crimes. Telle est du moins la conviction de celui qui vient de m'apporter ces nouvelles.

Emmeran secoua la tête avec un air à la fois incrédule et navré.

— Dans l'esprit de ceux qui ont formulé cette sommation, tu te trouverais ainsi en sursis jusqu'à la décision des missi dominici,

précisa-t-il. Annonceraient-ils que l'enquête se poursuit et que les assassins, découverts et appréhendés, allaient passer en jugement ? Tu subirais le pire des sorts ! Suspendraient-ils enquête et poursuites ? Tu serais libérée !

— Et c'est toi qui serais chargé éventuellement d'exécuter la sentence ? demanda-t-elle en le regardant avec une acuité et une autorité qui l'impressionnèrent, comme l'avait troublé l'autre Agnès, celle qu'il avait découverte, la veille, à la lueur des flammes, à laquelle il avait prêté des pouvoirs surnaturels, celle qui, à présent, le tenait à nouveau sous son emprise.

Il entendit à nouveau, comme venant de très loin, cette interrogation :

— Toi, malheureux Emmeran ?

Elle éclata d'un rire inquiétant.

— Je ne sais, lui dit-elle à l'oreille, qui t'a dévolu ce rôle, mais c'est un sot. Comme toi, Emmeran. Peut-être, quand même, moins sot que toi ! Réfléchis, si tu en es encore capable. Connais-tu l'histoire de cet archer dont on ne comptait plus les victimes ? Il paraissait viser Petrus et sa flèche allait transpercer Marcus ! En vérité, la véritable cible de ceux qui veulent faire de toi un exécuter de leurs basses œuvres, ce n'est pas moi, mais toi, mon pauvre Emmeran. Car, si tu me mettais à mort, ils ne manqueraient pas de le faire savoir et pourraient alors te faire endosser tous leurs crimes !

— Pourtant, quoi que tu penses, c'est à eux qu'il faudrait décerner la palme de la sottise ! répliqua-t-il. Comment ont-ils pu penser un seul instant que j'exécuterais une telle sentence ? Oui, je suis un bon à rien, un voleur, un escroc, oui, j'ai vécu, et à mon aise, d'expédients... tu me comprends !

Il la fixa avec un regard dans lequel il mit toute sa sincérité.

— Mais jamais, tu m'entends, jamais le sang du crime ne m'a souillé ! Jamais il ne me souillera !

Il alla ouvrir un petit coffre qui se trouvait dans un recoin et il en tira une corde, et deux pièces d'étoffe.

— Voilà, s'écria-t-il avec une expression de profond dégoût, avec quoi je devais te ligoter, t'aveugler et te bâillonner avant de te noyer.

Il jeta ces objets dans le feu. Ils les regardèrent se consumer.

— Je ne comprends toujours pas, reprit-elle. Si tu étais décidé à ne pas appliquer leur sentence, quoi qu'il pût arriver, pourquoi as-tu accepté de m'enlever ?

Un sourire bienveillant éclaira son visage, révélant un tout autre homme que le filou désabusé qu'il jouait volontiers.

— Mais, Agnès, répondit-il d'une voix douce, pour qu'ils ne confient pas cette tâche à un véritable assassin !

Elle en fut touchée et, après une courte réflexion, lui fit remarquer

qu'il prenait là un risque redoutable.

— Car tu es bel et bien aux yeux de tous mon ravisseur, souligna-t-elle. Au besoin, le messenger qui est venu jusqu'ici pourra en témoigner et, comme il ne m'a pas aperçue, il pourra même affirmer que tu m'avais déjà ligotée, aveuglée et bâillonnée, lorsqu'il est arrivé. Qui, à part moi, sait que tu n'as jamais eu l'intention de me supplicier, mais, au contraire, de me sauver ? Lors de l'assemblée qui va se tenir demain, ceux qui veulent faire de toi un bouc émissaire pourront aisément prétendre que le « nouvel enlèvement » auquel tu as procédé fournit une preuve irréfutable de ta culpabilité dans toutes les noyades !

Elle fit deux ou trois pas dans la pièce en méditant et revint vers lui.

— Je crains, avança-t-elle, je suis certaine même, que ta générosité et ton horreur du crime n'exigent de toi bien plus que la seule décision de ne pas me mettre à mort.

Elle se dirigea vers la porte.

— Viens, accompagne-moi, lui proposa-t-elle. Je vais demander conseil à mes amis !

Ils s'engagèrent sur des sentiers qui sillonnaient les alentours marécageux du moulin et il s'étonna de ce qu'elle découvrait là où il n'avait rien distingué : ici l'entrée d'un terrier de blaireau, là une pierre recouverte d'écailles de poisson et sur laquelle une loutre devait dévorer ses proies, ailleurs des nids abandonnés, des vipères d'eau vivaces et des couleuvres paisibles, des brochets à l'affût... Elle cueillait de temps à autre des plantes, des feuilles, des bourgeons, des fleurs sèches... et en expliquait les usages médicaux. Tout le long du chemin, elle sembla s'adresser, avec des formules secrètes, d'une voix à peine audible, à des esprits ayant élu leurs demeures dans des souches, des feuillages, dans les eaux, au sein du marécage. Tout à coup, elle s'arrêta près d'un saule et prononça une sorte de supplication. Alors, non sans étonnement ni crainte, Emmeran vit une salamandre sortir de terre et s'approcher d'Agnès qui la regarda longtemps comme si la bête de feu lui révélait des savoirs magiques. Le soir tombait quand ils regagnèrent le moulin.

— Je vois maintenant, annonça-t-elle, comment contrecarrer leurs plans. Mais pour cela, il faut que tu me dises tout ce que tu sais sur la façon dont ces jeunes femmes ont été assassinées. Car un mystère demeure : que Foucaud ait résolu de faire périr Laetitia, que Fabian peut-être, en tout cas Harbald et Aymeric aient voulu se débarrasser de leurs épouses puis aient décidé de le faire, on en connaît à présent les raisons, on sait comment ils ont procédé pour tenter d'égarer les soupçons. Mais pourquoi avec cette cruauté ignoble, spectaculaire, diabolique ? Ils auraient pu s'y prendre plus simplement, si j'ose dire !

— Je savais bien, marmonna Emmeran, que je ne pourrais plus me contenter d'être un témoin innocent et muet.

Il se recueillit.

— Tout a commencé, expliqua-t-il, au cours d'une rencontre qui s'est tenue à Leucate, chez Aymeric, à l'initiative de Harbald, en la présence, outre celle de mon frère et du négociant, de l'armateur Foucaud. C'est là, à ce moment, que la fatale décision a été prise. Mais, quant à sa mise en œuvre...

Lorsque Emmeran et Agnès apparurent sur le seuil de la salle où se tenait la réunion décisive, ceux qui y participaient se tournèrent vers eux, n'en croyant pas leurs yeux. Tout à coup Harbald bondit, pointa le doigt vers cet homme qui lui ressemblait tellement qu'on eût dit son double, et tous entendirent, stupéfaits, le fils de Geroul accuser son jumeau et exiger qu'il soit appréhendé, en criant d'une voix suraiguë :

— Le voici, le criminel, la crapule, le bandit ! Arrêtez-le ! Mais arrêtez-le donc !

Comme aucun garde ne bougeait, il s'élança vers Emmeran en hurlant :

— Mais qu'est-ce que vous attendez pour mettre la main sur lui ?

A cet instant, le comte Childebrand se dressa et lança sur un ton impérieux :

— Assez, Harbald, assez ! Gardes, faites votre office !

Deux de ceux-ci se portèrent au-devant du furieux qui continuait à proférer des accusations et des insultes ; ils s'en saisirent, le ramenèrent de force à sa place et l'y maintinrent bien qu'il se débattît, en proie à une colère rageuse.

Emmeran et Agnès, qui avaient attendu le retour au calme, s'approchèrent alors, à pas lents, de l'estrade, tandis que tous observaient, médusés, le ravisseur et sa prétendue captive avancer, côte à côte, vers les représentants du tout-puissant empereur. L'assistante des missi monta sur le podium pour un bref échange de vues avec le Nibelung et le Saxon qui, s'efforçant de prendre un air sévère, parvenait mal à cacher son soulagement et son contentement. Puis elle descendit prendre place au côté de ses amis, qui la félicitèrent, à voix basse, avec des visages rayonnants.

Sur un signe du comte, Emmeran se plaça devant l'estrade, fit face à l'assistance et dit, en parvenant à grand-peine à maîtriser son émotion :

— Tout a commencé au début du mois de septembre, le dixième jour de ce mois exactement, à Leucate. Là se sont retrouvés, en l'hôtel d'Aymeric, Foucaud, le négociant lui-même et mon frère.

— Comment peux-tu proférer de tels mensonges ? s'indigna Harbald.

— J'étais ce jour-là à Leucate où Aymeric m'a instruit de ce rendez-vous, en m'invitant à participer à cette rencontre. J'ai refusé. Je ne voulais pas me trouver mêlé à une affaire qui prenait une mauvaise tournure, car je savais déjà dans quel embarras mortel la décision prise par Laetitia de révéler toutes les turpitudes, tous les délits et forfaits de Foucaud avait placé celui-ci. Quant à toi, Harbald, je ne pouvais pas ignorer que tu ne supportais plus la situation dans laquelle Laure t'avait placé, situation qui risquait encore d'empirer si elle revenait à Narbonne avec le fils qu'un autre lui avait donné.

— Écoutez-le, mais écoutez-le donc, ce chien ! jeta Harbald.

— Enfin je ne pouvais méconnaître l'envie qui poignait Aymeric de se débarrasser de Léoda, la trop modeste Léoda.

— C'est une honte ! s'exclama le négociant.

— Nierais-tu que la rencontre mentionnée par Emmeran ait jamais eu lieu ? s'enquit le Nibelung.

— Jamais, non, jamais ! cria le fils de Geroul.

— Pourquoi le nier ? rectifia Foucaud sur un ton calme. C'est déraisonnable. Si les missionnaires du souverain font procéder à une enquête, ils trouveront dix domestiques pour la confirmer.

— En tout cas, je pourrai, moi, en témoigner, intervint Sabine. Je me souviens que Léoda est venue me rendre visite ce jour-là, très inquiète, pour me dire que « décidément il se passait d'étranges choses chez elle » et que la réunion qui s'y tenait la remplissait d'appréhension.

— Chacun sait que Léoda était une femme très craintive...

— Non sans raison à en juger par la suite des événements, plaça Erwin.

— Quoi qu'il en soit, reprit l'armateur sans se laisser démonter, je ne vois pas pour quelle raison nous devrions tenir cette entrevue secrète. Il nous arrive assez souvent de nous concerter pour des affaires que nous menons en commun. De plus, si ma mémoire est bonne, ce rendez-vous de Leucate a été organisé à ta demande, Harbald.

— Qu'est-ce encore que cette invention ? s'indigna celui-ci.

L'armateur se tourna vers Aymeric.

— Je ne crois pas m'être trompé, dit-il. C'est bien lui qui l'a fixé, en en soulignant l'urgence et l'importance ?

— C'est lui en effet, approuva le négociant.

— Êtes-vous devenus fous, tous les deux ? s'écria Harbald. Qu'est-ce que cela signifie ? Que signifie ce complot ?

— Quel complot ? Rien d'autre que la vérité ! rétorqua Foucaud.

Cette mise au point assez sèche fut accueillie par un murmure de curiosité.

Le comte Childebrand, reprenant alors l'interrogatoire d'Emmeran,

lui demanda s'il possédait des indications quant à l'objet de « l'entrevue de Leucate ».

— Directement aucune, puisque je n'y assistais pas, reconnut ce dernier. Cependant, deux jours après, Aymeric est venu à ma rencontre, alors que je faisais ma promenade habituelle sur les quais, pour me dire que j'avais eu tort de m'abstenir d'y participer. J'ai conservé le souvenir précis de ce qu'il m'a confié : « Il se peut, m'a-t-il annoncé, que nous ayons besoin de quelqu'un de sûr et de discret comme toi pour une affaire de première importance et très délicate. Ras-sure-toi, quelque chose d'admirablement conçu et de remarquablement organisé. Sans le moindre risque. Réfléchis-y ! Il y a gros à gagner ! » Je n'ai pas donné suite pour les mêmes raisons qu'auparavant. Et je n'y ai plus pensé jusqu'à ce jour où j'ai appris qu'on avait retrouvé Laetitia, noyée dans d'horribles conditions, près du grau de Narbonne. Alors, tout m'est revenu en tête : ce que je savais des mobiles possibles des uns et des autres, cette étrange réunion de Leucate, les propos d'Aymeric... Et, par la suite, avec les noyades de Laure, puis de Léoda...

— Autant de crimes, rappela le comte, dont nos investigations, que complète ton témoignage, ont dévoilé les mobiles, les auteurs et les procédés, à cela près que tout est élucidé désormais... sauf l'ignoble cruauté des mises à mort, aussi bien d'ailleurs celles de ces infortunées jeunes femmes, que celles, ô combien abjectes, de ces deux pêcheurs !

A cet instant, tous les yeux se tournèrent vers Catulle qui s'était dressé péniblement devant son siège, livide, avec un visage exprimant une douleur poignante.

— C'est de ma faute, déclara-t-il d'une voix déchirante, c'est ma très grande faute !

Un silence stupéfait accueillit cet aveu.

— Pourquoi, mais pourquoi ne l'ai-je pas écoutée ? poursuivit-il. Je sais : dans mon orgueil imbécile je n'avais en tête que la renommée de ma lignée, la réputation de ma banque et ma propre gloire, si je puis appeler ainsi ma fatuité. Je n'ai pensé qu'à la honte qui résulterait d'une rupture publique entre elle et lui. Je voulais conserver l'honneur au prix du silence, j'ai eu le déshonneur au prix du sang : celui de ma fille chérie !

Il courba le front et se prit la tête entre les deux mains pour cacher ses larmes. Puis, s'étant redressé, il désigna de la main le fils de Geroul.

— Dieu sait qu'elle m'a prévenu, oui, combien et combien de fois ! « C'est un monstre, me disait-elle. Oui, sous ses dehors raffinés et polis, c'est un monstre d'une cruauté vicieuse, épouvantable ! » Et, moi, de rétorquer : « Non, voyons, tu te trompes, tu exagères ! Je comprends que tu lui en veuilles, mais de là à lancer de telles

accusations...» Mais elle ne voulait pas en démordre. Pourquoi, mais pourquoi ne l'ai-je pas crue ?

— Par ma foi, cet homme délire ! lâcha Harbald.

— J'entends encore ma Laure me rapporter en tremblant : « Je l'ai vu, je le jure, mettre à mort un esclave en le torturant pendant des heures, je l'ai vu découper vivant un agneau et s'amuser des plaintes désespérées de ce malheureux animal. Et tant d'abominations semblables ! Son infirmité a fait de lui la proie de Satan ! Le Malin a rempli son esprit et son âme de visions affreuses, qu'il se plaît à rendre réelles et qu'il évoque devant moi pour jouir de mon horreur, tout en ricanant d'aise ! J'ai peur de lui. Je le crois capable du pire ! De n'avoir pas pu m'approcher a transformé son amour – mais m'a-t-il jamais aimée ? N'a-t-il pas voulu seulement, en épousant la fille d'un financier, satisfaire sa vanité ? – oui, son amour, assurait-elle, s'est transformé en une haine dont j'aperçois de plus en plus les lueurs inquiétantes, inexorables, lorsque, à la dérobée, je surprends son regard ! » Et moi, sourd à de tels avertissements, je continuais de prêcher la patience et l'indulgence, insensé que j'étais !

— Allons-nous longtemps encore prêter l'oreille aux divagations de ce vieux fou ? demanda sur un ton sarcastique l'homme que Catulle avait accablé.

On vit alors celui-ci se redresser, durcir les traits de son visage, et l'on aperçut tout à coup non plus le père inconsolable de Laure, mais le banquier fier de sa race, de son état, de son influence et de sa fortune.

— Qui es-tu, toi, pour oser formuler de telles insultes, pour oser mettre en doute ma bonne foi et ma raison, toi que tout accuse des pires forfaits, infecte, répugnante canaille ? lança-t-il. Regardez-le bien, vous tous : devant vous se tient le crime et le vice !

Un autre Harbald apparut soudain, les yeux injectés de sang, la bouche tordue par un rictus, la face convulsée par la haine, une bête fauve qui se mit à hurler :

— Ta fille, vieillard idiot, ta Laure n'était qu'une catin, la femme de qui la voulait, qui est allée se faire engrosser par ce porc...

Il désigna Amalbert.

— ... par ce pilier de bordel ! Une catin, une chienne en chaleur, une catin, une vulgaire catin, qui n'a eu que ce qu'elle méritait et que j'ai dû...

Sa voix se brisa net. Il dévisagea ceux qui l'entouraient et il ne vit dans tous les regards qu'une stupéfaction impitoyable sanctionnant irrémédiablement son aveu. Accablé, il s'assit, recroquevillé sur lui-même, anéanti.

S'ensuivit un long silence que rompit Foucaud.

— Je comprends tout maintenant, affirma-t-il. Ces deux jumeaux

nous ont joué la comédie ! Ils ont fait semblant d'être des ennemis pour mieux mener à bien leurs forfaits. Eh oui, c'est cela : le véritable objectif de Harbald était, on s'en rend bien compte maintenant, de faire périr Laure qui avait suscité son exécution. Pour donner le change, il n'a pas hésité à mettre à mort ma pauvre Laetitia d'une manière diabolique et horrible, dans laquelle il est facile pourtant de reconnaître la marque de son esprit dépravé. Puis, se montrant partout dans Narbonne, il a fait exécuter Laure par son jumeau qui, en dépit des apparences, ne lui refuse rien. Léoda a été sacrifiée ensuite pour achever de détourner les soupçons ! Maintenant la vérité éclate aux yeux de tous.

— Foucaud, ton improvisation ne vaut décidément pas une obole, intervint Timothée. Le malheur, pour la prétendue vérité que tu nous proposes, c'est qu'Emmeran était présent à Leucate toute la soirée et toute la nuit pendant lesquelles Laure a été noyée. Trente témoins, nous en avons rencontré quelques-uns, peuvent l'attester puisqu'il a participé avec eux à une beuverie qui s'est prolongée jusqu'à matines.

— Des témoignages, cela se forge.

— Fais bien attention à ce que tu dis ! riposta le Grec qui se reprit aussitôt. Qu'importe d'ailleurs ! Au point où tu en es...

A cet instant, la voix de Harbald se fit entendre, une voix qui surprit par son calme.

— Je sais que tu gardes, en toute circonstance, maîtrise et sang-froid, dit-il en fixant Foucaud, et que tu es habile à improviser des fables, la plus prodigieuse étant celle qui faisait de Laetitia ta fille ! Mais si tu n'as pas compris que, cette fois-ci, la comédie est terminée, c'est que ton ingéniosité a fini par t'aveugler. Les représentants de l'empereur Charles, attentifs et silencieux, en face de nous, ont mené le jeu jusqu'à sa conclusion, sans même que tu t'en sois rendu compte.

Il fit, du regard, le tour de l'assistance.

— Qu'ai-je à perdre désormais ? poursuivit-il. Comment pourrais-je continuer à vivre de la sorte alors que chacun sait à présent que le démon, après m'avoir mutilé, s'est emparé de mon être ?

Il se tourna vers les missi dominici.

— Écoutez-moi, car des aveux sont le seul moyen qui me reste pour échapper à ses griffes et implorer l'indulgence du Ciel !

— Imbécile ! lâcha l'armateur.

— Ma parole, il est devenu fou à lier, compléta Aymeric.

Harbald parla longuement, interrompu de temps à autre par des apostrophes de Foucaud et du négociant, que Childebrand dut faire cesser. Il rappela les mobiles des meurtres et confirma que la décision de mettre à mort les jeunes femmes avait bien été prise lors de l'entrevue de Leucate : les trois époux avaient conçu ensemble le plan qu'ils croyaient infaillible, en permettant à chacun d'entre eux de

disposer d'une échappatoire, chacune des victimes étant exécutée par ceux qui, apparemment, n'avaient aucun intérêt à sa disparition.

— Oui, reconnu-il, c'est moi, avec l'aide d'Aymeric...

— C'est faux, abominablement faux ! hurla celui-ci.

Harbald lui jeta un regard méprisant.

— C'est moi, reprit-il, qui ai accompli, avec ton aide je le répète, le premier de ces crimes. Laetitia nous connaissait, avait confiance en nous... hélas ! Nous sommes allés à sa rencontre dans les bois de ta propriété, Octavien. Il nous fut facile de la maîtriser...

— Abominables ordures ! jeta celui-ci.

— ... de la réduire à l'immobilité et au silence, de l'emmener, cachée sous la paille, dans une charrette, jusqu'à cette anse aux Cades.

Il parut hésiter, puis se résolut à poursuivre :

— Pourquoi l'ai-je mise à mort de cette façon atroce ? Quand je suis moi-même, comme en ce moment, je n'arrive pas à le comprendre. Mais je sais que, lorsque le Malin s'empare de moi... Ah, Dieu...

— Cesse d'invoquer le Très-Haut, tu n'en as pas le droit ! lui lança l'abbé saxon.

— Et pourtant...

Harbald essuya la sueur qui coulait sur son visage.

— Quand je sens qu'il va me tenir à sa merci... Quelle horreur ! Il fait alors de moi une créature infernale, capable des pires forfaits. Aujourd'hui encore j'entends sa voix mielleuse me susurrer à l'oreille : « Cette femelle est comme cette épouse qui t'a rendu impuissant en voulant te noyer dans les eaux troubles de son ventre. Fais-lui subir maintenant le supplice que Laure voulait t'infliger ! Immerge-la pour toujours, impuissante à son tour, dans le ventre marécageux de cet étang ! » Peu à peu, il a envahi mon esprit, a substitué sa volonté perverse à la mienne... Et je l'ai fait ! Oui, je l'ai fait ! Que le Ciel me vienne en aide !

Comme Foucaud se levait pour l'interrompre une nouvelle fois, Harbald lui lança un regard assassin.

— Oh, toi, tais-toi ! Tu es pire, cent fois pire que moi !

— Mon pauvre ami, il me faut constater que tu es de plus en plus délirant ! déclara l'armateur. Ce n'est pas de ton âme que Belzébut s'est emparé, mais de ton esprit pour te rendre complètement fou ! Et stupide de surcroît ! Admettons un instant, un seul instant, que tu aies mis à mort Laetitia pour, selon ce que tu prétends, me rendre service. Je dis bien : supposons-le un seul instant. Quel besoin aurais-je eu ensuite de te rendre la pareille en exécutant Laure ? Tu m'aurais, selon toi, débarrassé d'une fille qui me menaçait ? Fort bien ! Merci beaucoup et à ne plus te revoir ! Pourquoi me serais-je mis dans la peau d'un meurtrier ? Ton histoire ne repose que sur les délires de ton imagination. Qui sait pourquoi tu as supplicié Laetitia, puisque tu te

charges de ce crime ? Pas moi, en tout cas ! Mais, puisque tu l'as avoué, je t'en demande compte en me portant plaignant contre toi !

— Pas si vite, Foucaud ! jeta Harbald. Sur quel bateau t'es-tu rendu à Agde pour y rencontrer Laure, en prétendant que tu lui apportais de bonnes nouvelles concernant son retour à Narbonne ? Sur quel bateau l'as-tu ramenée, déjà ligotée et bâillonnée, déjà noyée peut-être, jusqu'à l'étang de Bages et de Sigean, pour la transporter ensuite, en traversant l'île Sainte-Lucie, jusqu'à un endroit proche de celui où le corps de Laetitia avait déjà été retrouvé ? Sur celui des frères Pinguet et Lumet, que tu m'avais toi-même recommandés comme complices pour le premier meurtre !

— Beau témoignage en vérité, plaça Foucaud en ricanant. Iras-tu le solliciter là où ils se trouvent maintenant, chez les tiens, en enfer ?

— Tu oublies que ces frères avaient des épouses à qui ils se sont confiés. Tu oublies que tu as été accompagné et aidé par Aymeric pour l'assassinat de Laure et que lui, il parlera.

— Mais c'est faux ! Je n'ai rien fait, moi ! s'écria le négociant.

Sur un signe du comte Childebrand, deux gardes vinrent se placer de part et d'autre d'Aymeric, qui se mit à trembler de tous ses membres.

— Je te déclare en état d'arrestation, annonça le Nibelung. Tu répondras de tes complicités et actes criminels devant notre tribunal.

— Mais je n'y suis pour rien, se lamenta-t-il.

Il pointa le doigt vers l'armateur.

— C'est lui qui m'a forcé à...

— Mais tais-toi donc, crétin !

Un interminable silence suivit ce nouvel aveu. Harbald interrogea du regard les missionnaires du souverain.

— Qui est le plus coupable, demanda-t-il, de celui qui, sous l'emprise des puissances infernales, se livre à des actes barbares ou de celui qui, de sang-froid, par pur calcul, commet les mêmes ?

Épuisé par ces aveux, il reprit avec peine :

— Quant à l'assassinat de Léoda, j'ai peu de chose à ajouter : je l'ai commis en compagnie de Foucaud, selon la logique que je vous ai déjà expliquée, et avec la complicité des deux pêcheurs. Rien ne fut plus facile à perpétrer, rien ne me fut plus pénible. Je crois que la ruse la plus effroyable de Satan a été de me conserver toute ma lucidité pour ce dernier supplice dont j'ai été forcé de constater le caractère abject, abominable, inexpiable ! Je dois dire que Foucaud, lui, n'a fait preuve ni de la moindre émotion, ni du moindre remords.

Il toisa Aymeric.

— Celui-ci n'en a pas fait preuve davantage quand il a ordonné à deux de ses esclaves d'égorger les deux pêcheurs qui devenaient vraiment trop exigeants, donc dangereux. Il a récompensé les assassins

en les affranchissant tandis que l'armateur leur assurait un passage sur l'un de ses navires en partance pour la Berbérie. Je ne jurerais pas, d'ailleurs, qu'ils n'ont pas été jetés par-dessus bord pendant la traversée, sur ordre de Foucaud, de manière qu'Aymeric et lui-même soient définitivement à l'abri du péril qu'ils représentaient.

Le fils de Geroul dévisagea, tour à tour, longuement, tous ceux qui participaient à cette assemblée. Son regard s'attarda sur Emmeran.

— Accepte mes excuses, mon frère, implora-t-il, pour tout ce que je t'ai infligé, pour tout le mal que j'ai voulu te faire, pour le bien que je n'ai pas accompli, pour l'aide et l'amour que je ne t'ai pas apportés. Toi, le vagabond de cette terre, que le Grand Vagabond du Ciel veuille bien, plus tard, t'accueillir à sa droite, eu égard à tout ce que tu as enduré en silence.

Un pâle sourire aux lèvres et en hochant la tête, il conclut :

— Voici : la farce est terminée ! *Et nunc, vos, plaudite* (24) !

Le comte Childebrand, alors, après s'être concerté avec son ami, se leva, plaça sa main droite sur la lame de son épée et ordonna avec solennité :

— Gardes, saisissez-vous immédiatement de Foucaud, de Harbald et d'Aymeric, inculpés pour tortures ayant donné la mort, ainsi que de Clémence, épouse de Foucaud, et de Geroul, père de Harbald, poursuivis pour complicité de crimes ! Qu'ils soient conduits sur-le-champ à la prison comtale pour y être incarcérés et interrogés sur les faits qui leur sont reprochés ! Fabian, laissé pour le moment en liberté, doit se tenir prêt à répondre à toute convocation que nous serions appelés à lui envoyer ! Étant donné que les crimes commis constituent des infractions au ban du souverain (25), les accusés seront jugés par un tribunal que nous présiderons.

Il montra un parchemin portant le sceau de Charles empereur.

— Nous en avons reçu pouvoir en tant que missionnaires auxquels il a délégué toutes les compétences nécessaires ! Chacun des inculpés sera naturellement jugé selon la loi du peuple dont il se réclamera. Quant à Emmeran, nous le déclarons innocent de tout crime ou de toute complicité en cette cause, et disons que son initiative, sage et déterminée, a sauvé la vie de notre assistante Agnès, de quoi il sera tenu compte. En ce qui concerne Amalbert, les délits qui peuvent lui être imputés ne ressortissent pas à notre justice. J'ai dit.

Le banquet qui marqua la fin de l'enquête réunit tous ceux qui y avaient pris part, y compris, à titre exceptionnel, Nogret. Le comte Sturmion et l'archevêque Nebridius y furent également conviés. Le Nibelung résuma les principales étapes des investigations et exposa, motifs à l'appui, à quelles inculpations elles avaient abouti. Il indiqua à cette occasion que les recherches concernant la disparition d'Adela,

la véritable mère de Laetitia, et la première nourrice de celle-ci devraient être poursuivies, car il s'agissait sans doute d'assassinats, impliquant peut-être le chanoine Barnabé. Elles étaient laissées à l'initiative du comte de Narbonne et du prélat. Cependant il ne laissa planer aucun doute sur la décision adoptée par eux-mêmes, missi dominici, de conduire jusqu'à son terme l'enquête sur les noyades et le meurtre des deux pêcheurs et de diriger le procès qui en résulterait.

Le comte Childebrand termina par un éloge de « cette province riche et prospère, orgueil du royaume d'Aquitaine et de l'empire » et de ses habitants qui « donnaient au monde un magnifique exemple de fidélité à Charles le Grand et le Victorieux, libérateur de la Narbonnaise, exemple aussi de la piété la plus constante, et de leur attachement au labeur et à l'ordre ! ». Ces compliments, qu'il plaçait en toute circonstance plus ou moins appropriée, étaient, cette fois-ci, d'autant plus indispensables qu'ils étaient destinés à susciter un écho favorable dans un pays que les horreurs perpétrées et les révélations de l'enquête avaient profondément marqué.

— Que chacun comprenne et fasse savoir, conclut-il, que les crimes commis par quelques-uns, crimes d'autant plus épouvantables qu'ils ont été le fait de notables qui auraient dû donner l'exemple de la sagesse et de la vertu, notables à l'esprit malade et pervers, marqués par la griffe du Démon, que ces crimes donc n'ont en rien altéré les sentiments d'affection et la considération que Charles le Juste porte aux gens de la Septimanie, sentiments qu'il me plaît d'exprimer ici, en plein accord avec l'abbé Erwin, missionnaire du souverain comme moi !

Malgré le soin que l'intendant Frébaud avait apporté à la préparation de ce repas, tout en tenant compte de la modération recommandée par Erwin, et malgré la qualité des vins capiteux servis en abondance, l'ambiance en fut recueillie et plutôt morose. Le Pansu lui-même ne parvint pas à se déridier, ayant toujours à l'esprit le souvenir des abominations évoquées ainsi que le cheminement troublant et tragique qui avait conduit aux aveux. Quoiqu'il n'éprouvât aucune pitié pour les meurtriers, mais, au contraire, un profond ressentiment, il frissonna à la pensée de ce qui les attendait. Cette fois-ci, il le savait, le Saxon ne serait pas enclin à intervenir pour rendre les châtiments moins cruels, contrairement à ce qu'il avait fait si souvent par le passé.

Dans la salle où s'était tenu ce banquet, que personne n'avait éprouvé l'envie de prolonger, Erwin, demeuré seul, resta un long moment assis, pensif et las. Les fatigues physiques et nerveuses de l'enquête, son atmosphère morbide, les sombres révélations qu'elle avait apportées sur les cloaques de la nature humaine, d'autre part les séquelles de la grave maladie qui avait menacé sa vie, et aussi la

frayeur qu'il avait éprouvée quand Agnès avait été la victime d'un enlèvement dont il s'estimait responsable, toutes ces atteintes dont il n'avait pas ressenti les effets dans le feu de l'action s'abattirent sur lui d'un seul coup. Il décida de rechercher d'abord le secours de la prière. Ayant recouvré un peu de calme et de vigueur, il se dirigea vers la bibliothèque du palais épiscopal où il savait trouver le manuscrit de *La Consolation de la philosophie*. Boèce avait écrit ce traité, avant son exécution, dans la prison où l'avait fait enfermer le roi des Goths Théodoric qui l'avait condamné à mort. Le Saxon espérait y puiser, après le réconfort de la prière, celui de la sagesse antique dont Boèce avait exprimé, en une langue magnifique, les plus pures maximes. Alors qu'il disposait le manuscrit sur un pupitre de lecture, il entendit derrière lui le bruissement d'un pas léger. Il sut que c'était elle. Il se retourna pour lui faire face et la regarda longuement.

— Je savais que je te trouverais à la chapelle ou bien ici, lui dit-elle. Je quitte à l'instant Emmeran qui m'a demandé de transmettre au comte Childebrand et à toi-même ses remerciements pour avoir admis qu'en m'enlevant il n'avait pensé qu'à assurer ma sauvegarde.

Elle sourit.

— Je crois que, durant notre séjour au moulin, ce qui l'a impressionné...

— Quel moulin ? demanda le Saxon.

— Celui dans lequel il était chargé de me garder prisonnière. Il est situé à faible distance de Narbonne sur un bras à demi mort de l'Aude. Je te disais que ce qui l'avait frappé, c'était... comment dire ?... Voistu, il a été bâti à un emplacement qui se trouve maintenant au milieu de terres marécageuses. Je m'y suis retrouvée comme chez moi, en Brenne, où se marient les forces et les esprits de la terre et de l'eau, de l'air et de la lumière. J'en connais, tu le sais, les secrets et les mystères.

Elle rit.

— Je crois qu'il a eu peur de moi, car il a la tête pleine de ce qu'on lui a raconté sur les sorcières et leurs sortilèges.

— Peut-être a-t-il voulu croire surtout à ces récits qui prêtent à toutes les sorcières des libertés...

Elle lui posa un doigt sur les lèvres.

— Erwin, murmura-t-elle, homme de peu de foi...

Elle se serra contre lui et il ne fit rien pour s'en défendre.

— Comment peux-tu penser un seul instant, me faisant ainsi injure, que je serais prête à de certaines libertés avec un Emmeran de passage ?

— Mais je n'ai jamais imaginé chose pareille !

— Ne connais-tu pas les sentiments que je te porte ? Pendant cette prétendue captivité au moulin, qui m'a ramenée en Brenne, je n'ai pas

cessé de penser à notre étrange rencontre là-bas. O combien je t'ai détesté, toi et tout ce que tu représentais ! En même temps, pourtant, je n'ai pas pu m'empêcher d'éprouver un sentiment qui s'est emparé de moi, malgré moi et qui, envers et contre tout, ne m'a jamais quittée : je t'ai tout de suite aimé !

Il la prit dans ses bras.

— Pardonne-moi, je t'en prie ! Comment, mais comment ai-je pu oser t'adresser un tel reproche ? A toi, Agnès, qui m'es si chère ?

— Je ne doute pas de toi, moi ! Car lorsque, tout à l'heure, je suis entrée dans cette salle, j'ai lu dans ton regard et sur ton visage un tel soulagement... Je sais que tu ne prononceras jamais les mots qui, adressés à une créature humaine, te sembleraient sacrilèges. Qu'importe, puisque je sais ce qu'il en est !

— Agnès, oh, Agnès, pourquoi cette passion ? Dieu voudrait-il ainsi me mettre à l'épreuve ?

— Laisse Dieu, je te l'ai déjà dit, je crois, s'occuper de ceux qui commettent de véritables et répugnants péchés, comme ces meurtriers que vous allez juger bientôt.

Elle le fixa avec un visage grave.

— Quant à cette passion que tu oses à peine évoquer... L'œuvre de chair et le plaisir qu'elle procure, je ne les tiens pas, moi, pour impurs : si ce Dieu que tu invoques a accompagné l'acte de procréation de la volupté, c'est sans doute parce qu'il voulait que la transmission de la vie fût aussi source de joie.

— Mais je suis homme d'Église, Agnès, moine et même abbé !

— Crois-tu que je puisse l'oublier ? Je n'ignore pas les vœux que tu as prononcés et que tu entends, toi, respecter. Je sais que tu ne tiens pour purs que les élans de l'âme vers Dieu.

Elle ajouta avec un air sombre :

— Je n'ignore pas qu'on t'a appris à mépriser et à écarter de toi toute passion charnelle, comme dégradante, avilissante, voire répugnante. Je sais aussi, hélas ! que le temps a fait de cet enseignement une règle de vie à laquelle, aujourd'hui, tu ne saurais manquer sans ressentir, je crois, un insupportable sentiment de culpabilité et de péché ! Aussi ne ferons-nous rien qui vienne troubler ce que j'ose appeler notre amour.

— Si ce mot ne peut franchir mes lèvres, crois-tu qu'il ne hante pas mon esprit ?

— Ton esprit et ton cœur, Erwin ! Et puis, vois-tu, je t'aime comme tu es, pour ce que tu es : un homme rigoureux et juste, sévère sans cruauté, réfléchi, calme, mais plus passionné que tu ne veux le laisser paraître ; j'aime également ton à-propos, ton ironie discrète, ta lucidité silencieuse.

— Je suis bien loin, Agnès, de posséder toutes les qualités que tu

me prêtes.

— C'est ainsi pourtant que je te vois et je ne voudrais pour rien au monde entreprendre quoi que ce soit, fût-ce au nom de notre amour, qui, en ruinant la paix de ton âme, te diminuerait et risquerait de te détruire.

Elle lui adressa un sourire confiant.

— Qu'en sera-t-il de nous demain ? Sans doute continueras-tu à te tenir à la disposition de Charles le Grand pour faire prévaloir ordre et justice. Moi, je serai cette Aquitaine, mère d'un enfant à la survie duquel tu as participé, cette Aquitaine qui s'est ralliée à la cause de l'empereur des Francs au point qu'elle l'a de nouveau servie en Narbonnaise. Mais rien, tu m'entends, Erwin, rien ne pourra nous empêcher de nous aimer selon cet idéal de pureté auquel, maintenant, je ne suis pas moins attachée que toi.

Il regarda Agnès avec tendresse et déposa un baiser léger sur ses lèvres.

POSTFACE

NARBONNE ET LA NARBONNAISE

Sur la basse vallée de l'Aude, lieu de passage entre la péninsule Ibérique et la Gaule, la Méditerranée et l'Atlantique, s'est développée très tôt une importante civilisation reposant sur de nombreuses et fructueuses activités commerciales et artisanales. Les Élysiques, dont la présence dans cette région est attestée dès le VII^e siècle av. J.-C., se sont installés d'abord sur des buttes comme l'oppidum de Montlaurès, situé à quelques kilomètres au nord de l'actuelle ville de Narbonne et qui, haut d'une cinquantaine de mètres, domine la plaine souvent marécageuse à l'époque.

La population, née d'une fusion entre un fond indigène languedocien et des envahisseurs ibériques, a noué puis développé des rapports étroits et suivis avec les autres peuples du pourtour méditerranéen et notamment avec les Étrusques, les Grecs, les Carthaginois, les Romains ensuite, en intervenant dans les échanges de produits tels que métaux, bijoux, poteries, étoffes, denrées alimentaires. Cette civilisation, devenue avec le temps complètement ibérique par sa langue et ses mœurs, va marquer de son empreinte toute la région jusqu'au II^e siècle av. J.-C., période pendant laquelle la domination romaine s'étend irrésistiblement.

La mise en valeur de la plaine d'alluvions entourant Montlaurès ainsi que le développement du négoce et de l'artisanat avaient abouti à la création d'une riche agglomération le long de l'Aude, ayant pour centre une zone portuaire au sud de l'oppidum. C'est là que le proconsul Cn. Domitius Ahenobarbus, après avoir vaincu et chassé les Arvernes qui s'en étaient emparés, décida, en 118 av. J.-C., de fonder une cité romaine, Narbo, dont le nom est peut-être dérivé de celui de Naro, qui aurait précédemment désigné le fleuve lui-même, lequel fut ensuite appelé Atax par les conquérants.

Peuplée par des colons originaires d'Italie centrale, la ville, située au carrefour de la voie Domitienne se dirigeant vers le nord et de la voie Aquitaine menant vers l'ouest, et ayant à sa disposition un ensemble de ports bien abrités auxquels, depuis les installations fluviales de Narbonne même, on pouvait accéder par l'Aude, se développa rapidement. Son peuplement romain fut renforcé par César qui y installa, en 48 av. J.-C., des vétérans ayant appartenu à la glorieuse dixième légion. La prospérité de Narbonne y attira bientôt non seulement des négociants, mais aussi des financiers, des hommes d'affaires et des trafiquants, tandis que se tissaient et se renforçaient

des liens entre les parvenus de ce pays et l'aristocratie romaine.

Cette réussite fut couronnée par la désignation de Narbonne comme siège du gouvernement de la Provincia romana, à la fois chef-lieu politique, centre administratif, judiciaire, et place militaire que Cicéron qualifia d'« observatoire et rempart du peuple romain ». Dès lors, sa population s'accrut encore en nombre et en importance, ajoutant aux fondateurs italiens et romains, qui n'avaient pas éliminé la composante ibère, des indigènes qui pouvaient acquérir la citoyenneté romaine ainsi que des allogènes, notamment des Grecs et des Orientaux, apports qui accentuèrent l'aspect cosmopolite de la ville.

A partir du règne d'Auguste, qui séjourna dans la ville, Narbonne, dont les activités commerciales et financières se développaient encore, connut un essor tel que tout le territoire s'étendant des Alpes à la Garonne et aux Pyrénées prit le nom de Narbonnaise. La ville fut promue métropole religieuse du culte impérial pour toute la Province.

Au III^e siècle, après des décennies de prospérité, elle fut menacée par les Alamans qui, en deux vagues successives, envahirent la Gaule pour se diriger, après l'avoir pillée, les uns vers l'Italie, les autres vers l'Espagne. Ces derniers traversèrent la Narbonnaise en épargnant toutefois la cité, dotée de remparts.

La Province retrouva un calme relatif jusqu'à l'irruption, au V^e siècle, des Vandales, des Suèves et des Alains, qui exercèrent leurs ravages sur tout le nord de la Gaule, avant de passer en Espagne, mais à l'ouest des Pyrénées. Une nouvelle fois, elle échappait au pire.

En 410, les Wisigoths, après s'être emparés de Rome, remontèrent la péninsule italique, franchirent les Alpes et pénétrèrent dans le sud de la Gaule. Leur roi Athaulf entra dans Narbonne sans coup férir et fut reçu par les magistrats de la cité comme un général romain. Il y épousa Galla Placidia, demi-sœur de l'empereur Honorius, au cours de noces célébrées avec faste. La ville et sa région, sous la menace des Wisigoths, connurent des fortunes diverses jusqu'à ce qu'elles leur soient cédées par Agrippinus, généralissime de ce qui restait des armées romaines. Occupée pacifiquement par ses nouveaux maîtres, Narbonne allait demeurer wisigothique pendant deux siècles et demi, non sans péripéties dramatiques.

Au milieu du V^e siècle, elle apparaît encore comme une cité de tradition romaine avec, à l'intérieur de ses remparts, des hôtels particuliers prestigieux et, alentour, de riches domaines où habitent des propriétaires fonciers appartenant à la noblesse d'empire. Le christianisme, qui s'est implanté dans la Narbonnaise à partir du III^e siècle, a acquis peu à peu des positions éminentes. A la fin du V^e siècle on compte déjà à Narbonne, outre une cathédrale, sept églises et, à proximité, cinq basiliques ainsi que de nombreux monastères. Autour

de l'évêque, dont l'autorité n'a cessé de s'affirmer, prospère un clergé nombreux. Les Wisigoths, qui se fixent comme modèle la civilisation romaine, veulent faire de leur résidence royale une métropole religieuse et un centre intellectuel.

Cependant, au début du VI^e siècle, les Francs s'emparent de Toulouse et les Burgondes, alliés de ceux-ci, de Narbonne qui finit par perdre son rang de capitale wisigothique au profit de Barcelone, puis de Tolède. Elle assume alors le rôle de capitale de la Septimanie, marche gothique située au nord des Pyrénées, de nouveau gouvernée par les Wisigoths.

L'opposition entre les Francs et ces derniers avait été aggravée par des querelles religieuses liées à l'attachement de nombreux Goths à l'arianisme. Arius (v. 256-336) avait soutenu une doctrine selon laquelle, dans la Trinité, le Fils n'était pas consubstantiel au Père, la création étant l'œuvre du Père et les créatures celle du Fils. C'était le Père qui avait conféré au Fils la majesté divine. Cela revenait à placer le Fils-Verbe dans une position inférieure à celle du Père-Créateur. Cette dispute théologique atteignit son paroxysme quand, à la fin du VI^e siècle, l'Église wisigothique se rallia au catholicisme. Des comtes attachés à l'arianisme conduisirent à Narbonne une révolte qui fut matée par les Francs auxquels il avait été fait appel. Malgré cela, l'arianisme persista jusqu'à la fin du siècle et réapparut par la suite sous différentes formes. Cependant, l'Église wisigothique, réconciliée avec Rome, put accroître encore son influence, conférant à l'évêque métropolitain de Narbonne une importance religieuse soutenue par des revenus copieux.

Le royaume wisigothique, affaibli, eut à combattre pendant le VII^e siècle des révoltes dont il vint à bout avec peine. Il s'effondra au début du suivant sous les coups des Sarrasins qui s'emparèrent de Narbonne en 719.

Après une conquête non exempte de massacres et de pillages, ceux-ci, tout en se réservant les hautes fonctions civiles et militaires, appliquèrent à la Narbonnaise les principes qui réglaient toutes leurs acquisitions : aux chrétiens et aux Juifs, considérés comme faisant partie du « peuple du Livre », était accordé le statut de *dhimmi*, protégé, qui leur permettait, moyennant le paiement d'un impôt spécial, la *djizya*, de poursuivre toutes leurs activités. Ils devaient toutefois reconnaître la supériorité de l'Islam.

Plus que par les conquérants, peu nombreux en définitive, la composition de la population fut modifiée par l'afflux de Wisigoths, quittant l'Espagne entièrement aux mains des Sarrasins, pour venir vivre dans cette région de Gothie où leurs frères de race continuaient à disposer de pouvoirs importants quoique aux ordres du *wali*, gouverneur musulman.

Les dissensions des dirigeants berbères favorisèrent à la longue les opérations de reconquête menées par les Aquitains et les Francs. Pépin le Bref, en s'emparant en 759 de Narbonne, avec l'aide des Goths qui avaient renforcé leurs positions sur place, mit fin à quarante années d'occupation. Certes les musulmans n'avaient pas renoncé à cette possession, mais, après que l'émir de Cordoue, à la tête d'une armée sarrasine, eut, en 793, ravagé toute la région jusqu'à Toulouse, sans pouvoir s'emparer de Narbonne, les entreprises islamiques, par la suite, s'apparentèrent plutôt à des razzias. D'autant que la conquête du nord-est de la péninsule Ibérique, et en particulier de Barcelone, à la fin du VIII^e siècle et au début du IX^e, par les armées de Charlemagne permit d'écarter de la Septimanie toute menace directe, en imposant cependant une surveillance vigilante à la nouvelle frontière méridionale de l'empire.

L'ancienne Narbonnaise reconstituée par Pépin le Bref, toujours sous le nom de Septimanie, fut rattachée par la suite au royaume d'Aquitaine, sans être gravement atteinte par la violente guerre qui opposa pendant des années les Francs et les Aquitains. En fait, les circonstances contribuèrent à rendre ce rattachement assez formel, le véritable pouvoir étant exercé par les comtes en chaque « pays » et surtout par les évêques, lesquels, sous le joug des Sarrasins, avaient joué un rôle de premier plan pour le maintien du christianisme et la défense des chrétiens, notamment les Goths.

La vie religieuse de la Septimanie fut par la suite longuement troublée par la querelle de « l'adoptionisme ». L'évêque Félix d'Urgel répandit, non sans succès, une doctrine inspirée par l'arianisme ainsi que par l'hérésie défendue par Nestorius, patriarche de Constantinople de 428 à 431, doctrine selon laquelle le Christ n'était pas né « fils de Dieu », mais l'était devenu au moment de son baptême, par adoption du Père. Cette thèse, en s'attaquant aux fondements du dogme trinitaire, révélait une influence de l'Islam.

Charlemagne, qui entendait régenter aussi tout ce qui avait trait à la foi, entreprit de faire combattre avec force cette hérésie qui lui était apparue comme extrêmement dangereuse. Il finit par envoyer en Narbonnaise à cette fin, en l'an 800, son ami Leidrade, archevêque de Lyon, Benoît d'Aniane, réformateur de l'ordre des Bénédictins, et Nebridius, fondateur d'une abbaye. Félix d'Urgel, après s'être rétracté lors d'un concile présidé à Aix par l'empereur lui-même, fut interné pour le restant de ses jours à Lyon. Nebridius fut nommé évêque de Narbonne avec le titre de métropolitain indiquant sa prééminence dans la Province, avant de porter celui d'archevêque.

Celui-ci, à la tête d'un clergé entreprenant, et fort de sa position, va donner une impulsion nouvelle au renouveau de la Province qui a commencé dès la reconquête de Narbonne. La cité va non seulement

accroître son importance dans les domaines du négoce et de la finance, mais encore assumer le rôle de capitale administrative et religieuse, en s'appuyant, entre autres, sur les liens avec le monde hispanique que les Wisigoths continuent à entretenir et en utilisant au mieux sa position de carrefour de voies terrestres et maritimes essentielles à la limite méridionale de l'empire.

Les données historiques fournies par cette postface proviennent pour l'essentiel de l'ouvrage Histoire de Narbonne, Ed. Privat, à la rédaction duquel ont participé des archéologues et des érudits universitaires sous la direction de Jacques Michaud, professeur à l'université de Montpellier-I, et d'André Cabanis, professeur à l'université des sciences sociales de Toulouse.

REMERCIEMENTS

Mme Jacqueline Caille, maître de conférences à l'université Paul-Valéry de Montpellier et coauteur de l'*Histoire de Narbonne*, trouvera ici l'expression de mes chaleureux remerciements pour ses précieux conseils ainsi que pour les éléments de documentation que je dois à son obligeance.

J'ai pu consulter à la très agréable médiathèque d'Uzès, dirigée par Mme Mireille Vallat, des ouvrages de base sur l'histoire du royaume d'Aquitaine pendant le règne de Louis le Pieux, fils de Charlemagne.

De son côté, le Service maritime et de navigation du Languedoc-Roussillon ainsi que M. Dussaut m'ont fourni de très utiles renseignements sur les plans d'eau de la région narbonnaise et les graus, sur le régime des vents et les courants, et, d'une manière générale, sur les conditions de la navigation, que ce soit sur l'Aude, sur les étangs ou le long des côtes.

Imprimé en France sur Presse Offset par



BRODARD & TAUPIN

GROUPE CPI

La Flèche (Sarthe), 3808
N° d'édition : 3173
Dépôt légal : octobre 2000

-
- 1 L'Aude, qui traversait alors Narbonne, ne s'est détournée de la ville pour suivre un cours situé plus au nord qu'au XIV^e siècle.
 - 2 Domaine.
 - 3 Magistrats professionnels.
 - 4 Chef d'une communauté juive.
 - 5 L'Ancien Testament.
 - 6 Cf. *Le Secret de la femme en bleu*, 10/18, n°2942.
 - 7 Repas de la mi journée.
 - 8 Cf. *Le Spectre de la nouvelle lune*, 10/18, n°2843.
 - 9 Hérésie professant que Jésus-Christ n'est pas né fils de Dieu, mais l'est devenu par adoption, lors de son baptême.
 - 10 Réformateur de l'ordre des Bénédictins.
 - 11 Archevêque de Lyon. Cf. *La Salamandre*, 10/18, n°2629.
 - 12 Environ dix heures du soir.
 - 13 Cf. *Le Poignard et le Poison*, 10/18, n°2581.
 - 14 Cf. *Le Sabre du calife*, 10/18, n°2766.
 - 15 Cf. la Postface en page 247.
 - 16 Cf. *Les Vikings aux bracelets d'or*, 10/18, n°3057.
 - 17 Du latin *notare* : prendre en note le résumé des délibérations et les décisions.
 - 18 Droit donné aux personnalités en déplacement de réquisitionner hébergement et vivres pour elles-mêmes et leur escorte.
 - 19 Intendant, administrateur.
 - 20 Contrôle, investigation.
 - 21 Administrateur.
 - 22 Office d'intendant, d'économe.
 - 23 Signes « sténographiques » employés par les scribes.
 - 24 « Et maintenant, vous, applaudissez ! », formule que prononçait l'acteur principal à la fin d'une représentation théâtrale à Rome.
 - 25 Ensemble des dispositions juridiques et réglementaires, écrites ou non, édictées par le souverain concernant notamment l'ordre public, la sécurité des personnes et des biens, la sauvegarde des pouvoirs régaliens.